

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

REPRÉSENTATIONS SOCIALES DU CODE CONVERSATIONNEL DU
CLAVARDAGE CHEZ LES JEUNES ET CHEZ LES EXPERTS QUÉBÉCOIS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
CHRISTINE LACERTE

NOVEMBRE 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes remerciements s'adressent en tout premier lieu à Serge Proulx, directeur du mémoire et professeur à l'École des médias de l'Université du Québec à Montréal, qui, par ses interventions et son soutien indéfectible, a rendu possible la rédaction de ce mémoire.

Je remercie également toutes les personnes qui ont accepté de participer à cette recherche. Leur collaboration authentique et soutenue a grandement contribué à l'accomplissement de cette étude.

J'exprime ma reconnaissance particulière à ma famille, à mes collègues de classe, à mes amis et à mon copain Steve pour leurs encouragements et pour la confiance qu'ils m'ont témoignée tout au long de ce cheminement.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX	vi
RÉSUMÉ	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS DE RECHERCHE	5
1.1 Contexte	5
1.1.1 Internet et la jeune génération : quelques faits statistiques	5
1.1.2 Clavardage et son volet « langue française »	6
1.1.3 Le code conversationnel du clavardage : une menace des conventions?	9
1.1.4 Importance de la recherche	11
1.2 Objectif général et questions de recherche	12
1.2.1 Objectifs de recherche	12
1.2.2 Questions de recherche	13
CHAPITRE II	
CADRE THÉORIQUE	14
2.1 Apports théoriques	14
2.1.1 Notions d'usage et d'appropriation	14
2.1.2 L'approche psychosociologique	18
2.1.3 Le concept de représentation sociale	21
2.1.4 Le processus d'influence sociale	23
2.2 Le clavardage	25
2.2.1 L'usage d'un dispositif technique	25
2.2.2 Des pratiques de communication	28
2.2.3 L'usage d'un matériau linguistique	29
2.2.4 Maîtrise du code comme signe de cohésion sociale et de construction identitaire	32

2.3 Représentations sociales de la qualité de la langue française au Québec	35
---	----

CHAPITRE III

STRATÉGIES MÉTHODOLOGIQUES	39
----------------------------	----

3.1 L'échantillon	39
-------------------	----

3.1.1 Les jeunes	39
------------------	----

3.1.2 Les experts de la langue française	41
--	----

3.2 La collecte des données	42
-----------------------------	----

3.3 La technique d'analyse des données	45
--	----

3.3.1 La théorisation ancrée	46
------------------------------	----

3.4 Biais de recherche	48
------------------------	----

3.5 Éthique de la recherche	48
-----------------------------	----

CHAPITRE IV

LA PAROLE DES JEUNES	49
----------------------	----

4.1 Portrait des jeunes	49
-------------------------	----

4.1.1 Utilisation de l'ordinateur et du clavardage	49
--	----

4.1.2 Fréquence d'utilisation et degré d'attachement à Internet	52
---	----

4.1.3 Besoin de communication	53
-------------------------------	----

4.2 Habitudes d'écriture du clavardage	57
--	----

4.2.1 Description du code	57
---------------------------	----

4.2.2 Niveau d'appréciation	58
-----------------------------	----

4.3 Facteurs de motivation	61
----------------------------	----

4.3.1 La rapidité	61
-------------------	----

4.3.2 L'habitude	63
------------------	----

4.3.3 Liberté et créativité	65
-----------------------------	----

4.3.4 Symbole de reconnaissance sociale et de distinction générationnelle	67
---	----

4.4 Effets sur la langue française	69
------------------------------------	----

CHAPITRE V	
LA POSITION DES EXPERTS	74
5.1 Langue française et société québécoise	74
5.1.1 Obsession du français, insécurité linguistique et couverture médiatique	74
5.1.2 L'enseignement du français : un facteur à considérer?	78
5.1.3 Langue française et nouvelles technologies	80
5.2 Enjeux conversationnels du clavardage	82
5.2.1 Renouement avec l'écrit	82
5.2.2 Mode capsulaire	85
5.2.3 Le code comme symbole de contestation	89
CONCLUSION	94
BIBLIOGRAPHIE	101

LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
2.1	Niveaux d'analyse en psychologie sociale	20
4.1	Activité de l'association libre auprès des jeunes usagers	55
5.1	Activité de l'association libre auprès des experts de la langue française	88

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur les usages et sur les représentations sociales de la qualité de la langue française chez les jeunes qui pratiquent le clavardage. Nous y étudions la perception qu'ont les experts de la langue française et les jeunes Québécois âgés de 14 et 15 ans de cette pratique d'écriture, en nous appuyant sur les notions de motivation, d'appropriation et de représentation sociale. L'objectif de recherche consiste à dégager le sens que les jeunes accordent à cette pratique et à comprendre les motivations qui sous-tendent l'usage d'un langage éloigné des règles conventionnelles du français. De nature qualitative, cette étude puise dans la psychosociologie des usages, laquelle étudie le comportement humain à travers une combinaison des facteurs sociaux et psychologiques. Cette approche repose sur la compréhension des interactions entre l'usage d'un objet technique, les représentations que les individus se font de l'objet et son insertion dans un contexte de pratiques. Concrètement, nous avons réalisé cinq entretiens auprès d'experts de la langue française et huit entrevues individuelles semi-structurées auprès des jeunes de 14 et 15 ans pour saisir les usages et les représentations sociales liés au code conversationnel du clavardage. L'analyse des données, inspirée de l'approche par théorisation ancrée, a démontré un fort niveau d'homogénéité entre les perceptions des jeunes et celles des experts de la langue française, et indique que les espaces de clavardage sont des lieux où se forment les liens sociaux. Il apparaît que le code conversationnel du clavardage est tributaire de plusieurs facteurs parmi lesquels figurent la rapidité à s'exprimer, l'habitude et le désir de distinction sociale. Ce code d'écriture constitue un vecteur d'intégration sociale important et il contribue au développement de l'identité générationnelle de l'adolescent. Il ressort également que jeunes et experts ont affiché peu d'inquiétude quant aux méfaits potentiels de ce langage sur la qualité de la langue française, notamment parce que le clavardage vient redorer l'importance accordée à l'écriture. Nous espérons que les résultats découlant de cette recherche contribueront à enrichir les connaissances sur cette nouvelle façon particulière, voire hermétique, de communiquer.

Mots clés : clavardage, code d'écriture, usages, représentations sociales, lien social

INTRODUCTION

De tout temps, l'être humain a développé différents moyens pour communiquer à distance. La poste, le télégraphe, le morse, le téléphone et même les pigeons voyageurs constituent quelques-uns des moyens utilisés au fil des siècles pour communiquer en des lieux différents. De nos jours, les technologies de l'information et de la communication (TIC) occupent une place majeure et permettent la communication sociale, quel que soit l'éloignement. Elles figurent parmi les usages domestiques courants et génèrent des changements sociaux importants, en introduisant notamment des nouvelles façons de consommer l'information et des nouvelles formes de sociabilité. De fait, les rapports humains s'effectuent de plus en plus par l'intermédiaire de ces dispositifs techniques, ce qui pose d'emblée la question du lien social. S'il est marqué par l'effondrement des contacts physiques, le lien social suscité par les pratiques d'Internet permet, voire décrète, la communication permanente : « "Il faut communiquer" est l'injonction majeure qui définit l'espace des nouveaux rites. » (Breton, 2000, p. 9) De plus en plus, les technologies misent sur l'importance d'être connecté partout et en tout temps. Les exemples qui en témoignent sont multiples : communications en ligne, téléphones cellulaires, etc. Ces technologies viennent repenser la communication, en encourageant des rapports humains médiatisés et, inversement, en diminuant les rencontres en face-à-face.

Très tôt exposés aux technologies qui les entourent, les jeunes apparaissent comme de fervents utilisateurs des communications à distance. Le clavardage constitue d'ailleurs une forme de communication considérablement prisée par les jeunes générations. Cette pratique de communication fait émerger une manière d'écrire entièrement « numérique », qui prend la forme d'un « code » partagé entre jeunes et qui reste difficilement accessible aux non utilisateurs. Le caractère immédiat et interactif de cette communication à distance peut ravir les usagers, mais peut aussi inquiéter certains puristes de la langue française quant à la santé du français. Bien qu'il soit un moyen de communication écrit, le clavardage englobe de

nouvelles formes de textualité qui se rapprochent de l'oral et qui s'écartent ainsi des règles conventionnelles du français écrit. Si les usagers apprécient la rapidité d'utilisation qu'offre ce code, d'autres dénoncent la difficulté à déchiffrer le message, le manque de respect envers le lecteur et la détérioration du niveau de l'orthographe. Ce code peut-il menacer la qualité de la langue française? À ce sujet, les avis sont partagés, d'où notre intérêt à vouloir mieux comprendre ce phénomène.

Nous proposons donc dans cette recherche de réfléchir aux pratiques d'écriture des jeunes *clavardeurs* québécois âgés de 14 et 15 ans. L'objectif principal de cette recherche est de décrire et d'explorer, à partir d'entretiens individuels effectués auprès de jeunes utilisateurs et d'experts de la langue française, les représentations sociales de la qualité langagière du clavardage. Il s'agit de comprendre les usages conversationnels du clavardage chez les jeunes internautes. Nous nous interrogeons notamment sur la perception qu'ont les jeunes et les experts de cette pratique d'écriture, et sur les motivations qui poussent les jeunes à user d'un tel code.

L'une des spécificités de cette étude réside dans son articulation pluridisciplinaire. S'il s'inscrit dans le champ des communications, notre travail puise également dans la sociologie, dans la psychologie et dans la linguistique, en s'intéressant aux processus cognitifs qui motivent un usage, au contact avec autrui et à l'appropriation d'un matériau linguistique. Plus précisément, la recherche fait intervenir trois axes principaux : la représentation sociale de l'objet technique, son usage et son appropriation. D'abord, l'usage renvoie à l'utilisation d'une technologie dans un contexte donné. Il fait foi d'un processus de création : l'individu n'est pas un être passif, il fabrique du sens avec les objets. Ceci étant, l'usage implique une forme d'appropriation de la technologie. Il se construit à travers les significations qu'il revêt pour l'usager, et cela, dans un contexte de vie quotidienne. L'usage est assorti de représentations sociales qui permettent notamment d'interpréter la réalité et de saisir le sens que l'usager donne au réel. La représentation, intimement liée aux notions d'attitude et d'identité, permet d'évaluer l'image que se fait un individu de ses usages. C'est donc l'interaction entre ces trois axes qui permettra de comprendre comment un individu en vient à adopter un usage et de saisir le sens qu'il donne à cet usage.

Ce mémoire propose donc d'étudier les usages, les représentations sociales et l'appropriation du clavardage, à la lumière de la parole des jeunes et des experts de la langue française. Cette démarche privilégie le niveau individuel de saisie, sans toutefois l'isoler du contexte social dans lequel il s'inscrit. De fait, nous avons procédé à huit entrevues individuelles semi-structurées auprès de jeunes de la région de Montréal et à cinq entrevues auprès d'experts de la langue française. Le choix de cette méthodologie s'explique par la volonté de confronter les perceptions des jeunes et des experts au sujet de la pratique d'écriture du clavardage. L'échantillon d'experts a été sélectionné pour sa diversité : il se compose de deux enseignantes, d'un directeur des communications à l'Office québécois de la langue française, d'une directrice du français au ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport et d'un conseiller linguistique au quotidien *La Presse*.

La majorité des participants ont été interrogés à partir d'un guide d'entretien semi-structuré. Les entrevues ont pris la forme d'un échange entre la chercheuse et le répondant, permettant ainsi à la personne interrogée de s'exprimer librement sur le sujet et de laisser libre cours à ses réactions, à ses perceptions et à ses opinions. Seules deux participantes ont préféré s'adonner à un entretien par voie électronique. Un questionnaire ouvert a été conçu à leur intention, en fonction des entrevues effectuées au préalable avec les experts de la langue française. Ce questionnaire a été envoyé par courriel, permettant aux répondantes de le remplir et de nous le retourner par courrier électronique. Les données ont par la suite été compilées et retranscrites, avec le consentement éclairé des participants.

Compte tenu de la nature qualitative de notre recherche et du type d'objectif visé, l'analyse des entrevues s'est inspirée de l'approche par théorisation ancrée décrite par Pierre Paillé. Cette méthode d'analyse a été privilégiée parce qu'elle vise à décrire, à expliquer et à comprendre les phénomènes, et qu'elle ne nécessite pas un découpage de toutes les unités du corpus : seuls les éléments en lien avec nos objectifs ont été traités et analysés. L'analyse par théorisation ancrée nous a permis de dégager des lois et des dissemblances entre les représentations sociales des participants. Si Pierre Paillé propose six grandes étapes d'analyse pour mener à bien une théorisation, nous avons privilégié les premières étapes de l'analyse, soit la codification et la classification, car nous ne cherchions pas à modéliser ou à théoriser

le phénomène, mais plutôt à dégager les éléments significatifs de ce phénomène. La première étape de notre analyse a consisté à relever, à dégager et à thématiser fidèlement le corpus. Par la suite, le corpus a été regroupé en différentes catégories afin d'englober un phénomène. Ces étapes d'analyse nous ont permis de donner un sens à la pratique d'écriture du clavardage.

Nous présentons dans le texte qui suit notre démarche en vue d'éclairer les enjeux liés au code conversationnel du clavardage. Cette démarche de recherche comporte quatre principaux volets. Dans la première section du document sont exposés la problématique et les objectifs poursuivis. Nous mettons de l'avant la place qu'occupe le clavardage dans l'univers des jeunes et les positions des jeunes et des experts envers la qualité de la langue française dans les communications électroniques. La partie suivante présente le cadre théorique, inspiré de l'approche psychosociologique des usages. Nous procédons notamment à une déconstruction de la notion de clavardage pour mieux saisir ses composantes sociolinguistiques, puis nous examinons la perception de la qualité de la langue française au Québec. Dans la troisième partie présentant le cadre méthodologique, nous exposons la structure de l'échantillon, la collecte des données et la technique d'analyse. Finalement, la quatrième partie englobe les chapitres 4 et 5, qui traitent respectivement des perceptions des jeunes et de celles des experts de la langue française concernant l'usage du code conversationnel du clavardage. Ces chapitres révèlent les principaux résultats de notre enquête de terrain.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS DE RECHERCHE

La problématique à la source de cette étude peut se résumer à une question à double volet : qu'est-ce qui fonde l'usage d'un code d'écriture chez les jeunes *clavardeurs* et comment cette pratique est-elle perçue par les jeunes et par les experts de la langue française? Postulant que le code d'écriture des jeunes usagers du clavardage suscite polémiques et résistances, nous proposons d'analyser ici les pratiques de clavardage des jeunes. Nous tenterons de savoir si le code conversationnel du clavardage constitue réellement un danger pour la santé du français et nous pousserons plus loin la réflexion afin de mieux comprendre les enjeux qui sous-tendent cette pratique si populaire auprès de la jeune génération. Dans ce chapitre, nous présenterons quelques faits statistiques sur le clavardage, puis nous examinerons la dimension langagière du clavardage, c'est-à-dire la façon qu'ont les jeunes de s'exprimer et de communiquer par le biais des communications électroniques. Ceci nous amènera par la suite à exposer le conflit qui oppose les défenseurs de ce langage et leurs détracteurs.

1.1 Contexte

1.1.1 Internet et la jeune génération : quelques faits statistiques

Au Québec, une enquête réalisée en 2004 par le Centre francophone d'informatisation des organisations (CEFRIO) révèle que les jeunes Québécois sont de très grands utilisateurs d'Internet : 99 % des jeunes interrogés de 12 à 17 ans y ont eu accès au cours des six mois précédant l'enquête. De tous les groupes d'âge, il apparaît que ce sont les jeunes âgés de 14 à 17 ans qui fréquentent le plus Internet : « En mars 2004, les deux groupes d'âge, 14-15 ans (89 %) et 16-17 ans (90 %) affichent ainsi les plus hauts pourcentages d'utilisation régulière. » (NetAdos, 2004) Les garçons accordent un peu plus de temps à Internet que les

filles, en consacrant en moyenne neuf heures par semaine à Internet, tandis que les filles naviguent sur Internet environ sept heures par semaine.

Une récente étude publiée par Statistique Canada (2006) montre que les plus grands utilisateurs d'Internet mènent une vie différente de ceux qui ne naviguent pas sur Internet. Il semblerait que les adeptes d'Internet passent moins de temps avec leur famille ou leurs amis et qu'ils restent davantage à la maison. Ils consacraient également moins de temps à dormir ou à se relaxer, et passeraient plus de temps seuls. En somme, l'étude révèle que naviguer sur Internet réduit les relations en face-à-face.

Or, l'usage que font les jeunes d'Internet démontre clairement une recherche de sociabilité. Si Internet réduit les relations en face-à-face, il fait parallèlement émerger d'autres moyens de maintenir le lien social. Les jeunes apprécient le courrier électronique, la messagerie instantanée et les forums de discussion où ils sont amenés à établir le contact avec autrui. Le clavardage prend d'ailleurs la quatrième position des activités privilégiées par les adolescents sur Internet, derrière l'utilisation des outils de recherche, le courriel et la navigation sans but précis. Selon NETAdos (2004), il semble qu'environ 72 % des adolescents internautes se soient adonnés au clavardage en 2004 (68,2 % chez les garçons et 75,5 % chez les filles), alors que ce nombre était de 66 % en 2003. Si elles accordent moins de temps à Internet que les garçons, les filles sont plus nombreuses à pratiquer le clavardage.

D'après une étude parallèle (NETendances, 2005), 24 % des adultes québécois ont utilisé Internet pour bavarder en direct en 2004. Le clavardage attire donc trois fois plus de jeunes que d'adultes.

1.1.2 Clavardage et son volet « langue française »

Au Québec, la notion de « clavardage » a été adoptée à titre d'équivalent français du verbe anglais « to chat », qui signifie « bavarder ». Formé à partir de « clavier » et de « bavarder », le clavardage est, selon le dictionnaire terminologique de l'Office québécois de la langue française (2005), une « activité permettant à un internaute d'avoir une conversation

écrite, interactive et en temps réel avec d'autres internautes, par clavier interposé ». Le « clavardage » renvoie donc à toute communication interactive médiatisée par ordinateur. Sont donc exclues de cette définition les autres formes de communication de type asynchrone, telles que le courriel. À ce jour, l'usage du terme « clavardage » n'a pas été popularisé en France, qui lui préfère encore « chat » ou « tchatte ».

Le clavardage a donné naissance à d'importants changements d'écriture, qui se comparent au langage texto utilisé lors de l'envoi de messages texte par l'entremise des téléphones cellulaires (SMS). Si l'espace réduit de l'écran du téléphone mobile oblige les utilisateurs à envoyer de courts messages textuels, ces contraintes ne s'appliquent pas aux usagers du clavardage, qui exploitent tout de même un code d'écriture composé de symboles multiples. Dans cette recherche, l'expression « code conversationnel du clavardage » sera employée pour désigner la pratique d'écriture du clavardage.

Dans la pratique, les usagers conjuguent langue orale et langue écrite pour former une langue hybride, voire un « néolangage ». L'abolition de la ponctuation, la formation de nouveaux mots, le recours à la terminologie anglophone sont quelques-uns des nombreux procédés qui composent ce nouveau code langagier : « La communication sur les réseaux a donc créé ses propres caractéristiques : dépersonnalisation des signes graphiques, absence de repères physiques, chamboulement de la syntaxe. » (Anis, 2001, p. 29) Selon Françoise Gadet, cette manière d'écrire se développe davantage chez les jeunes, « puisque conforme à leur désir de bousculer les conventions du standard » (citée dans Anis, 2001, p. 62). Il semble en effet que les adolescents soient plus enclins que les adultes à transgresser les règles de l'orthographe conventionnelle (Tatossian, 2005). La sociologue Carole-Anne Rivière souligne que les jeunes y retrouvent une « forme de jubilation à inventer un langage qui s'éloigne de l'écriture conventionnelle », créant du coup une sorte d'espace « de transgression symbolique » (citée dans Chouinard, *Le Devoir*, 2002).

Selon Jacques Anis, spécialiste de la linguistique et de la sémiologie de l'écrit, cette communication est engendrée par une urgence d'écrire, laquelle est susceptible de « contaminer la qualité rédactionnelle » (Anis, 1999, p. 32). Les caractéristiques supposées

du dispositif technique du clavardage, fondées sur l'immédiateté, agissent sur le contenu des échanges et ont de ce fait des incidences au niveau de l'écriture : « Il semblerait que l'illusion de synchronicité, l'exigence de la rapidité, la pauvreté de la forme textuelle "brute" (absence d'attributs de style : gros, italique, etc.) font que l'on a recours à des types de fonctionnement typiques d'une situation de communication orale. » (*ibid.*, p. 64) Certes, la pratique du clavardage prend la forme d'une conversation électronique. Les jeunes tentent de renouer avec l'oralité par l'intermédiaire d'un dispositif technique qui relève de l'écrit. Selon Lionel Meney, linguiste et enseignant à l'Université Laval,

Dans le chat, qui est une forme de conversation, on est dans le code parlé, mais on passe par l'intermédiaire du clavier, soit de l'écrit. Les chatteurs doivent donc trouver un moyen pour transcrire une langue qui n'a pas d'oralité. Ce n'est pas un phénomène nouveau – Ducharme, Tremblay ou Deschamps ont déjà essayé de rendre le français parlé à l'écrit – sauf que maintenant, ça touche des milliers de gens (cité dans Nicolas Houle, *Le Soleil*, 2003).

Les caractéristiques formelles du code, fortement inspirées par la langue parlée familière, reposent sur la phonétique. Par exemple, les expressions telles que « pkoï » plutôt que « pourquoi », « c » pour « c'est » et « alp » pour « à la prochaine » composent ce code.

L'utilisation d'abréviations ou d'acronymes n'est pourtant pas un phénomène nouveau et est même acceptée dans la langue française. Nous pouvons notamment penser à « s.v.p. » pour « s'il vous plaît », à « cm » pour « centimètre » ou encore à « REER » pour « régime enregistré d'épargne-retraite ». L'usage consensuel de ces sigles et abréviations a comme objectif principal, par un procédé de troncation et de suppression des lettres, d'abrégier la longueur d'un texte ou d'un discours. L'emploi massif des abréviations par les usagers du clavardage témoigne également de cette visée de raccourcissement.

Comparativement aux acronymes et aux abréviations, les particularités conversationnelles du clavardage apparaissent souvent comme « une preuve supplémentaire de la pauvreté de la langue des jeunes. Plus encore, le clavardage est montré du doigt lorsqu'il s'agit de trouver les causes des difficultés des jeunes à maîtriser le français » (Riente et Ouellet, 2005, p. 61). Si le langage codé est utilisé dans de nombreuses situations, dont la

prise de notes lors de conférences, le code conversationnel du clavardage est souvent considéré comme une menace pour la santé du français.

1.1.3 Le code conversationnel du clavardage : une menace des conventions?

Le problème qui entoure le code conversationnel du clavardage n'est pas tant lié à l'intégration des technologies dans la vie des jeunes qu'à l'usage de ces technologies. Ce qui inquiète, voire dérange, touche essentiellement à la santé du français. Au cours des dernières années, différents articles ont été publiés sur l'usage de la langue par les jeunes internautes. Sur Internet ou dans les médias, plusieurs débattent de l'influence, bonne ou mauvaise, du code d'écriture sur la langue française. Les titres de ces articles sont parfois révélateurs du climat d'inquiétude qui entoure ce phénomène : « Fautes électroniques » (Girard, *La Presse*, 2005), « La langue de Molière en prend pour son rhume dans les séances de clavardage » (Houle, *Le Soleil*, 2003), « Échanges électroniques en direct – Le chat et la souris : La communication par code du clavardage, très populaire chez les jeunes, menace-t-elle la qualité de la langue ? » (Chouinard, *Le Devoir*, 2002).

La question de la qualité de la langue française dans les communications à distance suscite des controverses. Certains se montrent peu inquiets des conséquences de ce langage sur la langue française, tandis que d'autres sont plus alarmistes. Il semble que pour quelques jeunes, le code du clavardage constitue une forme de reconnaissance et d'appartenance à une communauté. Un article publié dans le quotidien *Le Devoir* (2002) révèle en effet que certains jeunes considèrent que le non-respect des règles d'orthographe ne porte aucun préjudice à la qualité de la langue française. Selon un élève du niveau secondaire,

Le chat peut être une bonne façon d'améliorer la qualité de son français, bien qu'interdit par la plupart des professeurs. Même si plusieurs en doutent, le chat peut avoir plusieurs avantages si on n'exagère pas l'utilisation d'abréviations ou de mots écrits "au son". Si c'est en forgeant qu'on devient forgeron, alors c'est en écrivant de plus en plus que le français s'améliore.

En outre, il apparaît que la pratique de clavardage peut induire les jeunes à abaisser leur niveau d'écriture lorsqu'ils se retrouvent en situation de bavardage en ligne. En effet,

certaines jeunes ressentent une pression à ne pas se conformer aux règles conventionnelles du français. C'est d'ailleurs ce qu'affirme une jeune fille de 13 ans : « Les gens vont rire de moi sur le *chat* si j'écris correctement » (citée dans Pineault, *Journal de Montréal*, 2006, p. 7).

Si la pratique d'écriture électronique convient aux usagers, plusieurs dénoncent la dérogation aux règles d'orthographe, la transgression de la norme et la dégradation de la valeur accordée à l'écrit, qui est limitée à une dimension utilitaire. Pour Marie-France Laberge, « ce n'est pas parce que le Net permet une communication rapide que cette communication doit être de mauvaise qualité ». Ainsi, « faire preuve de concision dans son écriture ne signifie pas abandonner les règles classiques de savoir-vivre et de bon sens » (citée dans Sarrasin, 2005). Le trouble vient notamment du fait que ce type d'écriture est en décalage avec l'écrit traditionnel. Nombreux sont ceux qui craignent que ce langage se reproduise dans le quotidien des jeunes, tandis que d'autres estiment plutôt que cet usage de la langue française renforce et encourage le lien à l'écrit.

Il semble en effet que les communications en réseaux puissent réhabiliter l'écriture et la lecture. Les résultats obtenus lors d'une enquête effectuée par Ressources humaines et Développement des compétences Canada (2004) démontrent une association positive entre la présence d'un ordinateur à la maison et les compétences des jeunes de 15 ans en lecture. Le directeur de la rédaction du *Petit Robert*, Alain Rey, remarque que « le chat force à écrire. Le lien à la langue s'en trouve renforcé auprès de ceux qui ne couchaient jamais deux mots sur le papier auparavant (cité dans Anis, 2001, p. 69).

Une étude entreprise auprès de 199 élèves du secondaire ayant été soumis à une dictée dévoile que les jeunes qui *clavardent* obtiennent des résultats en français comparables à ceux qui ne *clavardent* pas. En effet, les performances en français des deux groupes sont sensiblement égales (Lafontaine, 2005). Il n'existerait donc pas de relation de cause à effet entre les mauvaises performances en français des jeunes et le phénomène du clavardage. D'ailleurs, il apparaît que « tant que la faute d'orthographe, terrain privilégié du néolangage chat ou texto, dénote une faute de frappe volontaire, le français n'est pas menacé » (Anis, 2001, p. 66). Nicole Marty, inspectrice de l'Éducation nationale en France, constate que « les

adolescents qui communiquent par Internet ou par SMS sont déjà des “lettrés”, produits d’une certaine scolarité et de milieux sociaux privilégiés [...] » (citée dans Anis, 2001, p. 66). Pour transgresser les règles conventionnelles de l’écrit, il faut au préalable les avoir maîtrisées.

Bien qu’il n’existe, à notre connaissance, aucune donnée statistique qui prouve que le clavardage peut nuire à la qualité de la langue française chez les jeunes, plusieurs s’inquiètent des conséquences du clavardage sur la langue française. Pineault constate que « le phénomène inquiète des spécialistes, qui craignent que cela ne conduise à un certain analphabétisme chez les jeunes » (*Journal de Montréal*, 2006, p. 7). Pour Gérald Boutin, professeur à l’UQAM, « c’est l’évidence que de passer de longues heures à écrire dans un langage incorrect a un impact négatif » (*ibid.*).

1.1.4 Importance de la recherche

L’intérêt marqué des jeunes pour les communications à distance peut étonner. L’ampleur de cette pratique est telle que le code conversationnel du clavardage tend à s’institutionnaliser, dans la mesure où il crée ses propres règles et devient une référence, voire une norme pour l’ensemble de ces communautés dites « virtuelles ». Le code conversationnel du clavardage doit être considéré comme un phénomène social, car il est utilisé par un nombre important d’individus qui partagent entre eux une vision du monde.

Si notre recherche a été motivée par la volonté de comprendre en quoi le code conversationnel constitue une menace pour la langue française, nous voulons également explorer d’autres facettes de ce phénomène. Il s’avère par ailleurs nécessaire d’approfondir la problématique de la qualité du français dans les communications en réseaux, car il s’agit d’une réalité linguistique relativement nouvelle qui n’a pas fait l’objet de nombreuses études au Québec. Nous jugeons important de donner la parole aux jeunes sur leurs pratiques de clavardage et nous croyons que les propos des experts nécessitent un approfondissement.

Cette recherche est pertinente dans la mesure où elle contribuera à l'avancement des connaissances relatives à la compréhension d'une réalité bien ancrée dans la société. Elle sera donc utile à un grand nombre de personnes qui sont de près ou de loin concernées par ce phénomène, incluant les parents et les enseignants.

1.2. Objectif général et questions de recherche

1.2.1 Objectifs de recherche

Dès qu'il s'agit d'évaluer la qualité du français au Québec, sujet par ailleurs tabou, les réactions se multiplient. Au Québec, la perception envers le français est bien souvent péjorative. À titre d'exemple, une analyse de contenu du quotidien *La Presse* entre 1960 et 1993 (1071 articles) dévoile que plus de 90 % des jugements portés sur la langue française au Québec sont défavorables (Cajolet-Laganière et Martel, 1995). Tout phénomène ou tout événement qui vient menacer l'intégrité du français suscite une polémique. Les exemples qui en témoignent sont multiples : plusieurs s'indignent de la faible qualité du français chez les jeunes, pointent du doigt la détérioration du français dans les médias et reprochent aux futurs professeurs de ne pas avoir une connaissance suffisante du français pour bien l'enseigner. À cela s'ajoute un phénomène qui touche depuis plusieurs années la jeune génération : le texto. Internet, dont le statut précaire du français inquiète, notamment parce que seulement 2 % des sites sont en français et que 80 % de tous les sites sont en anglais (Corbeil, cité dans Cerquiglini, 2002, p. 128-129), n'est qu'un nouveau terrain où est soulevé le débat sur la qualité du français. Le français tel qu'utilisé dans les communications à distance serait-il représentatif du statut accordé à la langue dans la société québécoise? Nous tenterons de fournir des éléments de réponse à cette question dans les prochains chapitres.

Dans ce mémoire de maîtrise, la qualité rédactionnelle dans un contexte de bavardage en ligne se situe au cœur de la réflexion. La présentation des différentes perceptions a démontré une asymétrie : certains ne jugent pas incongrus les usages de la langue française et doutent de l'influence désastreuse sur la langue conventionnelle. Ils considèrent même que l'usage de ce type d'écriture favorise les compétences rédactionnelles des jeunes. D'autres

appréhendent les conséquences de ce langage dans la vie quotidienne et sont persuadés que le phénomène du clavardage peut conduire vers un « certain illettrisme » (voir Pineault, 2006).

L'objectif principal de la recherche consiste à explorer les représentations sociales de la qualité de la langue française chez les experts de la langue et chez les jeunes Québécois à propos de l'usage du clavardage. Il s'agit donc de dégager le sens social accordé à cette pratique d'écriture. Ceci permettra de mieux comprendre ce phénomène langagier et d'examiner ce qui pousse les jeunes à utiliser ce langage.

1.2.2 Questions de recherche

Parce qu'il s'appuie sur des traits non standard, le code conversationnel du clavardage remet en cause la notion même de « qualité de la langue ». Certes, les *clavardeurs* se jouent des références en matière de qualité du français en créant un matériau linguistique qui ne respecte pas les règles de « bon usage ». Par exemple, un jeune peut écrire « slu ca va twa koi9? Kes tu fes. Jecoute la tv pis apres je fes du sk8 prcq kl fes bo. etk bye » plutôt que « Salut. Ça va toi? Quoi de neuf? Que fais-tu? J'écoute la télévision, puis après je ferai du skate parce qu'il fait beau. En tout cas, bye. » (Pineault, *Journal de Montréal*, 2006, p. 7) Pour les non habitués, ce type de langage peut sembler hiéroglyphique.

L'émergence d'un tel matériau linguistique pose un certain nombre de questions. La présente recherche, qui se veut une présentation des discours sur la question du code conversationnel du clavardage, propose de répondre à trois principales questions.

- ✚ Comment des spécialistes et des experts de la langue française évaluent-ils la qualité de l'expression écrite chez les jeunes usagers du clavardage? Sur quel fond contextuel s'inscrivent ces arguments?
- ✚ Comment ces jeunes usagers se représentent-ils la qualité de la langue française?
- ✚ Qu'est-ce qui suscite un tel usage de la langue française dans les communications électroniques?

CHAPITRE 2

CADRE THÉORIQUE

Psychosociologie des usages des dispositifs techniques

Nous avons vu dans le chapitre précédent que les communications électroniques suscitent les discours les plus divers. Plusieurs représentations sociales émergent de ces discours, lesquelles sont fondées sur les systèmes de valeurs, de pensée, d'opinions et de connaissances des sujets. Le champ des représentations sociales offre de vastes possibilités d'analyse : son intérêt réside notamment dans sa capacité à appréhender les phénomènes humains, à expliquer la dynamique de groupe et à rendre compte des pratiques quotidiennes. Pour atteindre nos objectifs de recherche qui sont orientés vers la compréhension de l'usage du code conversationnel du clavardage, notre cadre théorique s'inspirera de l'approche psychosociologique des usages, qui fera l'objet du présent chapitre. Nous présenterons les notions sous-jacentes à cette discipline, telles que l'usage et l'influence sociale, et nous exposerons le modèle des usages tactiques de Michel de Certeau, qui servira de base d'analyse en vue de comprendre les pratiques de clavardage des jeunes. En outre, nous procéderons à une déconstruction de la notion de clavardage, en la considérant notamment dans sa dimension temporelle et en réfléchissant au rapport oral/écrit. Ceci nous conduira, par la suite, à examiner la perception de la langue française dans la société québécoise.

2.1 Apports théoriques

2.1.1 Notions d'usage et d'appropriation

L'étude des usages humains des technologies constitue un point de départ intéressant à notre réflexion sur le code conversationnel du clavardage. La sociologie des usages servira de point d'ancrage en vue de comprendre le rapport que l'utilisateur entretient avec l'outil : « Son projet est de débanaliser le monde des usages pour le comprendre, de sortir l'usage de son évidence première et de le distinguer comme objet d'analyse qui rende compte de la complexité des phénomènes sociaux qu'il mobilise. » (Jouët, 2000, p. 514)

D'abord, au risque de faire preuve de redondance, nous croyons que la clarification de la notion d'usage s'avère nécessaire, notamment parce qu'elle est source de confusion. Souvent associé aux notions d'utilisation, d'emploi ou d'appropriation, le terme d'usage demeure imprécis, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'il est employé pour « repérer, décrire, et analyser des comportements et des représentations relatifs à un ensemble flou » (Chambat, cité dans Millerand, 1999). C'est pourquoi des auteurs préfèrent recourir à la notion d'« usages sociaux », sortant ainsi l'usage de son cadre individuel et l'ancrant dans le temps. Certes, il a été démontré par Perriault (1989) que l'usage « s'élabore dans le temps car il se heurte aux résistances du corps social, au poids des habitudes et de la tradition qui contrecarrent la diffusion rapide de l'innovation » (cité dans Jouët, 2000, p. 500).

Aux fins de ce mémoire, nous retiendrons la définition élaborée par Millerand (1998) pour décrire l'usage :

L'usage renvoie à l'utilisation d'un média ou d'une technologie, repérable et analysable à travers des pratiques et des représentations spécifiques ; l'usage devient "social" dès qu'il est possible d'en saisir - parce qu'il est stabilisé - les conditions sociales d'émergence et, en retour d'établir les modalités selon lesquelles il participe de la définition des identités sociales des sujets.

Étudier les usages, c'est observer ce que les gens font avec les objets et dispositifs techniques (Proulx, 2005). Historiquement, la notion d'« usage des médias » s'est imposée autour du courant des « usages et gratifications » dans les années 1960 en réaction au déterminisme technique. Plutôt que de s'interroger sur ce que les médias font aux individus, les chercheurs issus du courant des « usages et gratifications » ont abandonné l'idée d'effets unidirectionnels pour se pencher sur l'usage. Ils ont donc ouvert la voie à une conception active et autonome de l'utilisateur par rapport à la technique. Le processus d'appropriation est dès lors engagé.

C'est notamment à l'historien et penseur Michel de Certeau que nous devons une première sensibilisation des sciences sociales à l'approche des usages. Michel de Certeau peut être considéré comme le pionnier de cette approche avec la parution de son œuvre *L'invention du quotidien* (1980) dans lequel il décrit les « arts de faire ». S'inscrivant dans la

tradition des usages voulant que les hommes ordinaires soient autonomes et créatifs dans leur appropriation des technologies, il appréhende l'usage comme faisant partie intégrante de la vie quotidienne.

Cette approche des usages est née du constat que, dans la foulée des événements de mai 1968, le développement des institutions culturelles engendre une hausse de la passivité chez les non producteurs. Si la technologie est d'abord conçue selon l'imaginaire des inventeurs, les usagers qui se l'approprient peuvent faire preuve d'innovation et développer des ruses. Un écart considérable est perçu entre les usages prescrits et les usages effectifs, c'est-à-dire entre l'offre du producteur et l'appropriation par le consommateur. Celui-ci, baignant dans un monde dominé par ces institutions, déploie alors ses propres moyens pour s'approprier le monde. Le non producteur s'invente une manière de cheminer dans cet univers stratégique par des ruses subtiles et silencieuses, que Michel de Certeau appelle « tactiques ».

Définie comme une pratique développée par des gens ordinaires, la tactique s'oppose à la stratégie, définie, elle, comme une pratique développée notamment par les entreprises et par les institutions. Les tactiques sont des pratiques quotidiennes, telles que la lecture, la marche ou la parole, qui rendent le détournement possible. À titre d'exemple, un individu peut braconner lors de la lecture d'un livre, en dérogeant à l'ordre des chapitres. Il est perçu comme un consommateur actif qui fabrique du sens avec les objets, ce qui lui permet de se définir en tant que sujet : « Marcher c'est manquer de lieu. C'est le procès infini d'être absent et en quête d'un propre. » (De Certeau, 1990, p. 155) Les tactiques sont donc des « ingéniosités du faible pour tirer parti du fort » (*ibid.*, p. XLIV). Elles traduisent une grande inventivité de la part de l'homme ordinaire. De simple consommateur, l'usager devient producteur de savoirs.

Les écrits de Michel de Certeau ont alimenté les premières études effectuées en sociologie des usages. Dans les années 1980, les chercheurs ont démontré que les individus s'approprient les outils à des fins d'« émancipation personnelle », d'« accomplissement dans le travail » ou à des « fins de sociabilité » (Jouët, 2000, p. 495). Force est de constater que

l'intégration des TIC dans les foyers « montre que ces objets deviennent des enjeux de pouvoir, de conflits, de négociations entre les membres du foyer et prennent peu à peu leur place dans les activités domestiques » (*ibid.*, p. 496). Dans le milieu des années 1990, les chercheurs se sont tournés vers la dimension technique de l'usage et ont établi que « des valeurs de rationalité et de performance de la technique imprègnent les usages fonctionnels mais aussi ludiques des TIC » (*ibid.*, p. 497). Depuis, d'autres études dans le champ des usages ont eu cours.

Si les travaux en sociologie des usages sont variés, tous font ressortir que « l'usage est analysé comme un construit social » (*ibid.*, p. 499). Certes, l'usage s'inscrit dans des rapports sociaux. Selon l'approche généalogique des usages, la construction de l'usage passe par des phases d'adoption, de découverte, d'apprentissage et de banalisation, « étapes marquées par le désenchantement de la technique [...] par son passage au statut d'objet ordinaire qui l'incorpore dans les pratiques sociales » (Toussaint, cité dans Jouët, 2000, p. 501). Ce ne sont pas toutes les innovations qui sont adoptées, de même que toutes les innovations ne sont pas intégrées de manière uniforme par les usagers. Mallein et Toussaint (1994) ont démontré que l'intégration des technologies dans la vie quotidienne découle des significations qui lui sont attribuées, bien plus que de la performance ou des qualités de ces technologies. En fait, il semble que les objets de communication soient « porteurs de représentations et de valeurs suscitant l'adoption et la formation des premiers usages » (Jouët, 2000, p. 501). Selon Hörning, la « technique ne se contente jamais d'être un simple instrument, elle est toujours insérée dans un réseau de significations » (Gras, Joerges, Scardigli, 1992, p. 45).

Les usagers vont donc s'approprier la technologie selon le sens qu'ils lui donnent. Par définition, l'appropriation renvoie à « la maîtrise cognitive et technique d'un minimum de savoirs et de savoir-faire permettant éventuellement une intégration significative et créatrice de cette technologie dans la vie quotidienne de l'individu ou de la collectivité » (Proulx, 2001, p. 142). En bref, elle réfère à l'emprise que l'individu a sur les technologies afin de les intégrer dans son quotidien.

L'appropriation est « l'acte de se constituer un "soi" » (Jouët, 2000, p. 502). Elle procède « d'une double affirmation : de la singularité et de l'appartenance qui relie au corps social » (*ibid.*, p. 503). Elle est donc « un procès à la fois individuel et social » (Proulx, 2005, p. 3). Si l'appropriation de la technique peut servir à « des fins d'épanouissement personnel (usages ludiques, hobbies) » (Jouët, 2000, p. 503) et qu'elle met en jeu la construction identitaire de l'individu, elle porte également l'empreinte du contexte social, dans la mesure où les usages diffèrent selon les groupes sociaux et selon les générations. Il apparaît en effet que « des pratiques spécifiques se repèrent au sein de groupes sociaux (pratiques adolescentes des jeux, jeunes usagers de la téléphonie mobile) » (*ibid.*, p. 504). Des « microcollectifs de pratiquants » se forment sur Internet et créent leurs propres usages (langage codé par exemple). « Ces usages révèlent des stratégies de distinction, de marquage social ou encore [...] de démarquage social par rapport aux enfermements des structures d'appartenances professionnelle ou familiale » (*ibid.*, p. 505).

En somme, usage et appropriation forment une même réalité. L'appropriation peut être perçue comme la formation ou la mise en œuvre de l'usage. Elle tient compte des significations que l'usager confère à l'objet technique et s'inscrit dans un système de rapports sociaux. Nous avons su montrer que l'usage est analysable à travers les représentations, lesquelles impliquent des mécanismes à la fois psychologiques et sociaux. De fait, l'approche psychosociologique servira de pierre angulaire pour étudier les représentations sociales liées au code conversationnel du clavardage. C'est en ce sens que nous parlerons d'une psychosociologie des usages.

2.1.2 L'approche psychosociologique

D'abord, la psychosociologie est une science charnière qui a vu le jour à la fin du XIX^e siècle. Son émergence découle de « l'incapacité de la seule sociologie ou de la seule psychologie à rendre compte de l'intégralité des conduites humaines concrètes » (Maisonnette, 2000, p. 16). Fondée sur l'interaction entre processus sociaux et processus psychologiques, cette discipline vise notamment à comprendre les causes du comportement

social et s'intéresse donc au comportement de l'individu en contexte social (Vallerand, 1994, p. 13).

La psychosociologie est souvent associée à la psychologie sociale, définie par Serge Moscovici (1984) comme une « science du conflit entre l'individu et la société ». Dans cette recherche, les termes « psychologie sociale » et « psychosociologie » seront utilisés indifféremment.

S'inspirant des définitions proposées par Gordon Allport (1968) et par Baron et Byrne (1981), Vallerand présente une définition de la psychologie sociale :

La psychologie sociale consiste à essayer de comprendre et d'expliquer comment les pensées, sentiments et comportements des individus sont influencés par la présence imaginaire, implicite ou explicite des autres, par leurs caractéristiques et par les divers stimuli sociaux qui nous entourent, et qui de plus examine comment nos propres composantes psychologiques personnelles influent sur notre comportement social. (Vallerand, 1994, p. 12)

En psychologie sociale, la présence d'autrui apparaît comme une source d'influence importante du comportement, même si cette présence est imaginaire : « Une personne seule dans une pièce peut très bien agir en fonction des règles sociales intériorisées. Son comportement est par conséquent fondamentalement social. » (*ibid.*, p. 11) Le comportement est également influencé par les stimuli sociaux et par les composantes psychologiques personnelles : les souvenirs, les croyances, les stéréotypes et la personnalité constituent quelques exemples qui démontrent que l'individu peut être l'instigateur de son comportement.

À la lumière de ces éléments, nous définissons la psychosociologie des usages comme une approche qui fonde la compréhension de l'usage sur les interactions mutuelles entre les représentations que les individus se font des objets techniques, les usages des dispositifs techniques et l'insertion de ces usages dans des contextes de pratique (Proulx, 2006). Les usages sont assortis de représentations sociales qui nous éclairent sur les valeurs, sur les motivations et sur les opinions des usagers. Définie dans le Grand dictionnaire terminologique de l'Office québécois de la langue française (2006) comme l' « ensemble des

images, des symboles, des modèles répandus dans une société pour caractériser des catégories, des personnes, des situations, des objets », la représentation sociale est en fait une manière de penser la réalité quotidienne. Nous y reviendrons.

Tout usage est gravé dans un contexte particulier ou dans un environnement précis. Ainsi, la famille, le travail, l'économie, les rôles sociaux sont autant de facteurs qui façonnent les usages. T. Parsons (1964) identifie quatre contextes qui orientent l'action d'un individu : le contexte biologique, le contexte psychique (personnalité), le contexte social (interactions) et le contexte culturel (normes, valeurs, idéologies). Étudier un usage nécessite de prendre en compte les différents éléments contextuels.

En somme, la psychosociologie des usages se construit à partir d'une triade conceptuelle usage/représentation sociale/contexte de pratique.

L'intérêt de cette discipline est qu'elle offre un cadre d'analyse varié. Vallerand propose quatre niveaux d'analyse pour étudier le comportement social (1984, p. 16). Ces niveaux ne sont pas nécessairement linéaires et peuvent s'enchevêtrer.

Tableau 2.1 Niveaux d'analyse en psychologie sociale

Niveau 1 : analyse intrapsychique
(exemple : dissonance cognitive et attribution de soi)

Niveau 2 : processus interpersonnels
(exemple : perception d'autrui et attraction interpersonnelle)

Niveau 3 : interaction entre l'individu et le groupe
(exemple : conformité avec le groupe et facilitation sociale)

Niveau 4 : relations intergroupes
(exemple : compétition-coopération intergroupes, échanges intergroupes)

Les quatre niveaux d'analyse utilisés pour étudier le comportement social (adapté de Breakwell & Rowett, 1982).

Ces quatre niveaux d'analyse permettent d'étudier plusieurs processus différents, dont le soi, les perceptions, les processus interpersonnels, l'influence sociale ou encore les rapports entre les groupes. Ceci dit, le champ couvert par la psychologie sociale est très vaste. En fonction de nos objectifs de recherche, nous avons retenu deux thèmes importants, qui appartiennent au niveau 1 (intrapsychique) et au niveau 3 (interaction entre l'individu et le groupe). Il s'agit de la représentation sociale et du processus d'influence sociale.

2.1.3 Le concept de représentation sociale

Tirant son origine du concept de « représentation collective » élaboré en 1898 par Émile Durkheim, la représentation est une activité mentale individuelle, mais qui est fortement influencée par la société. Jodelet la définit comme « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Mannoni, 2001, p. 72). Elle renvoie à une vision du monde : la réalité existe parce qu'elle est reconnue et parce qu'elle est nommée.

Certains théoriciens considèrent que la manière de penser la réalité régularise l'action. D'autres jugent plutôt que les représentations « tendent à s'aligner sur les conduites imposées par les circonstances [...] » (Maisonnette, 2000, p. 224). Quoi qu'il en soit, « pratiques et représentations sont étroitement liées, soit que les secondes informent les premières, soit qu'elles les justifient » (*ibid.*, p. 226).

Les études ont démontré que les représentations sociales sont médiatisées par les groupes. Selon Lipiansky (1992), « un groupe n'est pas seulement un ensemble d'individus en interaction; c'est plus fondamentalement une institution porteuse de valeurs, de normes et de règles qui structurent la perception, les sentiments et les comportements de ses membres » (Costalat-Founeau, 1997, p. 91). De fait, le groupe peut engendrer des pressions sociales sur l'individu, qui peut alors fonder ses perceptions en fonction de l'interprétation du groupe. Moscovici précise que « tout un chacun, dès sa naissance, est inséré dans un réseau socialisateur qui lui enseigne ses façons de voir, de penser et d'agir » (Aebischer et Oberlé, 1990, p. 148). L'individu intériorise de sa société d'appartenance des modes de pensée.

Mentionnons toutefois que ce ne sont pas tous les individus d'une société qui partagent les mêmes représentations sociales. Les représentations sociales sont plutôt « produites et partagées par des sous-groupes qui socialisent leurs membres à partir d'enjeux et d'intérêts parfois conflictuels » (*ibid.*, p. 149). Ceci peut expliquer les oppositions et confrontations entre les perceptions ou idées de groupes au sein d'une même société : « L'individu fait donc interagir des contenus qui réfractent des cadres de référence différents. » (*ibid.*, p. 162) Il apparaît que l'adhésion à un système d'idées « s'organise autour de critères d'utilité ou de non utilité pour l'individu » (*ibid.*, p. 152).

Des auteurs tels que Serge Moscovici (1984) et Abric et Flament (1994) ont explicité la façon dont se forme et s'enracine une représentation sociale. Puisque le mémoire n'est pas destiné à étudier les processus qui fondent la représentation sociale, nous nous intéresserons plutôt au contenu d'une représentation sociale, qui se compose de trois principaux éléments (Moscovici, dans Moliner, 1996, p. 52) :

1. Information : l'ensemble ou la somme des connaissances d'un objet
2. Champ de représentation : l'organisation ou la hiérarchisation des connaissances, l'identification des éléments importants pour le sujet concernant l'objet de la représentation.
3. Attitude : la perception de l'objet de la connaissance. L'orientation des individus par rapport à l'objet peut être positive ou négative.

D'abord, les connaissances de l'individu sont fondées sur ce qu'il reçoit de son groupe d'appartenance. L'individu développe alors ses attitudes en fonction de ses connaissances.

L'attitude constitue une notion centrale en psychosociologie. Elle est définie par J. Stoetzel comme une « manière dont une personne se situe par rapport à des objets de valeur » (dans Maisonneuve, 1980, p. 107). Selon l'approche empiriste, « c'est l'expression dynamique d'un principe affectif profond et inconscient (ou valeur) acquis à travers la succession ou la répétition d'expériences de la vie. Une attitude prédispose à percevoir et à

agir d'une certaine manière » (Mucchielli, 1981, p. 78). L'attitude est donc une prédisposition favorable ou défavorable à l'égard d'un objet, d'une situation ou encore d'une personne. Elle peut également être influencée par l'environnement social.

2.1.4 Le processus d'influence sociale

L'influence sociale réfère à la modification des attitudes, des croyances, des opinions d'un individu ou d'un groupe à la suite du contact avec autrui. De nombreux théoriciens mettent de l'avant le fait que le monde est caractérisé par la présence de pressions sociales et que le comportement d'un individu en groupe diffère du comportement qu'aurait un individu isolé. L'influence des pairs sur le comportement, sur les activités sociales et sur l'apparence (habillement, coiffure) a été démontrée (Olds et Papalia, 2000, p. 342). En effet, Erving Goffman a fait ressortir que l'individu accorde une grande importance au regard d'autrui dans la formation de son identité. Selon lui, « la "présentation de soi", exprimée par nos comportements, notre habillement, nos propos, etc., vise à donner une certaine image de soi dont on attend qu'elle soit confirmée par autrui » (cité dans Ruano-Borbalan, 1998, p. 28).

Dès 1897, Norman Triplett constate, lors d'une étude sur les courses cyclistes, que la présence d'autrui influe sur le comportement de chacun et l'incite à augmenter ses performances. De même, dans un ouvrage intitulé *La psychologie des foules*, Gustave Le Bon souligne l'existence d'un phénomène de contagion au sein d'une foule. Il explique qu'être membre d'une foule crée un sentiment de puissance, induisant l'individu à devenir primitif et à laisser libre cours à ses instincts. Les membres d'une foule cessent alors d'agir de manière rationnelle.

Les travaux de Sherif ont en outre démontré que des individus ayant leur propre jugement convergent vers un jugement commun lorsqu'ils se retrouvent en groupe. Ils voient les choses par les yeux du groupe : « C'est un peu comme si les représentations partagées par plusieurs individus apparaissent comme plus fortes et plus convaincantes que celles d'un individu unique qui n'a pour appui que son propre jugement. » (Moscovici, 1984, p. 15) Solomon Asch (1951) établit que les sujets, lorsque confrontés à une majorité, cèdent à la

pression du groupe et adoptent leurs représentations, même si ce groupe se retrouve en situation d'erreur.

Bien que la construction des représentations sociales soit indissociable des antécédents, des catégories cognitives, de l'inscription socioculturelle et de l'histoire événementielle personnelle du sujet (Mannoni, 1998, p. 61), l'individu a tendance à se conformer aux représentations sociales de la majorité, même si ces représentations vont à l'encontre de ses propres perceptions, car la cohésion d'un groupe engendre une pression vers l'uniformité (Costalat-Founeau, 1997). De fait, le groupe propose un système de normes auquel tout nouvel arrivant doit se conformer.

Puisque le code conversationnel du clavardage s'inscrit dans un contexte de groupe et qu'il s'agit d'une pratique homogénéisée au sein de la communauté virtuelle, nous postulons que cette pratique traduit une influence sociale. Certes, nous avons vu dans le chapitre précédent que certains jeunes usagers ne veulent pas écrire « correctement » lorsqu'ils sont en situation de clavardage, de peur de faire rire d'eux (*voir* section 1.1.3). Nous pouvons penser que les nouveaux usagers, pour faire partie du groupe, se conforment au système de normes conversationnelles déjà établies par les communautés virtuelles.

Les notions présentées dans cette première partie de chapitre, soit l'usage, l'appropriation, la représentation sociale et l'influence sociale sont des outils théoriques qui permettent d'observer comment un individu en vient à adopter un usage et à lui donner une signification. Elles sont directement liées à nos objectifs de recherche : nous voulons connaître les motivations qui poussent les jeunes à user du code conversationnel du clavardage et identifier leurs attitudes envers cette pratique.

En outre, le modèle des usages tactiques de Michel de Certeau présenté précédemment offre une piste de lecture intéressante de l'usage du code conversationnel du clavardage. Le code conversationnel du clavardage est une pratique située en marge des normes imposées en ce qui a trait à l'usage du français. Il se soustrait ainsi aux codes prescrits. Se pourrait-il que le code conversationnel du clavardage puisse être de type

tactique, par rapport notamment au discours rationnel élaboré par les inventeurs qui serait de type stratégique, et que les jeunes internautes useraient de tactiques de ruse pour se réapproprier, voire s'inscrire dans le monde ? Le code du clavardage peut être envisagé comme une forme de braconnage et de résistance à l'égard des normes, voire des valeurs conférées par la technique. C'est dans cette perspective que nous aborderons le clavardage.

2.2 Le clavardage

Dans une volonté de mieux comprendre la nouvelle forme d'écriture propre aux communications à distance, nous proposons une réflexion heuristique sur la notion de « clavardage », en suivant la pensée de Jacques Derrida voulant que la signification d'un objet se découvre par la déconstruction de la langue.

Formé à partir de « clavier » et de « bavardage », le « clavardage » est un mot-valise québécois qui désigne un moyen rapide de communication de type *synchrone* entre des usagers. Cette notion peut être fractionnée en quatre grandes dimensions :

1. L'usage d'un dispositif technique
2. Des pratiques de communication
3. L'usage d'un matériau linguistique
4. La maîtrise du code comme signe de cohésion sociale et de construction identitaire

2.2.1. L'usage d'un dispositif technique

D'abord, il convient de définir ce qu'est le dispositif technique. Les communications électroniques, incluant le clavardage et le courrier électronique, sont médiatisées par des dispositifs techniques, c'est-à-dire par des outils et des machines. En effet, la communication électronique est constituée d'un « ensemble hétérogène comprenant à la fois des logiciels, des ordinateurs, les réseaux eux-mêmes, etc. et, [...] tous ces éléments participent à la définition de l'usage » (Akrich, Méadel et Paravel, 2000, p. 156). Force est de constater que les

nouvelles technologies « relèvent en fait d'une médiation technique extrêmement lourde et complexe. Qu'on se le dise, la virtualité – mot magique et fourre-tout – procède d'une fausse immatérialité » (Lardellier, 2006, p. 37).

La question du dispositif technique peut être abordée sous plusieurs points de vue. Si certains auteurs tels que Michel Foucault (1975) conçoivent le dispositif – dans un tout autre contexte théorique – en termes de pouvoir, le considérant comme un moyen de coercition et de régulation sociale, d'autres, tels que Michel de Certeau, y voient plutôt un lieu d'appropriation subjective et symbolique. Il est vrai de dire que les dispositifs techniques sont conçus à des fins précises et qu'ils comportent des règles de fonctionnement.

Les "programmes d'action" inscrits dans les dispositifs sont rendus assez explicites à l'utilisateur, dans la mesure où l'action elle-même est constamment médiatisée par le langage et l'énoncé même de son contenu; cliquer sur "trier" dans un menu informatique, c'est en même temps "dire" ce que l'on fait, le "faire" et le "faire faire". (Akrich, Méadel et Paravel, 2000, p. 156)

Toutefois, si les programmes proposent des actions et obligent à une certaine posture, les usagers peuvent se saisir de ces possibilités et utiliser les programmes « d'une manière "détournée" par rapport au script de départ, c'est-à-dire en fonction d'objectifs différents de ceux supposés par le système » (*ibid.*). Selon Hörning, « les appareils ne sont pas "innocents" au point que l'on puisse tout faire avec eux, et l'homme n'est pas non plus livré pieds et poings liés à la technique, dont il n'aurait plus qu'à exécuter docilement les règles et prescriptions » (Gras, Joerges et Scardigli, 1992, p. 47). Si la technique « recèle des potentiels d'innovation et de création et laisse des marges de manœuvre à son utilisation », elle n'est pas non plus réduite à « un arsenal de moyens utilisables et manipulables à souhait » (*ibid.*). Plutôt que d'aborder la technique dans une perspective instrumentaliste, ou inversement, autonomiste, il faut plutôt la considérer « comme un texte dont l'ingénieur est loin d'être le seul lecteur compétent » (*ibid.*).

C'est ainsi que Michel de Certeau conçoit le dispositif comme un espace de production créatrice qui rend possible la construction de sens. Dans cette optique, le dispositif ne renvoie pas uniquement aux objets ou à la technique, mais également aux ruses, aux

détournements et aux jeux des usagers : « On peut alors considérer que le braconnage des utilisateurs de dispositifs techniques représente véritablement une manière de donner un sens nouveau à une technologie. » (Hert, 1999, p. 3) Bien que le dispositif technique vise à imposer ses propres contraintes, l'individu n'est pas prisonnier de ce dispositif, il est libre de créer ses propres usages.

Pour Hert, le dispositif technique d'Internet donne lieu à une « hétérotopie », définie par Michel Foucault comme une utopie réalisée (*ibid.*). L'idée d'un nouveau monde, qui marque d'ailleurs le mouvement contre-culturel des années 1960 aux États-Unis (Breton, 2000, p. 80) a des points communs avec le mouvement Internet, en ce qu'elle vise à une société plus fraternelle, plus communicante, égale et altruiste : « Le monde de l'Internet est "underground" à sa manière; il est l'underground actuel, le lieu qui permet de quitter le "monde ordinaire". » (*ibid.*, p. 81) Il permet ainsi une évasion vers un espace utopique : « Internet permet de juxtaposer l'espace local (le cybercafé, le bureau, l'entreprise, le laboratoire, le domicile) avec un autre espace, décalé, idéalisé, débarrassé des contraintes contingentes de l'activité quotidienne. » (Hert, 1999, p. 5) En ce sens, le dispositif « peut être un espace qui mobilise l'imaginaire et constituer le point de départ de nouvelles pratiques et formes d'organisation collective » (*ibid.*, p. 10). Le code d'écriture du clavardage en est l'exemple.

Il apparaît en effet que ce code d'écriture participe de l'hétérotopie d'Internet : « La tentation d'une écriture *quasi-orale* correspond à cette volonté de faire fonctionner à plein l'hétérotopie. » (*ibid.*, p. 6) Hert voit dans cette pratique un manque à gagner. Dans les cultures graphiques, l'écriture permet le recul, le sens critique, la réflexivité et la perpétuité. À l'opposé, dans les cultures orales primaires, l'oralité renvoie plutôt à une forme d'échange spontané et collectif. De ce fait, l'écriture *quasi-orale* est une « écriture qui cherche à retrouver cette capacité de lien à la parole. Elle constitue une tentative que mettent en œuvre les membres des communautés virtuelles pour faire exister, justement, ce sentiment de communauté » (*ibid.*, p. 10). L'exploitation d'un matériau linguistique atteste donc d'un besoin de construire un sens commun. Nous y reviendrons dans la section 2.2.4 portant sur le code comme signe de marquage social.

En somme, considérer le dispositif technique comme une production plutôt qu'un instrument de contrôle atteste à la fois d'un revirement des perspectives et de l'importance de l'usage créateur. Le rapport des usagers aux outils ne peut être réduit à l'application des fonctions prévues au départ par les inventeurs. Ce sont plutôt les utilisateurs qui façonnent le dispositif technique.

Ceci étant, nous poursuivons notre réflexion sur le clavardage en abordant le deuxième volet de sa définition, soit les pratiques de communication.

2.2.2 Des pratiques de communication

Le clavardage est un moyen médiatisé par ordinateur par lequel des personnes communiquent entre elles par écrit en temps réel. De fait, il s'agit d'un lieu de rendez-vous ou d'échange dont le but ultime est la communication. Le clavardage, à l'instar de la téléphonie mobile, fait état d'une consommation de la communication :

Mis en forme par les publicitaires, relayé par les médias, voici le nouveau diktat : nous devons "consommer de la communication". La thématique obsessionnelle des opérateurs de téléphonie et des fournisseurs d'accès à Internet ne réside-t-elle pas uniquement dans la *quantité* de communication(s) offerte (vendue plutôt), sans accorder la moindre attention à la question des contenus, des usages, et des relations induites... ? En effet, tous se bornent à nous proposer de parler de manière illimitée, en étant connectée "H 24". (Lardellier, 2006, p. 59)

Les pratiques de communication du clavardage relèvent essentiellement de la fonction phatique, dans la mesure où les messages tendent surtout à établir le contact : « On discute pour discuter, on est présent sur les messageries pour voir qui est là, en signalant sa présence et en occupant l'espace, tout simplement. » (*ibid.*, p. 88) Si l'école de Palo Alto a distingué deux niveaux de communication possibles, soit le niveau digital (contenu) et le niveau analogique (relation) (Gehin, 1999, p. 51), il apparaît clairement que le clavardage puise dans le niveau analogique. Cette pratique de communication vise le maintien de la relation au-delà du contenu. En effet, les usagers du chat sont plus à la recherche de relations interpersonnelles que de contenu (Harvey, 1995). Ceci est intéressant dans la mesure où « a

priori, rien de moins convivial, rien de plus impersonnel qu'un téléphone ou un ordinateur » (Lardellier, 2006, p. 84).

Une étude réalisée par Serge Proulx et Guillaume Latzko-Toth (2001) confirme que les communications en ligne permettent aux jeunes usagers d'intensifier leurs relations sociales. Le clavardage permet l'établissement de relations de type symétrique, c'est-à-dire de parité égale. Il n'est pas qu'un système d'expression et de communication, mais également un moyen de socialisation, car c'est par le biais de ce dispositif que l'individu développe des rapports sociaux. Le clavardage permet d'élargir de nouveaux réseaux sociaux et de tisser des relations interpersonnelles. D'ailleurs, une enquête démontre que « les jeunes qui passent plus de temps sur Internet tous les jours indiquent avoir davantage confiance en leurs compétences en matière de relations sociales que les autres » (*Jeunes Canadiens dans un monde branché*, 2006).

De fait, le clavardage pose le problème du lien social. Comment se fait-il que des individus se regroupent autour d'un dispositif technique vraisemblablement impersonnel pour développer des liens sociaux? Car, malgré l'éloignement géographique entre les usagers et l'absence de contacts physiques, et malgré que le clavardage soit une pratique essentiellement solitaire, il apparaît que les usagers forment des nouveaux collectifs par l'entremise du dispositif du clavardage et partagent des intérêts communs. Ceci étant, les communications électroniques proposent une nouvelle grammaire du lien social : « L'expérience de la relation avec l'autre, et avec le monde en général, est remplacée par la virtualité de relations très réactionnelles, rapides, peu engageantes. » (Breton, 2000, p. 122) Si détachement avec la société il y a, les usagers recherchent toutefois la communion et la fraternité par le clavardage. Ceci s'exprime notamment par la formation d'une nouvelle culture de l'écrit.

2.2.3. L'usage d'un matériau linguistique

D'abord, la pratique de clavardage n'a d'existence que linguistique. Certes, seule la langue rend la communication électronique possible. Il apparaît que cette pratique du clavardage fonctionne sur le mode de l'hybridation. Toussaint (1992) et Hert (1999) font

remarquer que « les messages électroniques conjuguent ainsi le différé de la correspondance postale et la rapidité des télécommunications, l'écrit de l'échange épistolaire et le langage parlé du téléphone » (dans Jouët, 2000, p. 501). De fait, la communication électronique pose la question du genre : « Elle est souvent qualifiée d'oral dans l'écrit ("on écrit comme on parle"; écrit contaminé par l'oral, oralité dans l'écrit, parler lisible, discours écrit), et elle pose la question linguistique de l'éventuelle émergence d'un ou de plusieurs genres. » (Gadet, 2006, p. 1)

La communication électronique n'est pas une technologie de l'oral, mais elle relève de l'écrit, « prolongeant la machine à écrit et le traitement de texte » (Gadet, 2006, p. 2). Bien qu'elle prenne place du côté de l'écrit, la pratique d'écriture du clavardage renferme des qualités d'oralité (temps compressé, interactivité, absence de planification), rejoignant ainsi la conversation. Toutefois, « au contraire de l'oral, le message est délivré en bloc et non au fur et à mesure » (Gadet, 2006, p. 3). De plus, elle diffère de l'oral par son caractère permanent : « Le caractère de persistance de l'écrit (*scripta manent* au sens banal) a pour effet de faire diverger la CMO de la conversation. » (Gadet, 2006, p. 11)

Les communications électroniques ont donc un caractère spécifique, en ce sens qu'elles puisent dans les deux registres, mais qu'elles se différencient également de l'oral et de l'écrit : « Ne respectant ainsi ni l'écrit dont elles ne suivent pas les règles ni l'oral par impossibilité médiale, la graphie et la ponctuation constituent un argument pour l'émergence d'un genre; sans parler des *emoticons* [...]. » (Gadet, 2006, p. 7) En effet, les usagers ont notamment recours à des *smileys*, pour indiquer leur humeur, ou utilisent une ponctuation « hypertrophiée » (abondance de majuscules, de points d'exclamation ou d'autres signes de ponctuation) pour marquer l'insistance. Ces procédés n'appartiennent ni au genre oral, ni au genre écrit.

Les usagers ont donc créé leur propre système de conventions linguistiques (règles d'orthographe, de syntaxe et de grammaire), comprenant divers moyens pour préciser le contexte énonciatif. Cette communication ne suit pas les règles de l'orthographe standard : elle est composée de fusions de mots, d'effacement des lettres muettes, de simplifications

diverses : « Ce qui est plus nouveau (du moins pour le français, à l'écrit très conventionnalisé), ce sont les chiffres à lire phonétiquement (*abilto, a2m1, kwa29, 12C4*) [...]. » (Gadet, 2006, p. 7)

Selon Pierre C. Bélanger (2004) du département de communication de l'Université d'Ottawa, ce système conversationnel répond à des conditions d'usage spontané particularisées par :

- 1) une non-relecture
- 2) un ton familier singulièrement permissif sur le plan des règles et des codes
- 3) un caractère ludique où règne la néographie et les jeux de mots
- 4) une fonction foncièrement socialisante où l'appartenance à un groupe pair est renforcée par l'usage de codes communs, bien souvent hermétiques.

La vitesse liée au dispositif technique peut expliquer la non-relecture des messages que s'envoient les usagers. Le clavardage n'est pourtant pas le seul lieu où les règles conventionnelles ne sont pas respectées. À titre d'exemple, un langage codé est souvent utilisé lors de la prise de notes en classe ou en conférence. La langue est, de ce fait, flexible : une langue « n'est pas un monument figé, une règle sacro-sainte, une construction monolithique. Si ses structures fondamentales bougent peu, elles permettent beaucoup de variations dans le temps et en fonction des codes (des besoins) de ceux qui l'utilisent » (Anis, 2001, p. 29). En effet, la langue s'adapte aux circonstances et varie dans le temps.

Ce code d'écriture tel qu'utilisé par les jeunes internautes emprunte à un éventail de langages déjà existants :

Ses racines puisent dans différents modes d'écriture de différences civilisations, parmi les plus anciennes et les plus fertiles intellectuellement, en leur empruntant l'usage des idéogrammes, des rébus ou même réduction des mots aux consonnes... Elles puisent aussi dans des pratiques plus modernes comme le verlan ou l'art de couper les mots. À partir de là, ses adeptes créent un melting-script, qui demande un minimum de décryptage pour le non initié. (*ibid.*, p. 31-32)

Plusieurs motivations peuvent expliquer l'usage d'un tel matériau linguistique : « économie de temps et de gestes quand la néographie réduit le nombre de caractères du mot, attitude ludique, recherche d'expressivité, affirmation de soi, contestation de la norme et éventuellement adhésion aux valeurs d'une contre-société » (*ibid.*, p. 86). Il apparaît également que ce type d'écriture participe à la construction identitaire de l'usager et qu'il est signe de cohésion sociale. L'appartenance à un groupe pair est renforcée par l'usage de codes communs.

2.2.4. Maîtrise du code comme signe de cohésion sociale et de construction identitaire

Nous avons déjà mentionné que le langage utilisé par les jeunes usagers du clavardage prend la forme d'un « code ». Par définition, un « code », l'un des six éléments qui constituent la communication selon Roman Jakobson, est un ensemble de règles, de préceptes, de prescriptions. Puisque composé de symboles parfois difficiles à déchiffrer, ce code est, à bien des égards, cryptographique. Selon Pascal Lardellier, « parler un langage codé – argot, verlan ou javanais –, cela nécessite toujours un décryptage et, par extension, le partage d'un code et d'un sens; donc une appartenance » (Lardellier, 2006, p. 138). De même, Jodelet (1984) souligne que le partage d'une idée ou d'un langage dénote l'affirmation d'un lien social.

De fait, le code conversationnel du clavardage atteste de l'appartenance à un groupe, dans la mesure où il est partagé uniquement par les habitués du clavardage. Quiconque ne connaît pas ce code se sentira exclu, puisque incapable de déchiffrer le message, et sera automatiquement identifié par les membres du groupe : « Nicole Marty parle d'un phénomène de "tribu", d'un "cocon langagier, enfermant le groupe dans les délices d'un code interdit à d'autres". » (Anis, 2001, p. 62)

Le code conversationnel du clavardage est donc signe de cohésion sociale, en ce qu'il constitue un moyen d'expression commun par lequel les membres du groupe se reconnaissent. La cohésion sociale se définit comme « la totalité du champ des forces ayant pour effet de maintenir ensemble les membres du groupe et de résister aux forces de

désintégration » (Maisonnette, 1968, p. 26). Elle renvoie à la solidarité d'un groupe et à son attachement. Plusieurs facteurs, de nature extrinsèque et intrinsèque, peuvent expliquer la cohésion du groupe. Ces facteurs englobent, entre autres, l'influence des contrôles sociaux (contrainte, modes de pression), les motivations, les valeurs communes, l'attrait d'un but commun, l'attrait de l'action collective, l'attrait de l'appartenance d'un groupe, etc. L'accroissement de la cohésion sociale peut cependant mener au conformisme et au rejet des déviants, parce qu'elle engendre une pression vers l'uniformité (Costalat-Founeau, 1997).

Si le groupe d'appartenance est un lieu où se développe l'identité sociale, Internet apparaît également comme un lieu spécifique de socialisation où le jeune peut explorer et construire son identité. Parce qu'ils communiquent à distance et se cachent sous un pseudonyme, les usagers peuvent se découvrir, innover, s'identifier à quelqu'un d'autre. Internet apparaît donc comme un espace d'expérimentation où l'individu peut manipuler son identité, voire se fabriquer une identité virtuelle. De fait, les identités se jouent sur les réseaux.

Le code conversationnel du clavardage met également en jeu la quête identitaire. Les études démontrent qu'il existe un rapport entre l'utilisation de la langue chez les jeunes et la construction identitaire : « Les jeunes créent et/ou utilisent un vocabulaire spécifique qui leur permet, pendant quelques années, de se singulariser par rapport aux adultes. Il s'agit de se donner une identité à travers une langue impénétrable, ou presque, pour la génération des parents. » (Borrell, 1986, p. 70) Nous verrons d'ailleurs dans le quatrième chapitre l'importance de la distinction générationnelle chez les jeunes usagers du clavardage.

L'identité est un concept polysémique qui peut se décliner en au moins deux facettes : l'identité individuelle et l'identité sociale. En ce qui a trait à l'identité personnelle, elle est définie par Tap comme « l'ensemble des représentations et des sentiments qu'une personne développe à propos d'elle-même » (cité dans Ruano-Borbalan, 1998, p. 65). Pour développer son identité personnelle et affirmer sa singularité, l'individu doit se distinguer des autres. Parallèlement, l'identité personnelle se développe par l'appartenance à des groupes : elle est donc sociale et culturelle. L'identité nécessite autant l'affirmation de différences que

l'expression des ressemblances : « L'identité, c'est ce qui est identique (unité), mais aussi, au contraire, ce qui est distinct (unicité). » (Ruano-Borbalan, 1998, p. 2)

Dès le début des années 1950, Erik Erikson souligne les deux pôles de l'identité : « [...] d'une part, le "*sentiment conscient de spécificité individuelle*", d'autre part, l' "*effort inconscient tendant à rétablir (...) la solidarité de l'individu avec les idéaux du groupe*". » (Ruano-Borbalan, 1998, p. 29) Il apparaît que la quête identitaire émerge surtout à l'adolescence. Durant cette période, les adolescents ressentent le besoin de s'affranchir de l'autorité parentale et d'acquérir leur indépendance. Ils se tournent vers leurs pairs, à qui ils peuvent s'identifier.

Selon le modèle d'identification sociale, les groupes permettent la construction d'une identité sociale positive dans la mesure où ils indiquent à l'individu une manière de se comporter, de s'identifier aux autres et d'être identifié par les autres : « Le sentiment d'appartenance au groupe avec tout l'attachement socio-émotionnel qui est lié, permet d'établir une identité sociale positive que le sujet tend à préserver. » (Doise, 1990, p. 40) Cette identité sociale positive agit sur le mode de la catégorisation, en ce qu'elle se fonde sur des comparaisons favorables entre le groupe et les autres groupes. « On se définit toujours par rapport à quelque chose, on délimite un "Nous" qui s'oppose à un "Eux", on trace une frontière. » (Draelants, 2004, p. 60) Le fait de s'identifier à un « nous » réduit le risque de tensions et de conflits, car les individus se comportent généralement de la même manière et partagent les mêmes valeurs.

Tous les théoriciens de l'identité ont souligné l'importance de l'Autre dans la constitution de l'identité (Ruano-Borbalan, 1998, p. 28). C'est en effet à travers le regard de l'Autre que l'individu apprend qui il est. L'identité est, selon Zavalloni et Louis-Guérin, un lieu « où les représentations sociales s'enracinent dans la conscience individuelle, sont intégrées et transformées pour être appropriées et ensuite réintroduites dans le public sous forme de discours et d'action » (Costalat-Founeau, 1997, p. 14). La représentation que se fait l'individu de lui-même et de ses compétences va influencer sur ce qu'il va dire ou sur ce qu'il va faire. La représentation est donc intimement liée à l'identité.

Ceci étant, nous proposons de conclure ce chapitre sur l'étude des représentations sociales de l'identité québécoise. Puisqu'elles se forment dans un contexte précis, les représentations sociales découlent de qui est véhiculé comme valeurs ou croyances dans l'environnement. Au Québec, les perceptions collectives, souvent négatives envers la langue, peuvent influencer la façon dont l'usage du français dans les communications électroniques est représenté.

2.3 Représentations sociales de la qualité de la langue française au Québec

Depuis la conquête anglaise de 1760 se reflète une vision dévalorisée d'une langue française victime de stigmatisation. Après la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, la combinaison de la faible scolarisation du peuple québécois et de la primauté de la langue anglaise au pays (qui est alors la seule langue officielle) a contribué à la dévalorisation du français au Québec (Cajolet-Laganière et Martel, 1995). L'abandon par la France, le traité d'Utrecht, la chute de Québec en 1759 et la cession de la Louisiane comptent parmi les événements qui ont bâillonné le peuple francophone.

Ce n'est que deux siècles plus tard, durant l'ère de changement annoncée par la révolution tranquille, que les Québécois revendiquent l'autonomie de leur peuple. La langue française devient alors une arme de combat visant la libération de la société québécoise jusque-là confinée à un statut d'infériorité par rapport à l'anglais. Une vague de valorisation de la langue française (allant parfois jusqu'au purisme) déferle alors sur la société québécoise. De nombreux organismes sont créés (Office de la langue française en 1961 par exemple) et des nouvelles lois sont instaurées (Loi sur la langue officielle du Québec en 1974, Charte de la langue française en 1977) afin de promouvoir la langue française.

À côté de cette idéalisation de la langue française, la langue parlée des gens ordinaires est associée parfois à la figure du « joual » – métaphore faisant allusion à la prononciation du mot « cheval » en langue populaire québécoise – par des essayistes critiques du français parlé au Québec, comme le frère Untel. Se pose alors dans l'imaginaire collectif une dichotomie entre le français ordinaire québécois, soit le « joual », et le français normatif

de France. Le « joual », perçu d'abord comme un signe d'aliénation collective, est en même temps pour de nombreux auteurs – dont la figure emblématique restera l'écrivain Michel Tremblay – la reconnaissance d'une langue québécoise unique, mais son utilisation demeure critiquée. Les décennies 1960 et 1970 sont ainsi marquées par un débat sur la qualité de la langue française (Cajolet-Laganière et Martel, 1995).

Au Québec, la question de la « qualité de la langue française » se pose donc depuis la décennie 1960. Cette expression d'origine québécoise, située au cœur des préoccupations de la culture québécoise, soulève un paradoxe. La notion étymologique de « qualité » se définit positivement. Selon le dictionnaire *Le Petit Robert*, le terme « qualité » renvoie à une manière d'être plus ou moins caractéristique, ou encore à un certain degré sur une échelle de valeurs pratiques. On entend par « qualité de la langue française » la notion de « “bon usage”, lequel devrait être défini comme la norme du français au Québec, soit l'ensemble des règles qu'il faut respecter pour bien parler et bien écrire le français au Québec, selon les divers types de communication et le public visé » (*ibid.*, p. 12). Or, bien que le concept de « qualité » soit positif, la notion de « qualité de la langue » est plutôt perçue négativement et fait figure d'acte de prescription : « On rappelle sans cesse aux Québécois qu'ils utilisent souvent une langue déficiente, malade et corrompue par l'anglais. » (*ibid.*, p. 10).

La qualité de la langue dépend du statut qui lui est accordé dans la société. Au Québec, le statut du français n'est pas édifié. Nous tenterons de voir dans notre recherche s'il existe un lien entre ces représentations et celles à l'égard du code conversationnel du clavardage, et donc si les représentations sociales du code conversationnel du clavardage sont influencées par le statut que revêt la langue française au Québec.

En guise de synthèse

Nous terminons ce chapitre par un résumé des éléments qui nous permettront de cadrer l'usage du code conversationnel du clavardage.

D'abord, la notion de clavardage comporte plusieurs volets : l'usage d'un dispositif technique, les pratiques de communication, le matériau linguistique et le code. C'est ce dernier élément qui retient notre attention dans cette recherche.

Par le maniement de la langue, les usagers font éclater les conventions d'usage pour s'approprier le matériau linguistique. Philippe Hert explique que cette écriture « quasi-orale » est une tentative pour exprimer un sentiment de communauté. Le code conversationnel du clavardage exprime un sentiment d'appartenance et de communion qui permet le développement d'une identité sociale positive. Il est donc à la fois un signe de cohésion sociale et de construction identitaire.

Selon le modèle des usages tactiques élaboré par Michel de Certeau, le code conversationnel du clavardage peut être envisagé comme un *art de faire*. Nous retenons de l'approche de Michel de Certeau que l'individu ordinaire s'approprie une technologie dans une volonté d'acquérir une autonomie et de développer son côté créatif. Malgré la pression technique dont l'homme ordinaire fait l'objet, ce dernier est assez rusé pour contourner le système et s'inscrire dans le monde. L'utilisateur est perçu comme un consommateur actif qui fabrique du sens avec les objets. Il est capable de créer ses propres usages.

Bien qu'il soit autonome dans ses usages, il apparaît que l'utilisateur est exposé au processus d'influence sociale. Plusieurs études ont en effet démontré que les individus se conforment à la majorité lorsqu'ils font partie d'un groupe. Les individus adoptent les représentations sociales du groupe et ses cadres de référence. Sachant que la pratique conversationnelle du clavardage s'inscrit dans un contexte de groupe et qu'elle est homogénéisée au sein du groupe, nous postulons qu'une influence sociale se manifeste lorsque les jeunes font usage de ce code et aussi lorsqu'ils se représentent le code.

Dans le but de mieux comprendre les usages du code conversationnel du clavardage, nous avons opté pour l'approche psychosociologique des usages, qui préconise que la conduite humaine résulte d'une combinaison de mécanismes psychologiques et de facteurs sociaux. L'individu se situe entre ses motivations personnelles et les valeurs sociales. Cette

approche étudie les interactions entre les représentations sociales, les usages des dispositifs techniques et l'insertion de ces usages dans des contextes de pratique.

Nous croyons que la compréhension de l'usage du code conversationnel du clavardage doit passer par l'étude des représentations sociales de cette pratique. L'étude du discours des jeunes, appuyée par l'expertise de spécialistes, sera un indicateur majeur de leur usage de la langue française. Elle permettra en outre d'identifier les motivations et les attitudes à l'égard de ce phénomène. Nous porterons une attention particulière à la parole des jeunes et à celle des experts, car ce ne sont pas les phénomènes objectifs qui constituent la réalité, mais plutôt les représentations qui donnent un sens à cette réalité.

En tenant compte de ces axiomes, nous pouvons procéder à notre enquête de terrain pour approfondir notre connaissance du phénomène du clavardage. À la lumière du cadre théorique, les questions de recherche peuvent être formulées de la manière suivante :

- ✚ Que représente l'usage d'un code d'écriture pour les jeunes usagers du clavardage et pour les experts de la langue française?
- ✚ Qu'est-ce qui suscite ou motive l'usage d'un tel code conversationnel?
- ✚ Quelle est la portée sociale de l'usage de ce code?

Nous présenterons donc, dans la prochaine partie, la méthodologie en vue d'atteindre nos objectifs de recherche, qui, rappelons-le, s'orientent vers la description des représentations sociales des jeunes et des experts de la langue française.

CHAPITRE III

STRATÉGIES MÉTHODOLOGIQUES

Dans le chapitre précédent, nous avons défini les principaux éléments conceptuels de la recherche, en explicitant notamment les notions d'usage, de représentation sociale et de clavardage. Cette base théorique a permis de préciser les objectifs de recherche et d'identifier des pistes d'analyse. Seront ainsi évaluées les perceptions envers cette pratique d'écriture, les motivations qui poussent les jeunes à recourir à ce code et les attitudes générales. Ce troisième chapitre décrit les stratégies méthodologiques en vue de répondre aux questions de recherche. Il sera d'abord question de la structure et de la présentation de l'échantillon, puis de la collecte des données. Nous terminerons par la présentation de la méthode utilisée pour interpréter les données, qui s'inspirera de l'analyse par théorisation ancrée décrite par Pierre Paillé.

3.1 L'échantillon

Notre échantillon est composé de deux groupes :

- a) les jeunes
- b) les experts de la langue française

3.1.1 Les jeunes

L'échantillonnage des jeunes est formé de huit personnes réparties également entre les sexes. Les jeunes ont été recrutés selon la technique dite boule-de-neige. Nous avons repéré certaines personnes dans notre entourage qui ont accepté volontairement de participer à cette étude et qui ont à leur tour identifié d'autres individus susceptibles d'être interrogés. Le type d'échantillonnage est non probabiliste. Il ne prétend à aucune représentativité

statistique de la population. La construction de cet échantillon exploratoire s'est effectuée selon quatre critères d'inclusion, que voici :

- a) jeunes âgés de 14 ou 15 ans
- b) s'adonnant au clavardage sur une base régulière (plusieurs heures par semaine)
- c) qui sont d'expression française
- d) qui ont un statut étudiant (niveau secondaire)

Puisque composé d'un nombre restreint de jeunes, l'échantillon comprend un groupe essentiellement homogène. Attendu que notre recherche vise à examiner la qualité de la langue française, les répondants doivent être d'expression française. Notre étude est consacrée à une population adolescente âgée de 14 à 15 ans pour deux raisons : d'une part, il s'agit du groupe d'âge qui consacre le plus de temps à Internet et, d'autre part, le jeune est dans un moment spécifique de socialisation et de quête identitaire (Latzko-Toth, 2001). C'est donc la combinaison de ces quatre critères qui a conduit à constituer un échantillon de jeunes.

Après avoir été mis en contact avec des jeunes dont le profil correspond parfaitement aux caractéristiques recherchées, ces jeunes nous ont transmis les coordonnées d'autres jeunes que nous avons contactés par courriel ou par téléphone. Les personnes intéressées à participer à l'entretien nous ont alors fait part de leur disponibilité. Toutes les entrevues ont été effectuées au cours du mois de mars 2006 au domicile des participants et ont duré entre vingt et trente minutes. Sous le consentement oral et écrit des personnes interrogées, et avec l'accord écrit du représentant légal, les entrevues ont été enregistrées et retranscrites.

Notre échantillon de jeunes est composé de quatre garçons qui sont tous âgés de quinze ans. Ils habitent sur la Rive-Nord de Montréal et sont en quatrième secondaire. Deux d'entre eux étudient dans un collège privé et les deux autres étudient dans une école publique.

L'échantillon est également composé de quatre filles, dont une fille de 15 ans et trois filles de 14 ans. Toutes les participantes sont en deuxième secondaire et fréquentent un établissement scolaire public situé sur la Rive-Nord de Montréal.

Les entrevues avec les jeunes ont été conduites avant les entrevues avec les experts de la langue française. Nous avons ainsi orienté les questions adressées aux experts selon ce qui est ressorti des entrevues avec les jeunes.

3.1.2 Les experts de la langue française

Notre échantillon est composé d'experts de la langue française, dont la majorité ont accepté d'être cités nommément. Nous avons toutefois conservé l'anonymat des deux enseignantes. Les experts de la langue française interrogés proviennent de plusieurs domaines : un membre de l'Office québécois de la langue française, une directrice de l'évaluation du français au ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, un conseiller linguistique, une enseignante en français et une enseignante en adaptation scolaire et sociale.

1. Gérald Pelletier, directeur des communications à l'Office québécois de la langue française
2. Paul Roux, conseiller linguistique au quotidien *La Presse*
3. Lise Ouellet, directrice de l'évaluation du français au ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport
4. Une enseignante de français au niveau secondaire
5. Une enseignante en adaptation scolaire et sociale

D'abord, nous avons jugé important de rencontrer un membre de l'Office québécois de la langue française, car cet organisme surveille de près la qualité de la langue française au Québec. Nous avons ainsi communiqué avec Gérald Pelletier, directeur des communications à l'Office québécois de la langue française depuis une dizaine d'années.

Nous avons également retenu le nom de Paul Roux, chroniqueur et conseiller linguistique à *La Presse* depuis une dizaine d'années, puisqu'il a été cité dans un article publié dans le quotidien *La Presse*, édition du 15 octobre 2005, à titre d'expert des fautes électroniques. Titulaire d'un baccalauréat en études françaises et en études québécoises, Paul Roux travaille dans le milieu journalistique depuis 1968 et est responsable de la qualité de la

langue française. Il est actuellement l'auteur d'une chronique hebdomadaire sur la langue française qui paraît dans le journal *La Presse*.

Nous avons en outre communiqué avec le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport où nous avons été mis en contact avec Lise Ouellet, qui travaille pour ce ministère depuis 1979. Titulaire d'un baccalauréat en enseignement du français au secondaire, Lise Ouellet a rempli la fonction de conseillère pédagogique en français au primaire et de responsable du français au primaire et au secondaire. Depuis 2000, elle est responsable des programmes de français au primaire et au secondaire.

Finalement, nous avons approché une enseignante en adaptation scolaire et sociale, qui travaille depuis huit ans dans ce domaine, de même qu'une enseignante en français au secondaire, titulaire entre autres d'un baccalauréat en enseignement du français au secondaire et d'une maîtrise en linguistique et didactique des langues, et présentement chargée de cours.

Ces personnes ont été contactées dans un premier temps par courrier électronique, où, après leur avoir expliqué la nature de la recherche, elles étaient conviées à y participer. Par la suite, nous avons convenu d'un moment et d'un lieu avec ces personnes pour procéder à l'entrevue. Trois des cinq entrevues ont eu lieu en face-à-face entre les mois d'avril et de juillet 2006. Elles ont été effectuées sur le lieu de travail même de ces personnes. La durée approximative des entrevues avec les experts a été de 60 minutes, soit le double de la durée moyenne des entrevues avec les jeunes. L'entrevue a été enregistrée et retranscrite, avec le consentement écrit des personnes interrogées. Les deux autres entrevues effectuées auprès des enseignantes ont été réalisées par voie électronique, par l'entremise d'un questionnaire à questions ouvertes envoyé par courriel.

3.2. La collecte de données

Puisque notre objectif est d'établir les représentations sociales des jeunes et des experts de la langue française, et parce que les représentations sociales s'expriment à travers les discours, la technique de l'entretien a été privilégiée pour notre collecte de données.

Comme il s'agit d'un processus de communication verbale, fait sur le vif, l'entretien donne accès à des informations spontanées et fournit l'occasion aux individus d'exprimer le sens qu'ils donnent à leur expérience : « Le sujet est considéré comme producteur de sens, il exprime dans sa représentation le sens qu'il donne à son expérience dans le monde social. » (Jodelet, 1984, p. 385) Cette méthode interrogative permet une analyse en profondeur et est efficace pour connaître opinions, motivations et attitudes.

La collecte des données a été entreprise au moyen d'entretiens en face-à-face (à l'exception des deux entretiens en ligne), selon un guide d'entretiens semi-dirigés. L'entrevue semi-dirigée se caractérise par le fait que certaines questions sont planifiées, mais que la personne interrogée est libre d'aborder d'autres aspects du sujet et dans l'ordre qui lui convient. De fait, les questions posées sont essentiellement ouvertes pour permettre aux personnes interrogées d'exprimer librement ce qu'elles pensent.

Le déroulement de l'entretien semi-structuré s'est fait en plusieurs étapes. Au départ, nous avons résumé notre sujet de recherche, les objectifs du projet et la méthode de cueillette de données aux participants. Nous leur avons expliqué leur apport dans cette étude. Cette étape accomplie, nous avons demandé le consentement écrit des personnes interrogées, afin d'adopter une position éthique. Puisque notre échantillon est composé de personnes d'âge mineur, nous avons exigé la signature du représentant légal en signe d'accord. Une fois le consentement acquis, les jeunes ont rempli une courte fiche signalétique. Les informations demandées dans cette fiche étaient relatives à l'équipement (ordinateur), aux pratiques d'Internet des jeunes en termes d'heures par semaine, à l'importance du clavardage dans leur vie quotidienne, etc.

Par la suite, nous avons procédé à l'entretien qui s'est déroulé en deux parties. Dans la première partie, les personnes interrogées ont été invitées à répondre à quelques questions selon un schéma d'entrevue préparé au préalable. Nous avons élaboré deux questionnaires similaires, l'un adressé aux jeunes usagers et l'autre adressé aux experts de la langue française. Ce questionnaire contenait sept thèmes à partir desquels nous avons bâti les questions. Ces thèmes étaient : les représentations sociales, les attitudes, les motivations,

l'influence sociale, l'identité, les conflits entre perceptions sur le code d'écriture et la qualité de la langue française. Une semaine avant le début des entretiens, un prétest a été effectué auprès d'un jeune afin de nous assurer de la clarté des questions posées.

Lors des entretiens, les jeunes ont été amenés à décrire leurs pratiques de clavardage et à exprimer leurs perceptions de la qualité du français dans les communications à distance. Ils ont ainsi partagé leurs expériences personnelles et leurs opinions sur le code conversationnel du clavardage.

Quant aux experts de la langue française, nous leur avons posé des questions sur leur expérience professionnelle et nous les avons invités à exprimer leurs perceptions de l'usage de la langue chez les jeunes *clavardeurs*. Les questions posées aux jeunes et aux experts étaient similaires. Nous avons notamment demandé aux jeunes et aux experts de faire ressortir les avantages et les inconvénients de cette pratique d'écriture, et d'identifier des motivations qui sous-tendent l'usage d'un tel code. Tous ont répondu à des questions subjectives, telles que « Comment décrivez-vous le style d'écriture du clavardage? », « Que pensez-vous de l'usage linguistique du clavardage chez les jeunes? », etc.

Une fois les questions posées, nous avons entamé la deuxième partie de l'entrevue. Nous avons alors tenté d'identifier les représentations sociales à l'égard du clavardage, en nous inspirant du procédé de l'association libre. Cette technique consiste, à partir d'un mot inducteur, à produire tous les mots ou expressions qui viennent à l'esprit. La technique de l'association libre vise à recueillir les impressions immédiates du sujet. Nous avons demandé à toutes les personnes interrogées de citer cinq mots qui leur viennent à l'esprit quand ils entendent le mot « clavardage ». Par la suite, nous avons demandé aux participants de classer les mots obtenus par ordre d'importance. Nous avons reproduit l'exercice en substituant « clavardage » à « manière d'écrire du clavardage ». Cette activité a permis de déterminer la manière dont les répondants se représentent le clavardage et le code conversationnel du clavardage.

La rencontre terminée, nous avons procédé à une retranscription du contenu des entrevues enregistrées afin de procéder à l'analyse des données, selon l'analyse par théorisation ancrée.

3.3 La technique d'analyse des données

En ce qui a trait à la technique d'analyse des données, c'est à partir des données brutes retranscrites (verbatim) que s'est faite l'analyse. Parce que notre technique d'analyse des données se fonde sur du matériel qualitatif (données non numériques), nous avons procédé à une analyse discursive.

Notre objectif n'était pas de faire le recensement de toutes les unités linguistiques du discours, mais bien de relever les éléments importants. À titre d'exemple, nous voulions comparer les représentations sociales entre les membres d'un même groupe (jeunes – jeunes, experts – experts) et entre les membres de groupes différents (jeunes – experts). Nous voulions également identifier les différences et les ressemblances entre les jeunes selon leur sexe. L'objectif de notre démarche était de dégager les idées principales de manière à donner une signification à ce qui est dit, en traitant toutes les perceptions de manière équivalente.

Ceci nous a conduit à privilégier le modèle de la théorisation ancrée imaginé d'abord par le sociologue américain Anselm Strauss et adapté par Pierre Paillé (1994) pour analyser notre corpus. Cette méthode se prête bien à nos objectifs et à notre méthode de collecte de données, dans la mesure où elle s'applique aux corpus comprenant des transcriptions d'entrevues. Selon ce modèle d'analyse, il est suggéré de faire des séries de deux ou de trois entrevues, de les transcrire et de les analyser avant d'entamer les prochaines entrevues, de façon à permettre un retour et à mieux orienter les prochaines entrevues. L'une des caractéristiques majeures de cette approche est d'ailleurs « la *simultanéité de la collecte et de l'analyse*, du moins au cours des premières étapes » (Paillé, 1994, p. 152).

L'approche par théorisation ancrée vise la conceptualisation théorique. C'est une approche qui ne nécessite pas de codifier entièrement le matériel à analyser. Elle vise plutôt à décrire les phénomènes afin de les expliquer et de les comprendre.

3.3.1 La théorisation ancrée

Le terme de « théorisation ancrée », introduit par Pierre Paillé (1994), constitue une adaptation de la « grounded theory » découverte par Glaser et Strauss en 1967, et s'inscrit dans le champ d'analyse de données empiriques. L'un des objectifs de la « grounded theory » était de développer des critères propres à la recherche qualitative plutôt qu'à la recherche quantitative. De fait, Glaser et Strauss considèrent que cette théorie est une réponse aux autres méthodologies qui ne sont pas adaptées à l'étude de variables qualitatives.

C'est ainsi que Pierre Paillé a proposé une démarche de théorisation afin d'analyser les données. Par définition, théoriser,

C'est dégager le sens d'un événement, c'est lier dans un schéma explicatif divers éléments d'une situation, c'est renouveler la compréhension d'un phénomène en le mettant différemment en lumière. En fait, théoriser, c'est d'abord *aller vers* cela; la théorisation est, de façon essentielle, beaucoup plus un processus qu'un résultat. (Paillé, 1994, p.p. 149-150)

Pierre Paillé propose six grandes étapes d'analyse pour théoriser :

1. La codification
2. La catégorisation
3. La mise en relation
4. L'intégration
5. La modélisation
6. La théorisation

La première étape demande à relever, à dégager et à thématiser fidèlement et avec concision le corpus à analyser. Il s'agit de répondre à ces questions : « Qu'est-ce qu'il y a ici ? Qu'est-ce que c'est ? De quoi il est question ? » (Paillé, 1994, p. 154). Cette étape mène à la catégorisation, qui consiste à coder le corpus en différentes catégories. Les codes sont donc regroupés afin d'englober un phénomène. Certains codes peuvent être plus importants que d'autres, il s'agit alors de codes « centraux ». L'étape de la catégorisation peut consister à dresser une liste des catégories formées lors de l'étape de la codification ou à faire une nouvelle lecture de la transcription des entrevues. Les catégories doivent être clairement définies, en indiquant leurs propriétés, leurs conditions sociales et leurs formes.

Le chercheur peut arrêter sa théorisation ancrée à l'étape de la catégorisation, ou poursuivre vers la troisième étape de la mise en relation des catégories, en se demandant si telle catégorie est liée à autre chose. Pierre Paillé identifie trois approches pour procéder à la mise en relation : l'approche empirique, l'approche spéculative et l'approche théorique. Nous optons essentiellement pour l'approche théorique, dans le sens où nous établirons des liens entre les catégories identifiées lors de l'analyse et les écrits scientifiques présentés dans notre cadre conceptuel.

L'intégration constitue la quatrième étape de l'analyse. Elle répond à des questions telles que « *Quel est le problème principal ?* », « *Mon étude porte en définitive sur quoi ?* » (Paillé, 1994, p. 172). À cette étape, nous revenons sur nos objectifs et sur nos questions de recherche afin de délimiter l'objet et éviter de bifurquer dans d'autres directions.

Les étapes suivantes, soit la modélisation, qui « consiste à reproduire le plus fidèlement possible l'organisation des relations structurelles et fonctionnelles caractérisant un phénomène, un événement, un système, etc. » (Paillé, 1994, p. 174), et la théorisation, qui insiste sur les opérations qui visent à renforcer progressivement la théorie émergente et à *affaiblir les explications qui en divergent* » (Paillé, 1994, p. 177), ne seront pas franchies dans ce travail. L'objectif de ce mémoire n'est pas tant d'en faire une théorie que d'améliorer notre compréhension d'un phénomène. Les deux premières étapes de l'analyse seront, à cette fin, privilégiées pour la présente recherche.

3.4 Biais de recherche

Nous reconnaissons certains biais de recherche quant à la méthode utilisée pour analyser les entretiens. Bien que la neutralité soit une condition essentielle à la méthode scientifique, nous convenons que le traitement des données comporte une part de subjectivité. En effet, l'analyse de discours repose sur l'interprétation que nous nous faisons des résultats. Elle dépend ainsi de la représentation que nous avons des données, en fonction de nos caractéristiques personnelles. En ce sens, nous ne pouvons prétendre à une objectivité absolue, même si nous sommes restée le plus fidèle possible aux discours des participants.

3.5 Éthique de la recherche

Nous terminons ce chapitre en mentionnant les précautions de nature éthique que nous avons prises avant et au cours de la réalisation de cette recherche. Notre démarche a été évaluée et approuvée par le Comité d'éthique de l'UQAM en date du mois de mars 2006. Avant l'entretien, nous avons informé oralement et par écrit les répondants de leurs droits, incluant celui de ne pas répondre aux questions et d'arrêter l'entrevue en tout temps. Tel que mentionné précédemment, le sujet de recherche, les objectifs de recherche et la méthode de cueillette de données ont été précisés dès le départ aux participants afin qu'ils soient clairement informés de leur implication dans ce projet. Les participants ont également été avisés de l'entière confidentialité de leurs réponses et de la préservation complète de leur anonymat. En ce qui concerne les experts, nous leur avons demandé clairement le droit de diffuser leur identité en expliquant qu'ils agissaient à titre d'experts. Ils ont volontairement accepté d'être cités nommément dans le présent mémoire de maîtrise. Quant aux personnes d'âge mineur, elles ont dû recevoir l'approbation écrite de leur représentant légal.

CHAPITRE IV

LA PAROLE DES JEUNES

Nous entamons ici la deuxième partie de ce mémoire, consacrée à la description et à l'analyse des résultats. Ce chapitre porte exclusivement sur les représentations sociales élaborées par les jeunes. Nous brosserons d'abord un portrait de l'utilisation d'Internet et du clavardage chez les répondants puis, grâce aux processus de codification et de catégorisation issus de l'analyse par théorisation ancrée, nous dégagerons les thématiques significatives en lien avec nos objectifs de recherche, lesquels sont orientés vers une meilleure compréhension des attitudes et des motivations liées au code conversationnel du clavardage.

4.1 Portrait des jeunes

4.1.1. Utilisation de l'ordinateur et du clavardage

Tel que nous l'avions anticipé, les jeunes que nous avons interrogés disposent tous d'un ordinateur à la maison et d'une connexion à haute vitesse. L'ordinateur appartient à l'ensemble de la famille, mais ce sont surtout les jeunes qui en font usage. Certains répondants nous indiquent la présence de plusieurs postes de travail dans leur foyer (ordinateurs portables, ordinateurs de maison). Chez un jeune, notamment, il y a autant d'ordinateurs à la maison que de téléviseurs, c'est-à-dire trois. De ces trois ordinateurs, l'un appartient au père de famille qui l'utilise à des fins professionnelles et les autres sont utilisés conjointement par les deux jeunes âgés de 15 ans et de 21 ans.

L'ordinateur est surtout utilisé en tant que moyen de communication. Ainsi, parmi les activités privilégiées sur l'ordinateur, tous les usagers nomment le clavardage en premier lieu, suivi des jeux et des travaux scolaires. Dès qu'ils se connectent à Internet, les jeunes

vont tous immédiatement bavarder en ligne avec leurs amis sur MSN (Microsoft Network), où ils se sont constitués un vaste réseau de contacts. MSN est l'application favorite de tous les jeunes interrogés, car l'utilisateur a un plein contrôle des personnes à qui il s'adresse et qui, inversement, s'adressent à lui. MSN se distingue ainsi des autres espaces de bavardage et des forums, lesquels sont d'ailleurs très peu populaires auprès des personnes interrogées. Les répondants s'entendent tous pour dire qu'ils *clavardent* presque uniquement avec des amis qu'ils ont rencontrés dans leur vie quotidienne, notamment à l'école : « Tu *clavardes* avec tes amis. C'est juste du monde que tu connais, au moins c'est ça qui est le *fun* [...] Il n'y a pas plein de monde qui vient te parler. » Un seul répondant affirme parfois clavarder avec des inconnus, mais seulement lorsqu'il joue à des jeux en ligne et qu'il doit interagir avec les autres joueurs. Deux répondantes fréquentent le site *doyoulookgood.com* où elles sont amenées à diffuser leur photographie et à échanger avec des inconnus. À l'occasion, elles ajoutent certaines personnes à leur liste MSN pour apprendre à mieux les connaître, mais la relation qu'elles développent se limite à des échanges en ligne.

Les filles ont exprimé leurs craintes quant aux dangers potentiels liés au clavardage, alors que les garçons n'ont pas soulevé ces préoccupations. Pour deux répondantes, ce sont les parents qui refusent qu'elles bavardent avec des étrangers, soucieux des risques (enlèvement, pédophilie, etc.) pouvant être engendrés : « Mon père ne voulait pas que je clavarde sur d'autres sites, car il y a un danger. Avec MSN, tu as le contrôle des gens avec qui tu clavardes. Mon père vérifiait qui j'avais sur ma liste. » Les jeunes filles évitent de faire preuve d'imprudence et se conforment à l'autorité parentale : « Je suis consciente moi aussi que je ne peux pas parler avec n'importe qui. Moi je parle avec mes amis pis je suis contente comme ça. » L'une des répondantes a d'ailleurs volontairement abandonné son bavardage en ligne sur *Caramail*, terrifiée à l'idée d'être trompée par l'identité de son interlocuteur : « C'est dangereux, j'ai super peur. Avant je chattais sur *Caramail* et là on a vu qu'il y avait plein de plus vieux et tout. Cela m'a fait peur *fack* je me suis mise à chatter sur MSN à la place. »

Si les jeunes évitent de clavarder avec des inconnus, nous avons pu constater que les interactions sont clairement recherchées par les répondants, qui utilisent Internet pour

maintenir leurs relations interpersonnelles et pour garder un contact régulier avec leurs amis. Plusieurs utilisent l'ordinateur exclusivement pour bavarder en ligne. Ceci est surtout vrai pour les filles, chez qui le clavardage vient suppléer d'autres activités. L'une d'entre elles déclare : « Moi si je ne *chatte* pas je ne suis pas vraiment sur l'ordi. Je n'aime pas ça l'ordinateur à part pour parler avec mes amis. » Les répondantes reconnaissent presque unanimement préférer le clavardage à d'autres activités sociales. Certaines affirment d'ailleurs fréquenter moins souvent leurs amies les soirs de semaine puisqu'elles peuvent désormais communiquer à distance de leur domicile. Elles démontrent également un intérêt moins grand envers la télévision pour s'adonner longuement à des séances de clavardage.

Les garçons semblent faire un usage plus varié de l'ordinateur que les filles. Certaines filles disent qu'elles effectuent parfois des recherches en ligne ou qu'elles jouent à des jeux, mais les activités en ligne énumérées par les garçons sont plus nombreuses. Internet leur permet de recueillir des informations pour leurs projets d'école, de connaître la météo, de télécharger de la musique et, plus largement, de naviguer sur divers sites. L'un des répondants mentionne qu'Internet est un outil pratique qui lui rend service. Bien qu'ils consacrent la majeure partie de leur temps d'Internet au clavardage, les garçons disent effectuer d'autres activités simultanément, tels les jeux et le téléchargement de la musique. Certains vaquent également à d'autres activités non liées à l'ordinateur, comme regarder la télévision, mais vérifient régulièrement si quelqu'un communique avec eux sur MSN.

Bien que les garçons affirment ne pas avoir remplacé les sorties entre amis par le clavardage, le clavardage est tout de même venu remplacer d'autres moyens de communication tels que le téléphone, comme c'est le cas chez les filles. L'intérêt du clavardage, par rapport au téléphone, est qu'il permet de bavarder avec plusieurs personnes simultanément et de savoir si la personne à joindre est disponible. Par MSN, les jeunes s'assurent de la présence et de la disponibilité de la personne avec qui ils veulent discuter. Notons que les jeunes ont démontré de l'étonnement et de l'hésitation lorsque nous leur avons demandé les raisons qui les poussent à privilégier Internet plutôt que le téléphone. L'usage du clavardage est canonique, ancré dans leurs habitudes. Ceci leur semble naturel, ce qui permet d'y voir une banalisation du dispositif technique.

Si l'ordinateur et le clavardage sont indissociables et occupent une place de premier plan chez les jeunes, ils ne constituent toutefois pas leur unique passe-temps. Les jeunes rencontrés possèdent un réseau social bien développé et ont un mode de vie actif. Gars et filles sont pour la grande majorité des personnes sportives qui pratiquent des activités diverses avec leurs amis, dont le hockey, la ringuette et la planche à neige. Il n'en demeure pas moins que le clavardage est désormais une pratique ancrée dans le quotidien des jeunes et qu'il occupe une place qui s'accroît au fil du temps.

4.1.2 Fréquence d'utilisation et degré d'attachement à Internet

Les répondants ont tous commencé à clavarder il y a trois à cinq ans, mais ont intensifié leurs pratiques de clavardage au cours des deux dernières années. Depuis, l'attachement des jeunes à cette pratique est manifeste : les jeunes affirment clairement qu'ils ne peuvent plus se passer du clavardage. Dans un questionnaire, nous avons demandé aux jeunes si l'absence de clavardage leur manquerait « beaucoup », « assez », « peu » ou « pas du tout ». Les jeunes sont presque unanimes pour dire que le clavardage leur manquerait « beaucoup »; une seule répondante a indiqué « pas du tout ». Fait intéressant, les résultats démontrent une proportion plus grande de garçons qui affirment que l'absence de clavardage dans leur vie quotidienne leur manquerait beaucoup, alors qu'ils disent accorder moins de temps au clavardage que les filles.

En effet, les garçons montrent un usage plus modéré d'Internet que les filles. La majorité des garçons consacre dix heures par semaine à Internet : un seul répondant affirme y consacrer cinq heures par semaine. En ce qui a trait à la place du clavardage, les garçons précisent passer entre cinq et neuf heures par semaine à clavarder. Selon nos résultats, les filles accordent entre 20 et 30 heures par semaine à Internet, et entre 15 et 30 heures par semaine au clavardage. Les écarts sont donc assez significatifs quant à l'utilisation d'Internet entre garçons et filles. Lorsque les filles se connectent à Internet, elles consacrent la grande majorité de leur temps au clavardage. Ainsi, l'une des répondantes nous dit que, lorsqu'elle revient de l'école, elle allume son ordinateur pour clavarder avec ses amis et ne s'arrête que pour le souper : « C'est juste ça que je fais le soir. Avant j'écoutais que la télé ou j'allais chez

mes amis. Aussi je fais moins de sports, parce que je bouge moins, je suis tout le temps devant l'ordi. » Cette répondante consacre en moyenne 30 heures par semaine à Internet et 30 heures également au clavardage. Elle accomplit ses travaux et ses devoirs tout en *clavardant*, ce qui n'entrave pas, selon elle, sa réussite scolaire. Elle n'arrête de bavarder en ligne que vers 21 h 30, lorsque ses parents, exaspérés, lui somment de cesser.

Le niveau élevé d'attachement des jeunes au clavardage nous permet d'attester de l'existence d'une grande consommation de la communication. Que ce soit par le clavardage, ou encore par la téléphonie cellulaire, les jeunes accordent une grande importance aux relations interpersonnelles, surtout lorsque celles-ci sont médiatisées par les technologies de l'information et de la communication (TIC).

4.1.3 Besoin de communication

Lorsque nous leur demandons ce que représente le clavardage pour eux, tous les jeunes mentionnent que le clavardage leur permet de garder un contact avec leurs amis, ce qui vient confirmer l'aspect du lien social évoqué dans la partie théorique. Nous avons déjà mentionné que la grande majorité des jeunes ne bavardent en ligne qu'avec des gens qu'ils connaissent. Le clavardage n'apparaît donc pas comme une pratique permettant de créer des nouvelles relations interpersonnelles, mais plutôt comme une pratique qui renforce les amitiés. Toutefois, les jeunes ne disent pas clavarder pour approfondir des sujets ou pour mieux connaître leurs amis. En fait, la plupart *clavardent* avec plusieurs personnes en même temps et n'ont pas le temps de discuter longuement avec une seule personne.

Il apparaît que, pour tous les jeunes, le contenu des conversations en ligne n'a pas réellement d'importance. Dans son récent ouvrage, le sociologue Pascal Lardellier avait fait cette constatation : « Communiquer sans cesse, mais avec qui, et pour (se) dire quoi? Cette question n'est jamais abordée. Cela est lourd de sens, et révélateur de l'air du temps et du degré de pénétration sociale de cette idéologie de la communication. » (2006, p. 60) Nous en sommes arrivées à la même conclusion : la grande majorité des répondants n'ont pas abordé les sujets de leurs conversations. Nous avons demandé à quelques participants de nous parler

de leurs conversations, mais ils ont répondu de manière assez évasive : « Je ne parle pas beaucoup. C'est "salut, ça va? Qu'est-ce que tu fais?" puis rien. Je ne vais pas plus loin que ça, à part pour les travaux ou autre chose à faire. » Il semble que la conversation ne se limite qu'à demander à l'autre s'il va bien, s'il a passé une bonne journée et ce qu'il a fait dans sa journée. Pour Pascal Lardellier, « ce laconisme désabusé traduit bien la vacuité de ces échanges » (2006, p. 60). Il s'agit essentiellement d'une *obsession du lien*.

Force est de constater que les communications électroniques et la téléphonie mobile font état d'un besoin absolu d'être connecté en tout temps : « En filigrane de cette connectivité frénétique, on perçoit sans mal la tyrannie du lien [...], ainsi que la pesanteur du caractère phatique des échanges : on discute pour discuter, on est présent sur les messageries pour voir qui est là, en signalant sa présence et en occupant l'espace, tout simplement. » (*ibid.*, p. 88)

Nous rejoignons en ce sens la primauté de la fonction phatique du clavardage avancée dans le deuxième chapitre. Certes, ce ne sont pas tant les conversations qui attirent les jeunes que le fait de rester en contact avec leurs amis. Pascal Lardellier constate que « pour s'épanouir, réussir et s'affirmer, pour être dans le ton, il faut désormais CO-MMU-NI-QUER! Être branché... c'est être branché » (*ibid.*, p. 52). L'un des répondants affirme d'ailleurs demeurer en ligne afin que ses amis puissent communiquer avec lui, même si ceux-ci peuvent le joindre par téléphone pour lui parler. Rappelons qu'un répondant dit être connecté presque en tout temps sur MSN afin d'être facilement joignable : il vaque à d'autres activités, mais revient à son ordinateur fréquemment pour voir si quelqu'un a tenté de le joindre. À ce sujet, Pascal Lardellier constate que « depuis quelques années, une injonction nous est adressée : il convient d'être connecté et joignable "partout tout le temps" [...] Nous devons "consommer la communication" » (*ibid.*, p. 59).

Nous avons effectué un exercice avec les jeunes afin de connaître les représentations qu'ils ont du clavardage et de la manière d'écrire du clavardage. Pour ce, nous avons demandé aux jeunes de nommer et de hiérarchiser cinq mots qui leur viennent à l'esprit lorsqu'ils entendent « clavardage » et « manière d'écrire du clavardage » (*voir* tableau 4.1).

Tableau 4.1 Activité de l'association libre auprès des jeunes usagers

	CLAVARDAGE	MANIÈRE D'ÉCRIRE
Répondant 1	Internet Amis Passe-temps Plaisir Rencontre	Québécois Adolescent Néfastes pour le français Poche Pressé
Répondant 2	Ami Parler Internet Ordinateur Clavier	Fautes d'orthographe Abréviation Anglicisme Rapide Non efficace
Répondant 3	Contact Moyen de communication Aide-mémoire Amis Plaisir	Clichée Mauvaise habitude Langue mal utilisée Trop rapide Désappropriée
Répondant 4	Amitié Lien Communication Utile Clavier	Lien Communication Rapidité Avantageux Bon
Répondante 1	Amis Important Défouler Parler Discuter	Vitesse Confidentiel Se comprendre Défouler Niaiser
Répondante 2	Ami Ordinateur Internet MSN Conversation	« Fucké » Anglicisme Rapide Réduction Mauvais français
Répondante 3	Discussion en ligne Dire tout ce qu'on pense Message Amie Clavier	Abréviation Pas du vrai français Anglicisme Émoticone Personnel (à chaque personne)
Répondante 4	Parler Discussion Rencontre Site personnel Amies	Réduction des mots Personnalité Bizarre Fautes de français Invention

Le tableau 4.1 dévoile les résultats issus de la technique de l'association libre. Dans ce tableau, les mots ont été placés par ordre d'importance pour le jeune.

La première constatation que nous pouvons effectuer à la lecture du tableau est que la totalité des répondants ont associé le mot « clavardage » à « amis ». De ce fait, clavardage et amitié sont dans une sorte d'osmose. À l'adolescence, nous savons d'emblée que les jeunes ressentent la nécessité de garder un contact permanent avec leurs copains. Le clavardage permet un contact en tout temps. L'un des jeunes nous a d'ailleurs spécifié que « quand il est bien tard le soir et que tu ne sais pas quoi faire, tu peux parler avec tes amis sur MSN ». Le clavardage constitue donc un gage d'amitié, une façon de nouer des liens.

Nous remarquons que les jeunes mentionnent que le clavardage leur fait penser au verbe « parler ». Lors des entrevues, les jeunes ont souvent employé le terme « parler » plutôt que « clavarder », « écrire » ou « bavarder » : « on parle donc on apprend », « tu peux parler avec tes amis », « je ne parle à aucun inconnu », etc. Ceci nous amène à avancer que les jeunes se représentent la communication électronique comme une forme de communication orale. Les jeunes ont l'impression d'échanger, à l'instar d'une conversation téléphonique, plutôt que de s'écrire. L'utilisation d'un code d'écriture rapide renforce ce sentiment d'oralité. À cet effet, peut-on parler du code comme d'un « oral médiat » (Akrich, Méadel et Paravel, 2000)?

Le dispositif technique du clavardage a en effet un caractère immédiat, instantané, créant l'illusion d'être en contact direct avec le destinataire : « À la différence de l'écrit, il existe une tension entre le scripteur et son destinataire, engagés dans des relations de réciprocité forte. » (*ibid.*, p. 169) La communication médiatisée par ordinateur est caractérisée par une « proximité artificielle, mais bien réelle » (*ibid.*, p. 168). Selon Akrich, Méadel et Paravel (2000),

Les utilisateurs eux-mêmes mobilisent massivement le modèle de l'échange oral pour qualifier ces interactions, tout en soulignant les limites : un formalisme limité, un style assez proche de la "langue orale" écrite, des relectures très faibles, tous ces éléments plaident en faveur d'un rapprochement avec l'oral qui suppose l'indistinction relative des phases d'élaboration et d'articulation du discours. (Akrich, Méadel et Paravel, 2000, p. 168)

L'observation des résultats indiqués au tableau 4.1. nous mène à une comparaison intéressante. D'abord, la totalité des mots énoncés par les répondants au sujet du clavardage sont positifs. Le clavardage est un passe-temps qui procure du plaisir aux jeunes. Il est important, utile et offre une grande liberté d'expression. Il en est autrement pour le code conversationnel du clavardage. Nous distinguons la présence d'éléments positifs tels que « bon » et « avantageux », mais surtout les nombreux termes négatifs, dont « fautes de français », « poche », « néfaste », « non efficace », « désappropriée », « *fuckée* », etc. Ceci peut paraître surprenant dans la mesure où nous savons que le code d'écriture est extrêmement populaire chez les jeunes. Comment se fait-il alors qu'il soit l'objet d'une critique de la part de ses adeptes? Dans la prochaine section, nous étudierons les représentations que les jeunes se font de ce code.

4.2 Habitudes d'écriture du clavardage

4.2.1 Description du code

Nous pouvons répondre à la question « qu'est-ce que les jeunes font avec le clavardage? » en affirmant qu'ils inventent une manière différente de communiquer. Ceci se manifeste à deux niveaux : d'abord, les jeunes ont fait des nouvelles technologies leur nouveau lieu de communication et, ensuite, ils communiquent en utilisant un type de langage différent, qui échappe souvent à la compréhension des adultes.

L'utilisation d'une « écriture spéciale », pour reprendre l'expression utilisée par les jeunes pour décrire ce langage, fait partie intégrante de l'usage du clavardage chez les huit personnes interrogées, qui partagent ce code avec leurs amis. Même si une faible minorité de répondants disent parfois soigner leur style d'écriture, il n'en demeure pas moins que tous,

sans exception, utilisent un langage commun, décrit essentiellement en termes d'écart par rapport à la norme. Ils omettent toute majuscule, toute ponctuation et tout accord grammatical, et jouent avec l'orthographe des mots. Les exemples cités par eux sont multiples et tous différents : « chui » plutôt que « je suis », « c » pour « c'est » ou « sais », « pq » pour « pourquoi », « pass » pour « parce que », « po » pour « pas », « vrm » pour « vraiment », etc. Le code du clavardage nous apparaît tout sauf unifié, en ce qu'il prend des formes diverses. Il est donc marqué par une instabilité, dans la mesure où un même mot, tel que « parce que », peut s'écrire « pass », « pcq », « paske », etc.

4.2.2 Niveau d'appréciation

Nous avons demandé aux jeunes si l'utilisation de ce style d'écriture est importante pour clavarder. Chez les garçons, aucun répondant n'a jugé que ce style est « très important » et un seul a répondu « important ». Le style d'écriture apparaît comme « peu important » pour le clavardage. Nous leur avons également demandé si ce style d'écriture est « très nécessaire », « nécessaire », « peu nécessaire » ou « pas du tout nécessaire » pour bien clavarder. Les résultats révèlent que les garçons jugent que c'est « peu » ou « pas du tout nécessaire ». À l'instar des garçons, les filles jugent en majorité que le style d'écriture est « peu important » et « peu nécessaire » pour bien clavarder.

De manière générale, les jeunes n'ont pas une perception très positive de l'usage qu'ils font du français lorsqu'ils *clavardent*. Nous en avons fait la constatation à l'observation des mots élaborés par les jeunes dans l'exercice de l'association libre, qui sont pour la plupart négatifs. Dans les entrevues, les répondants se montrent également assez critiques. L'un d'entre eux mentionne que cette écriture est véritablement « pourrie » et qu'il se sent « poche » d'écrire ainsi. De manière presque identique, un jeune qualifie ce style d'écriture de « poche » et de « cliché » : « Je sens que c'est poche, c'est cliché, ce n'est pas vraiment une bonne façon d'écrire. » Un autre nous dit : « Sincèrement, ce n'est vraiment pas fort. Pour nous autres on se comprend. Comme tel, si tu voulais écrire un texte avec ça, c'est zéro. C'est vraiment pas clair [...] Le monde maintenant, sont rendus "le plus simple qu'on peut faire, le mieux c'est". » À bien des égards, cette dernière affirmation peut paraître juste :

n'est-il pas vrai que la recherche de rapidité et de simplicité est un trait marquant de la société actuelle? « C'est d'une banalité presque affligeante qu'affirmer "à notre époque, tout va vite, et on court tout le temps"; faut-il dès lors s'étonner que les mots, à l'instar de ceux qui les emploient, aillent au plus court, eux aussi? » (Cerquiglini, 2002, p. 306).

Le code du clavardage se caractérise par la réduction des mots à sa plus simple unité. L'une des jeunes filles fait remarquer que même le mot de trois lettres « pas » est abrégé pour se transformer en « po ». Pour quelques répondants, cette écriture reflète la langue française québécoise. À cet effet, voici trois extraits tirés des entrevues effectuées auprès des jeunes, qui convergent vers une même idée, soit la dévalorisation de la langue québécoise : « On parle tout croche, on a plein de sacres », « On est Québécois, ça fait qu'on parle québécois. On parle pas français, on parle québécois », « Au lieu d'écrire "je suis", j'écris "chui". On est Québécois dans le fond ». Pourtant, nous pouvons faire remarquer que ce langage n'est pas spécifique aux Québécois et qu'il est utilisé par des usagers d'autres pays, dont la France. Nous jugeons intéressant de noter que, bien qu'ils soient minoritaires, certains jeunes conçoivent la manière d'écrire du clavardage comme une réalité québécoise. Ils démontrent une idéalisation envers le français tel qu'il est pratiqué en France, en affirmant notamment que « les Français parlent mieux ». Nous aborderons la question de la fierté de la langue dans le prochain chapitre.

Bien que la plupart des répondants s'entendent pour dire que le code conversationnel du clavardage n'est pas une bonne manière d'écrire, aucun n'a l'intention de modifier ou « d'améliorer » son langage. Les jeunes estiment que ce langage est acceptable pour le clavardage, lequel nécessite d'écrire rapidement. En outre, le code du clavardage apparaît pour certains comme une façon de simplifier la langue française :

Je trouve que c'est une belle langue sauf que même quand on parle, on ne parle pas comme on écrit et moi c'est ça que j'ai de la misère. Admettons qu'on dit "ben c'est pass que", on écrit "c'est parce que ", c'est ça qui est dur parce qu'on ne parle vraiment pas comme on écrit. Les personnes qui apprennent la langue française, c'est dur pour eux là. Tu sais, il y a des sacres, y'a plein d'affaires. Moi je la trouve compliquée comme langue!

Le code conversationnel du clavardage abolit la frontière entre oral et écrit, ce qui est apprécié par les usagers. Dans le clavardage, la langue orale et la langue écrite peuvent devenir une seule langue. Les jeunes peuvent s'exprimer librement, sans se soucier de la forme du message, puisque seule la compréhension du message importe.

S'ils jugent que la langue française est compliquée, plusieurs jeunes soulignent également que les cours de français ne sont pas favorables à l'apprentissage du français :

Si on fait un projet et qu'il faut écrire en français, j'apprends pas plus à écrire parce qu'on peut utiliser un dictionnaire. C'est ça que je trouve dur. Vu qu'on a le dictionnaire, on n'apprend pas nécessairement plus. On apprend sur le coup mais après on oublie, une journée après on ne se rappelle plus du mot. Les cours de français, on n'apprend pas plus nécessairement.

Des entrevues, il est apparu que certains jeunes portent un jugement défavorable sur les institutions. Pouvons-nous percevoir le *braconnage* des jeunes comme un rejet des conventions d'usage? Michel de Certeau a établi que les personnes ordinaires déploient leurs propres moyens pour s'inscrire dans un monde dominé par des institutions. Les institutions ordonnent le monde et leurs pratiques en établissant des normes et des valeurs qui servent de cadre pour assurer la conformité des individus et le maintien de la société. Bien que l'on reproche aux jeunes de bousculer les règles de l'orthographe conventionnelle et de résister volontairement aux normes établies, il semble que les jeunes n'utilisent pas ce langage par esprit de contestation des normes lexicales, mais plutôt par besoin de maintenir des liens sociaux. En effet, il apparaît que l'objectif principal des jeunes n'est pas de contrer les règles d'usage, aussi complexes soient-elles. Les jeunes apprécient la langue française, qu'ils considèrent comme un élément essentiel de leur culture : « C'est sûr qu'il faut la pratiquer parce que c'est quand même notre culture pis ça c'est important. » Les motivations qui sous-tendent l'usage du code conversationnel du clavardage sont plutôt pragmatiques. Ainsi, l'augmentation de la vitesse de réponse afin de pouvoir maintenir plusieurs conversations simultanément constitue le principal facteur de motivation nommé par les jeunes interrogés.

4.3 Facteurs de motivation

4.3.1 La rapidité

Nous avons établi dans les chapitres précédents que les jeunes sont en quête de rapidité dans leurs pratiques d'écriture. Ceci peut notamment s'expliquer par le contexte d'immédiateté créé par les nouvelles technologies. En effet, que le clavardage soit considéré comme un moyen de communication rapide conduit presque irrévocablement à une communication expéditive entre les usagers.

Les entrevues effectuées avec les jeunes nous ont permis de valider cette affirmation : il ressort clairement que la vitesse est la cause principale de l'usage du texto chez les jeunes, lesquels se montrent découragés à l'idée d'écrire les mots dans leur longueur originale. En fait, les jeunes considèrent qu'utiliser un langage conventionnel est tout simplement impossible lorsqu'ils bavardent en ligne : « Ce serait trop long d'écrire correctement, lettres majuscules, la virgule. On serait rendu à chercher dans le Bescherelle pour savoir comment ça se conjugue. »

À la lecture de cette affirmation, nous pouvons nous demander si le code du clavardage n'est pas lié à la paresse de l'utilisateur. L'un des répondants nous dit d'ailleurs que s'il écrit ainsi, c'est essentiellement parce qu'il ne s'applique pas et qu'il ne veut pas s'appliquer : « Je fais beaucoup de fautes. Je sais que je fais des fautes parce que je ne m'applique pas. Je veux juste que ça passe le message, que ce soit compris, plutôt que de m'appliquer parce que ce serait plus long. Je veux juste faire passer le message. »

Selon ce répondant, le code du clavardage remplit une fonction utilitaire, c'est-à-dire qu'il n'est utilisé que pour transmettre un message. Ce jeune n'a pas l'intention « d'écrire des romans », mais simplement de se faire comprendre par ses amis. S'il utilise cette écriture, c'est surtout pour accélérer sa vitesse de réponse et pour le « dépanner ». Les jeunes veulent toujours aller plus vite, d'où l'invention de nouveaux mots toujours plus courts.

Pour la majorité des jeunes interrogés, la recherche de vitesse est liée au nombre important de gens avec qui les jeunes communiquent en ligne. Ceux-ci ne se limitent rarement qu'à une seule conversation électronique. L'une des répondantes mentionne avoir près de 280 contacts dans sa liste MSN. Puisqu'il lui arrive sur une base régulière de clavarder avec plus de vingt personnes simultanément, un code d'écriture lui apparaît utile afin qu'elle puisse bavarder avec toutes les personnes qui s'adressent à elle. Cette répondante tient à répondre à *toutes* les personnes qui lui écrivent, car elle redoute que celles-ci cessent de communiquer avec elle si elle ne leur répond pas.

Bien que le code du clavardage soit apprécié pour sa fluidité, nous constatons que les jeunes critiquent la vitesse, en mettant en évidence les inconvénients communicationnels qui y sont liés. Ils s'entendent tous pour dire que la vitesse peut souvent porter préjudice à la compréhensibilité du message. Ceci est d'autant plus intéressant en prenant en considération que les jeunes utilisent ce code pour faciliter la communication et faire passer le message. Les jeunes mentionnent que ce langage mène à des malentendus, et ce, à différents niveaux. D'abord, il ne donne pas des indices suffisants sur la manière dont la personne se sent :

Y'en a qui peuvent penser qu'on est fâchés parce qu'on écrit, je ne sais pas, "ok". Des fois y'en a qui écrivent ce mot rien qu'avec un "k", c'est comme si tu étais fâché. C'est un inconvénient parce qu'on ne sait pas comment l'autre se sent. Pis y'en a qui disent tout ce qu'ils pensent sur le *chat*! Il y a plus de chicanes sur le *chat* qu'en vrai parce qu'il y en a qui disent tout ce qu'ils pensent. Ils ne diraient pas ça en vrai.

Outre le fait que l'absence d'indices physiques peut créer des discordes entre les usagers, la vitesse amène les jeunes à trop abréger :

Y'en a un qui a écrit "laisse faire", "l f". Au début je ne comprenais pas, mais là je sais. Y'a des mots qu'on abrège trop là. On ne se comprend plus. Par exemple, "pas", même ça, ce n'est pas un long mot et tout le monde écrit soit "pa" soit "po". [...] C'est un réflexe. On écrit tellement mal que tant qu'à y être on continue.

Il apparaît que l'utilisation du code échappe même à la compréhension d'usagers qui utilisent déjà ce code, car les échanges deviennent parfois cacophoniques. Même si les jeunes se trompent lorsqu'ils écrivent, ils n'effacent pas nécessairement leurs réponses, ce qui rend

le décodage ardu : « Mon ami, quand il va chatter, des fois je ne comprends rien de ce qu'il écrit. Il veut tellement écrire vite qu'il écrit mettons "azx" comme ça. Il ne prend pas le temps d'effacer, il veut que tu comprennes genre. » Les commentaires du même type sont nombreux : « Ils veulent tellement écrire vite que tu ne comprends rien. Tu es obligé de faire répéter, répéter, et tu ne comprends pas plus. » De manière presque identique, un répondant dit : « Des fois, on écrit trop croche alors on ne se comprend pas. On fait répéter l'autre. Y'en a qui inventent et ça ne marche pas tout le temps. » Plusieurs critiquent le fait que beaucoup de personnes déforment trop les mots. Les jeunes ont observé, au fil des années, une détérioration de la qualité de la langue française lors des séances de clavardage. Il semble qu'il y ait un laisser-aller plus important. Cela dit, plusieurs des personnes interrogées tentent elles-mêmes de ne pas trop déformer les mots afin de rendre leurs messages compréhensibles.

4.3.2 L'habitude

Le thème de l'habitude prend le deuxième rang des motivations qui poussent les jeunes à recourir au code d'écriture du clavardage. Bien que les jeunes jugent ce style d'écriture ni important, ni même nécessaire pour bien clavarder, la majorité d'entre eux reconnaissent qu'ils ne peuvent se passer de ce code. Cette manière d'écrire fait partie de leurs habitudes et ne peut, selon eux, être modifiée : « Je ne serais pas capable non plus. Au bout d'une semaine, d'une journée, je recommencerais à taper comme... mal. »

Le mot « habitude » revient dans la grande majorité des discours des jeunes : « C'est une habitude. C'est comme ça, ça ne se change pas », « maintenant c'est rendu une habitude. Quand ça fait peut-être quatre ans que je chatte et ça fait trois ans que j'écris vraiment mal, changer tout dans une journée c'est dur ». Et pourtant, à y réfléchir, l'habitude est une disposition qui est acquise et qui peut être modifiée. Les jeunes démontrent une résistance à l'idée de modifier leurs habitudes. L'usage d'un code d'écriture apparaît ainsi comme inévitable, immuable.

L'habitude que les jeunes ont développée a été acquise par le processus d'interaction sociale. Lorsqu'ils ont commencé à clavarder, les jeunes ne connaissaient pas ce style

d'écriture. Ainsi, l'un des répondants pensait à tort que l'expression très répandue « LOL » signifiait « allo », alors qu'elle renvoie en réalité aux rires, soit « lot of laughs ». Il affirme avoir dû s'habituer et s'adapter à ce style d'écriture, mentionnant qu'il est rare de voir des gens écrire de manière conventionnelle lors des séances de clavardage : « Je ne savais même pas ce que LOL ça voulait dire, au début je pensais que c'était "allo", tu sais, comme "lo". Je me suis habitué parce que c'est rare du monde qui écrit comme il le faut. Pis tu t'habitues, tu prends l'habitude. » Il a donc commencé à utiliser ce langage pour se conformer aux normes du groupe, à la pression du nombre.

Dans notre cadre théorique, nous avons souligné que la présence d'autrui intervient dans le choix des pratiques et des actions des individus. En effet, les études ont démontré que l'individu a tendance à se conformer aux représentations sociales de la majorité, même si ces représentations vont à l'encontre de ses propres perceptions, car la cohésion d'un groupe engendre une pression vers l'uniformité (Costalat-Founeau, 1997). L'usage d'un tel langage relève-t-il d'un choix personnel ou d'une influence sociale? Il est intéressant de noter que les jeunes réfutent l'existence d'une influence sociale en affirmant qu'ils se sentent libres d'écrire comme bon leur semble. Toutefois, il apparaît clairement que les jeunes ont adopté ce style d'écriture sous l'influence de leurs amis : « Au début, on se laisse un peu influencer par la manière d'écriture parce que c'est raccourci, les mots sont plus petits, c'est sûr que ça va plus vite. » Le terme de l'influence revient souvent dans les discours des jeunes, peut-être inconsciemment : « Je pense que c'est à cause d'eux [ses amis] que j'ai commencé à écrire comme ça parce qu'avant je n'écrivais pas comme ça [...] Tout le monde écrit comme ça. Et moi aussi je voulais écrire comme ça », « je regardais les autres écrire, pis là je voyais qu'ils faisaient des petites abréviations et je trouvais que ça allait plus vite, que c'était moins long, pis j'ai commencé à écrire comme ça ». Les jeunes ont donc adapté leur langage à la suite d'un contact avec autrui.

Certains jeunes craignent que cette habitude se reproduise à l'extérieur du contexte de clavardage : « Je ne veux pas commencer à prendre des habitudes. Je suis sûr qu'un moment donné je vais me faire prendre quelque part. Ah ouais! J'ai peur que ça dégénère. » Ce répondant s'inquiète que ce langage affecte son français à long terme, notamment parce qu'il

connaît des gens qui utilisent le code du clavardage en classe : « C'est une habitude que tu prends. Tu commences au début, t'écris ça, pis tu es tout le temps en train d'écrire instantané. Pis des fois, comme à l'école, tu corriges les dictées des autres pis y'a du monde qui a vraiment écrit ça! » Ce jeune a été amené à corriger les dictées de ses camarades de classe et il a remarqué que les autres font parfois des erreurs telles que « pass » plutôt que « parce que », qui sont typiques à l'écriture du clavardage. Il s'en est montré très étonné.

Notons qu'ils sont peu à dire que le code du clavardage a des effets néfastes sur leur propre façon d'écrire. Par contre, un grand nombre d'entre eux y voit un inconvénient pour les autres jeunes. Plusieurs jeunes mentionnent avoir des amis qui, eux, ont de la difficulté à différencier le français du clavardage et le français standard. Nous y reviendrons un peu plus tard.

4.3.3 Liberté et créativité

Nous avons déjà mentionné que les jeunes ne conçoivent pas le code d'écriture du clavardage comme le fruit d'une influence sociale, notamment parce qu'ils peuvent écrire comme ils le veulent. Aux yeux des répondants, le clavardage constitue un espace de liberté propice à l'innovation. Les jeunes ressentent une grande latitude, tant au niveau du contenu qu'au niveau du contenant. Une répondante nous a d'ailleurs dit que le clavardage lui permet d'apprendre à mieux connaître les personnes : « Tu sais, il y a des questions que tu ne dis pas quand tu arrives devant quelqu'un, tu ne dis pas "où est-ce que tu habites?", tu as quel âge?". Sur le chat, ça ne dérange pas. Ça se dit, c'est normal. » Pour elle, le clavardage lui permet de passer outre sa gêne et de poser des questions qu'elle n'oserait pas nécessairement demander dans la vie quotidienne. Le clavardage offre ainsi une plus grande liberté d'expression, dans la mesure où elle se sent libre d'exprimer ses idées ou ses opinions et où elle se livre davantage à ses amis.

Cette liberté se manifeste également sur les plans orthographique et syntaxique, car les jeunes ont le choix d'exprimer leurs pensées dans un langage qui leur est propre. Quelques-uns jugent que le style d'écriture du clavardage illustre la personnalité de

l'individu : « Ça fait partie de notre personnalité. Je pense que chaque personne a un style différent. » La manière de dire les choses et l'utilisation de certains signes sont pour cette répondante un choix personnel qui correspond à la façon dont l'individu se représente. Lors des séances de clavardage, l'usager peut être lui-même.

Parce qu'ils inventent des néologismes et qu'ils forment leur propre langage, les usagers stimulent leur créativité. Ils sont pour la plupart fascinés par les grandes possibilités d'écrire un même mot d'une manière différente et exploitent ces possibilités dans leurs pratiques de clavardage : « On invente toujours des sortes de mots plus courts, avec des syllabes [...] C'est différent du vrai mot. C'est vraiment bizarre, c'est vraiment par le son. Il n'y a aucune lettre du vrai mot. » Les jeunes ont découvert qu'il existe des manières de se faire comprendre par des mots qui s'éloignent complètement de l'orthographe standard. Certains usagers intègrent régulièrement des expressions nouvellement inventées et véhiculent ces expressions auprès d'autres usagers, qui, à leur tour, reprennent ces mots. Le langage du clavardage est en constant mouvement. Des nouvelles expressions, souvent plus courtes que les autres, sont inventées et introduites dans le langage régulièrement.

Pour plusieurs, le fait de déformer les mots ne signifie pas que les jeunes n'ont pas une bonne maîtrise du français, bien au contraire :

Ça développe ton sens créatif. Mon professeur de français, je lui avais déjà parlé de ça, pis il m'a dit que, au contraire, les jeunes savent écrire. Y'en a qui disent qu'ils ne savent pas écrire, y'a du monde qui dit ça. Mon prof de français m'a dit que ce n'est pas vrai. Ils savent écrire quand ils s'appliquent.

À l'instar de son professeur de français, ce garçon considère que le code du clavardage contribue à développer le sens créatif des usagers. Pour lui, si les jeunes n'écrivent pas adéquatement, c'est qu'ils font preuve d'un relâchement et qu'ils ne s'appliquent pas. De ce fait, il rejette l'idée voulant que le langage du clavardage soit le reflet de la pauvreté du français des jeunes, ce que croit également Nicole Marty, citée dans le premier chapitre, qui révélait que les jeunes doivent avoir une maîtrise acceptable de la langue pour pouvoir transgresser les règles : « Les adolescents qui communiquent par Internet ou par SMS sont déjà des "lettrés" » (citée dans Anis, 2001, p. 66). La grande

majorité des jeunes rencontrés affirment avoir une bonne maîtrise du français et, plus largement, bien réussir en classe. Bien qu'ils ne respectent pas les règles linguistiques, les jeunes connaissent l'orthographe conventionnelle et peuvent l'utiliser lorsque la situation le demande, notamment en classe.

Le niveau de langage est tributaire de la situation et s'ajuste selon la personne à qui le destinataire s'adresse. Lorsqu'elle *clavarde* avec son cousin qui vient de l'Outaouais, l'une des répondantes dit « se forcer », notamment en ajoutant des signes de ponctuation afin d'être mieux comprise. Les jeunes n'écriront pas de la même manière à un enseignant qu'à un ami, ou à un membre de la famille. Le langage du clavardage et le langage dans la vie quotidienne constituent deux sortes de français : « C'est complètement deux catégories de français. La catégorie de français qui est entre amis et la catégorie du français qui est quand il faut que tu travailles et que tu parles bien dans les bons lieux. » Le code du clavardage est donc spécifique au groupe d'amis : il s'agit d'un symbole de groupe qui mène à une distinction avec les autres groupes.

4.3.4 Symbole de reconnaissance sociale et de distinction générationnelle

De toutes les entrevues, il apparaît que très peu de répondants parlent en leur nom lorsque nous leur posons des questions d'opinion. En effet, nous remarquons que les répondants englobent tous les jeunes dans leurs réponses. Les déictiques « on » et « nous » sont prédominants, ce qui accentue le sentiment de communauté qui règne entre les usagers du clavardage. Dans tous les discours, nous retrouvons : « Tous les jeunes, on se comprend comme ça », « tous les jeunes écrivent de même », « entre amis, tu te comprends », etc.

L'un des répondants déclare que la pratique d'écriture du clavardage mène à une reconnaissance entre les jeunes : « Tous les jeunes écrivent de même. Il y a une influence, sinon on ne serait pas cool, pas dans la gang. » L'utilisation de l'adjectif « tous » fait foi d'une forme d'unicité. Parce qu'ils écrivent tous de la même façon, les jeunes ont l'impression de se ressembler. Le langage du clavardage est donc un symbole d'appartenance à un groupe. Pascal Lardellier signale d'ailleurs que « parler un langage codé – argot, verlan

ou javanais, cela nécessite toujours un décryptage, et, par extension, le partage d'un code et d'un sens; donc une appartenance » (2006, p. 137-138).

Le partage d'un langage commun donne un statut égal aux usagers. En effet, l'un des répondants nous dit : « C'est comme un deuxième langage qu'on se fait entre nous, c'est pas pour passer pour le petit intello qui ne fait pas de fautes. » Pour lui, bien écrire lors des séances de clavardage lui donnerait un statut d'intellectuel, auquel il refuse catégoriquement d'être associé. Son style d'écriture relâché reflète l'image cool qu'il veut renvoyer.

L'analyse nous dévoile que le clavardage est une pratique de jeunes et que le langage texto est le symbole de cette appartenance à la culture des jeunes. Il se dégage un réel désir de distinction, voire de scission, entre les jeunes et les autres générations. Tous les participants perçoivent le code du clavardage comme un moyen efficace pour ne pas être compris par les parents. Voici trois citations venant de trois jeunes interrogés :

Utiliser un même langage c'est comme si tu es dans ton monde. Oui dans ton monde, c'est un langage approprié pour se communiquer entre nous. Tu sais, quand tu vas parler aux parents, ils ne sont pas habitués eux, ils ne vont rien comprendre. Entre amis, tu te comprends.

C'est le fun parce que tu sais, nos conversations s'enregistrent sur l'ordinateur. Ils lisent tout ça. Au moins ils ne comprennent pas ce que je dis c'est moins pire.

Admettons que je veux écrire "pourquoi", j'écris "pq" ou des petites affaires comme ça. D'habitude entre les jeunes on se comprend, mais c'est plus les fois quand les parents viennent pour lire, ils disent "C'est quoi que tu écris là?" Ils ne comprennent rien *pentoute*.

Il se manifeste un mélange de soulagement et de fierté à l'idée d'être incompris par les parents. L'incompréhension des parents constitue un avantage majeur. Le code est donc un moyen pour les jeunes de se sentir liés avec leurs amis, et uniquement avec ceux-ci. Ainsi, le langage du clavardage permet une distinction avec les parents tout en menant à une identification auprès des amis.

En somme, l'évaluation que les jeunes font du code du clavardage n'est pas aussi négative que nous aurions pu le supposer au départ. S'il est la cible de critiques de la part des jeunes, ce code est aussi apprécié pour ses nombreux avantages : il est rapide, il offre une grande liberté, il stimule la créativité et il maintient l'écart avec les parents. Les jeunes sont fiers d'avoir créé un langage qui n'est accessible qu'à eux. Toutefois, parce que la réussite scolaire s'avère très importante pour les jeunes, ceux-ci se montrent préoccupés par l'effet que peut avoir ce langage sur la santé de leur français. Nous proposons de nous y attarder dans la prochaine section.

4.4 Effets sur la langue française

Il apparaît, dans les médias et dans l'opinion publique, que le langage employé lors des séances de bavardage en ligne vient fragiliser la maîtrise de la langue française. Par exemple, dans le quotidien *Le Soleil*, il est dit que « le chat inquiète un nombre grandissant de professeurs et de parents qui craignent que le “mauvais” français qu'on y retrouve ne vienne contaminer le “bon”, déjà difficile à maîtriser » (Houle, 2003). De plus, rappelons que Riente et Ouellet (2005) notaient que les particularités conversationnelles du clavardage apparaissent souvent comme « une preuve supplémentaire de la pauvreté de la langue des jeunes ».

Pour les jeunes interrogés, il est nécessaire de dédramatiser le phénomène du clavardage. Les jeunes affirment qu'ils sont capables de distinguer le français du clavardage et le français conventionnel : « On n'est pas niais on sait bien qu'il faut qu'on écrive correctement en classe. » De même, bien que certains jugent que ce langage peut nuire éventuellement à la qualité du français, les jeunes trouvent exagéré d'affirmer que ce langage est une menace pour la langue française. Ainsi, l'une des répondantes nous dit que le fait de déformer un peu la langue et d'insérer des anglicismes ne « va pas la faire mourir ».

Les propos des jeunes quant à l'effet potentiel du code conversationnel du clavardage sur la santé du français sont très polarisés. D'une part, le code du clavardage a une portée positive, dans la mesure où quelques-uns y voient une pratique de la langue française. Les jeunes sont ainsi forcés à écrire et considèrent que si ce n'était du clavardage, ils auraient un

usage bien moindre de l'écriture : « Ça nous pratique à parler, mais en même temps on parle tout croche donc on s'habitue à parler plus croche. » Ils affirment que cette manière d'écrire sur MSN est acceptable, à condition d'être en mesure de bien écrire et de ne pas faire d'erreurs lorsqu'il y a un travail important à remettre en classe. Pour certains jeunes, le code du clavardage peut même mener à une reconnaissance de ses propres erreurs d'orthographe :

Ce n'est pas bien nécessairement parce qu'on passe moins bien en français. Ben moi ça ne m'a pas changée, ça m'a même fait améliorer mon français parce que j'écrivais plus. Même si j'écrivais mal j'écrivais plus, je me rendais compte de mes fautes. Sauf qu'il y en a d'autres que ça ne les aide pas *pentoute*. [...] Admettons j'écris "que", "ke", je vais le savoir que je fais une faute parce que le mot n'est pas beau, il ne marche pas. Moi je le sais que j'écris mal et quand j'écris mal, je reconnais plus mes fautes.

Toujours est-il que les jeunes s'entendent pour dire qu'ils doivent faire attention à la façon dont ils écrivent en classe, car leur distraction peut mener à une augmentation du nombre d'erreurs d'orthographe à l'école : « Ben les avantages, c'est que ça va plus vite quand tu es avec tes amis, sauf qu'après ça, c'est quand tu viens pour faire des travaux en français, tu n'y penses pas et c'est juste les petites abréviations, ça te fait perdre des points. » Les jeunes interrogés s'inquiètent des conséquences que ce type d'écriture peut avoir sur la qualité du français :

Moi je suis d'accord pour dire que ça nuit, que ça ne va pas améliorer notre français. Ça n'aide pas *pentoute* notre français d'écrire comme ça, ça fait juste empirer. C'est quasiment une autre langue de parler comme ça, ça n'a pas d'allure, tu ne peux pas comprendre qu'est-ce qu'on écrit là.

Nous avons cru déceler un certain regret de la part de quelques participants, qui jugent que le clavardage aurait pu rehausser la qualité de l'écrit s'il avait mené à des pratiques d'écriture adéquates : « Si tous les jeunes écrivaient comme il le faut sur l'ordi, je pense qu'on pourrait avoir une meilleure écriture parce qu'il y a beaucoup de jeunes qui passent du temps à l'ordi. Mais vu qu'on utilise une écriture spéciale qu'on a inventée, je pense que ça peut nuire à la langue française. »

Beaucoup d'opinions quant à l'effet du clavardage sur la langue française ont été émises, ce qui nous porte à croire que les jeunes sont préoccupés par la santé de leur français. Ils se montrent pour la plupart mitigés entre les avantages de cette pratique et les risques envers la langue française. Cependant, il ne faut pas croire que leurs craintes à l'égard de la santé du français vont mettre un terme à leur usage de ce code...

En guise de conclusion

Puisque les résultats témoignent d'un haut degré de convergence, nous pouvons conclure à la présence de représentations sociales, dans la mesure où elles sont partagées par l'ensemble des jeunes interrogés. Nous notons en effet une grande homogénéité quant aux réponses obtenues par les huit répondants. Peu de réponses sont polarisées, ce qui nous a permis d'identifier plusieurs thèmes récurrents, tels que la créativité, la reconnaissance sociale et l'habitude. Les jeunes ont répondu aisément à la majorité des questions posées et n'hésitent pas à prendre clairement position, ce qui nous porte à croire que leurs représentations sont généralement stabilisées. La grande majorité des représentations liées au clavardage sont communes aux filles et aux garçons. Ainsi, leur représentation d'Internet et du clavardage est grandement positive, tandis que la représentation du code du clavardage est plus oscillante. En effet, le code du clavardage a ses nombreux avantages, tels que l'augmentation de la vitesse de réponse, le maintien d'une frontière vis-à-vis des parents et l'identification aux pairs, mais les jeunes y voient quelques dangers non pour la langue française en général, mais pour la santé du français des jeunes.

Certaines différences entre les sexes sont tout de même observables, notamment au niveau du temps accordé au clavardage : les filles consacrent plus de temps au clavardage que les garçons. Nous avons toutefois ressenti par l'expression non verbale des garçons un certain malaise à nous dire le nombre d'heures passées à s'adonner au clavardage. Il n'en demeure pas moins que le clavardage constitue leur activité privilégiée sur Internet et que tous y consacrent un temps quotidien.

Il apparaît que la perception des jeunes va dans le même sens que bon nombre d'auteurs cités dans la partie théorique de cette recherche. Nos entrevues nous permettent de confirmer l'existence d'un lien social sur Internet et d'un sentiment de communauté. Les jeunes interrogés développent des liens sociaux positifs, c'est-à-dire que les relations entretenues via le clavardage sont orientées vers l'amitié, l'égalité et la solidarité. Le clavardage renforce les amitiés dans la mesure où il favorise le contact permanent avec les amis. Ceci témoigne d'ailleurs de *l'obsession du lien* :

Les TIC, alors, agissent comme métaphores d'un cordon, ombilical autant que numérique, qui relie à ceux qu'on aime. Et on comprend combien les ados, souvent frappés par la solitude (dans les familles monoparentales, quand leurs parents travaillent tard...), pas très à l'aise dans leur peau et maladroits dans l'expression de leur sentiment, ont surinvesti ces providentielles TIC. Par leur médiation, finalement, ce sont des preuves d'attachement qu'ils quêtent, guettent, et donnent à leur manière. (Lardellier, 2006, p. 63-64)

Le clavardage est un espace où les jeunes peuvent se rencontrer et socialiser sans être dérangés. Les jeunes ont créé leur culture propre, laquelle s'exprime sur le plan linguistique. Le code conversationnel du clavardage apparaît comme un moyen d'identification : il s'agit de la référence principale partagée entre les usagers du clavardage, qui fait exister la sociabilité.

Contrairement à ce que nous aurions pu penser, les jeunes ne défendent pas vigoureusement l'usage du code qu'ils utilisent. Aucun ne croit que ce langage est un bon français et aucun n'estime que ce langage doit être reproduit dans le quotidien. Pourtant, cette pratique d'écriture est si populaire qu'elle dépasse le cadre technologique dans lequel elle s'insère. Ainsi, chez les répondantes, le code d'écriture du clavardage se reproduit à l'extérieur du cadre d'Internet. Toutes les répondantes s'écrivent des lettres entre amies en utilisant le même langage que celui du clavardage. Il s'agit d'une pratique commune et très populaire.

Les jeunes soutiennent que l'écriture codée se prête très bien au contexte du clavardage. Certes, la langue, parce qu'elle répond à plusieurs besoins différents, varie selon la situation. Devons-nous utiliser une même langue pour informer et pour exprimer des

émotions? N'est-il pas logique d'adapter son niveau de langage selon le cas? Nous ne parlons pas de la même manière que nous écrivons, de même que nous n'utilisons pas le même langage avec un ami ou avec un employeur. Puisque le clavardage se caractérise par un contexte de familiarité où se combinent oralité et textualité, n'est-il pas normal que son langage reflète le statut qu'il revêt?

CHAPITRE V

LA POSITION DES EXPERTS

Dans le premier chapitre, nous avons souligné l'écart de pensée qui existe entre les experts de la langue française au sujet des conséquences du clavardage sur la qualité du français. En effet, certains jugent que le clavardage peut mener à une amélioration du français chez les jeunes, car ceux-ci sont amenés à pratiquer leur écriture, et d'autres estiment que le clavardage peut porter préjudice au français, puisque les jeunes ne font pas un usage approprié de la langue. De nos entrevues, il est ressorti que les experts sont presque unanimes pour dire que le clavardage ne nuit pas à la langue française. Les experts voient d'un bon œil ce phénomène qu'est le clavardage et ne s'inquiètent aucunement de l'effet de cette pratique sur la langue française. Dans ce chapitre, nous examinerons la perception générale qu'ont les experts de la qualité du français au Québec, puis nous étudierons la façon dont ils se représentent les nouvelles technologies et leurs incidences sur le français.

5.1 Langue française et société québécoise

5.1.1 Obsession du français, insécurité linguistique et couverture médiatique

Au Québec, la langue française a fait l'objet de nombreux questionnements et de plusieurs débats. Aujourd'hui encore, les Québécois mènent un combat pour défendre le statut du français, qui, comme nous l'avons démontré dans le second chapitre, n'est pas très édifié : « On rappelle sans cesse aux Québécois qu'ils utilisent souvent une langue déficiente, malade et corrompue par l'anglais. » (Cajolet-Laganière et Martel, 1995, p. 10) Cette perception dévalorisée du français est notamment véhiculée par les médias, qui, par ailleurs, se font eux-mêmes parfois critiquer pour la piètre qualité de leur français.

Les entrevues effectuées auprès des experts de la langue française mettent en évidence le rôle important joué par les médias dans l'élaboration des représentations sociales. Ainsi, Mme Ouellet, du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, fait remarquer que les médias sont en grande partie responsables de la perception bien souvent péjorative qu'ont les Québécois envers leur langue :

Au Québec, la situation du français est intimement liée à la couverture médiatique qui en est faite. La situation est plus nuancée que ce qu'ils [les médias] veulent nous faire croire. Quand ça s'améliore, ça ne les intéresse pas [...] Allez trouver un journaliste qui va venir à une conférence de presse pour dire qu'il y a de bons résultats...

Et pourtant, de bons résultats en français, il y en a. Les experts conviennent qu'une amélioration de la qualité de la langue s'est manifestée au fil des années, bien qu'occultée par les médias. Pour Mme Ouellet, l'amélioration ne se manifeste pas dans les notes scolaires, mais plutôt dans le contenu. Cette amélioration n'est donc pas quantitative, mais qualitative :

Quand on regarde les copies des élèves et qu'on regarde plus qualitativement ce qui est dit, la qualité, la richesse de ce qui est dit, les correcteurs vont dire que oui il y a de l'amélioration. L'amélioration observée par les correcteurs n'est pas toujours celle qui est traduite par les chiffres.

Mme Ouellet constate une nette amélioration, notamment sur ce qui est demandé aux élèves : les exigences sont plus importantes qu'elles ne l'étaient auparavant.

La plupart des experts de la langue française interrogés attribuent l'amélioration de la langue française à la démocratisation de l'enseignement et, de ce fait, à la scolarisation de la population : « Depuis 40 ans, il y a eu une grande amélioration, qui est à mettre sur le dos de la scolarisation accélérée des Québécois. » Pour Paul Roux, conseiller linguistique au quotidien *La Presse*, dire que tout le monde écrit mal aujourd'hui est un mythe : « Je ne suis pas en train de dire que les jeunes aujourd'hui ne savent pas écrire et qu'à mon époque on savait écrire, ce n'est pas ça du tout. Il y a même eu globalement une amélioration qui n'est pas spectaculaire, mais il y a eu une amélioration quand même. »

Pouvons-nous en conclure que le français au Québec est en bonne santé? La question demeure encore en suspens. Il apparaît que, bien qu'ils attestent l'existence d'un progrès au niveau de la qualité du français au Québec, les experts rencontrés se disent incapables d'évaluer la qualité de la langue. Ils ont pour la plupart hésité à s'exprimer ouvertement sur cette question épineuse, en évoquant l'impossibilité de généraliser le fait français. Il semble impossible de porter un jugement global sur la qualité de la langue, car celle-ci est extrêmement variée au Québec. Plusieurs experts de la langue française ont démontré un certain embarras à l'idée de se positionner sur cette question. Pour Paul Roux, « la qualité du français au Québec passe de médiocre à excellente. Il est difficile de définir où elle est ».

Selon Lise Ouellet, qui est responsable de l'évaluation du français chez les jeunes, les écarts entre les élèves sont considérables :

Il y a des écarts très importants entre les élèves. Donc tu vas voir des élèves qui sont très très bons, qui sont d'après moi aussi bons que l'ont toujours été les bons de toutes les époques, et même peut-être plus parce qu'on est plus exigeants. Et il y a une portion d'élèves qui est très faible et c'est celle-là pour laquelle on se préoccupe.

Pour Mme Ouellet, la situation est donc beaucoup plus nuancée que « de dire que c'est bon ou pas bon ». L'évaluation de la qualité de la langue française nécessite de prendre en compte plusieurs paramètres.

Gérald Paquette, directeur des communications à l'Office québécois de la langue française, reconnaît que la situation du français est précaire au Québec, ce qui peut être expliqué par la situation géopolitique du Québec : « Quand tu es sept millions de francophones entourés de 300 millions d'anglophones et que la langue qui nous entoure c'est la langue attrayante du monde entier, c'est évident que le fait de simplement pouvoir vivre en français comme nous le faisons c'est un exploit en soi. » Parce qu'il y a précarité du français au Québec, Gérald Paquette constate que tout phénomène qui peut influencer négativement la langue française prend parfois une proportion démesurée. Il se manifeste ainsi une obsession pour la faute d'orthographe au Québec. Voici ce qu'affirme, à ce propos, Lise Ouellet :

Globalement, je dirais que la société québécoise accorde quand même une importance certaine au français, mais avec l'obsession sur l'orthographe et la syntaxe [...] Quand je regarde des collègues qui sont en anglais langue maternelle, il n'y a pas une obsession aussi grande pour la faute. Et même quand on lit certains écrits ou qu'on rencontre des gens en éducation en France, il n'y a pas la même fixation. Ça démontre à la fois un intérêt certain, mais en même temps, si j'oserais dire, une certaine étroitesse...

D'après Gérald Paquette, l'obsession de l'orthographe peut s'expliquer par le climat d'insécurité linguistique propre au Québec. En France, par exemple, les gens peuvent se permettre d'utiliser une terminologie anglophone, comme *mail* plutôt que « courriel », parce qu'ils ne connaissent pas cette insécurité linguistique. Au Québec, des terminologies françaises sont créées pour désigner les réalités anglophones et ainsi protéger le fait français : « Quand on a sorti *pourriel* pour *junk email*, les gens l'ont adopté sans problème. Ce n'est pas compliqué si on réussit à convaincre un média, les journaux à l'utiliser. On a réussi à franciser le monde du golf, pas facile! » Cela étant, il se manifeste donc au Québec un effort de francisation des termes modernes.

Ainsi, à ceux qui diront que le français de France est meilleur que celui du Québec (c'est le cas de certains jeunes interrogés), Gérald Paquette leur répond que les Français sont actuellement la cible de nombreuses critiques :

On reproche aux Français de plus en plus de nommer les nouvelles réalités, les nouvelles tendances, en anglais [...]. Si on fait comme la France, c'est-à-dire si on nomme, on emprunte toujours le terme anglais pour les nouvelles réalités, le français ne sera plus une langue moderne, mais une langue du passé. Et au Québec, pour que le français rayonne et soit protégé, il faut lui donner ce caractère de modernité.

En somme, parce qu'ils vivent dans l'insécurité, les Québécois se montrent critiques et exigeants envers le français. Le problème est que la qualité de la langue française ne parvient pas et ne parviendra probablement jamais à la hauteur des attentes des Québécois. Mme Ouellet insiste pour dire que le français n'est pas parfait : « Je ne veux pas dire pour autant que tout est parfait et qu'il n'y a pas place à l'amélioration, mais je pense qu'on n'arrivera jamais à satisfaire la société actuelle. » L'attitude pessimiste envers tout ce qui se rapporte au français, notamment l'enseignement du français dans les écoles, ne constitue pas une stratégie efficace pour redorer l'image du français.

5.1.2 L'enseignement du français : un facteur à considérer?

Questionner la qualité du français mène presque assurément à questionner l'enseignement du français dans les écoles. Pour quelques experts, la faible qualité de l'enseignement du français au primaire et au secondaire constitue un facteur qui justifie la faiblesse des jeunes en orthographe. En lisant les critiques de cinéma que les gens font sur Internet, Paul Roux a constaté que les plus jeunes commettent beaucoup d'erreurs d'orthographe. Il apparaît en effet que « plus les utilisateurs sont jeunes, plus les écarts avec la langue standard se creusent » (Anis, 2001, p. 30). Selon Paul Roux, ceci témoigne des problèmes dans l'enseignement du français :

C'est sûr que quand on dit que globalement il y a des problèmes d'enseignement du français bien on peut le voir sur un site comme celui-là [...] Sur le nombre de fautes je pense, oui, qu'il y a un problème d'enseignement du français. Encore là, ça varie selon les écoles, selon les collègues.

Au cours des dernières années, les médias ont fait état de la qualité déplorable du français chez les futurs enseignants. Pour l'enseignante de français que nous avons interrogée, le français des enseignants n'est pas médiocre, mais va plutôt « de passable à très bon. C'est une question qui varie beaucoup selon les enseignants, comme les autres matières d'ailleurs ».

D'après Mme Ouellet, de savoir que les futurs enseignants ne maîtrisent pas suffisamment bien la langue française est très préoccupant. Elle juge incompréhensible que les jeunes universitaires qui connaissent leurs lacunes en français se dirigent quand même vers l'enseignement : « Sachant que tu as des difficultés, pourquoi tu ne t'es pas pris en main? Qu'est-ce que tu as fait, toi, comme démarches? » Pour Paul Roux, cette situation illustre bien les laissés-pour-compte du système d'éducation : plusieurs personnes ne maîtrisent pas le français et n'ont pas été bien intégrées dans le système d'éducation. Elles parviennent tout de même à terminer leurs études sans avoir une maîtrise de la langue française : « Il y en avait sans doute à une certaine époque, mais j'ai l'impression qu'il y en a davantage maintenant. »

Pour plusieurs interrogés, la faible maîtrise du français des enseignants peut se répercuter chez les jeunes. Selon Lise Ouellet, « on peut se demander quelle importance ces enseignants-là vont accorder à la qualité du français et quelle sera la justesse de leurs interventions ».

Le problème majeur qui apparaît aux yeux d'un bon nombre d'experts interrogés est le peu de valorisation manifestée envers la profession enseignante. À ce propos, voici ce qu'affirme Lise Ouellet :

Ce qui est préoccupant et triste même c'est le peu de valorisation de la profession enseignante actuellement. Les meilleurs étudiants, c'est rare qu'ils vont être tentés, qu'on va même les encourager à aller vers l'enseignement. Donc, l'enseignement n'attire pas les meilleurs candidats. On doit donner des dérogations de toutes sortes pour combler les postes en enseignement.

De manière presque identique, l'enseignante en adaptation scolaire et sociale remarque que « l'enseignement du français est peu intéressant, peu motivant, peu valorisé et aussi insuffisant ». En outre, elle affirme qu'il manque de rigueur. Toutefois, pour la plupart des experts de la langue française, dire que les enseignants sont responsables des maux linguistiques des jeunes n'est pas réaliste. Aucun expert n'a insinué que les enseignants en français contribuent à eux seuls à la dégradation du français. Au contraire, Mme Ouellet se dit convaincue que tous les professeurs de français travaillent dans le but d'améliorer le français de leurs élèves :

Je suis foncièrement convaincue que tous les profs de français travaillent pour que les jeunes s'améliorent. Je pense que les profs de français sont préoccupés par la qualité du français et qu'ils essaient d'être exigeants avec leurs élèves. Est-ce qu'ils trouvent toujours les bonnes stratégies? Je ne sais pas.

Pour Lise Ouellet, l'enseignant a un rôle important à jouer dans la mesure où il doit montrer aux élèves l'importance de la langue française dans toutes les facettes de la vie. La fierté envers la langue constitue un facteur majeur : « Plus les jeunes saisiront l'importance de maîtriser la langue à l'écrit et à l'oral dans différentes circonstances, peut-être ils vont y voir là un intérêt à s'engager dans leurs apprentissages. »

Gérald Paquette souligne les efforts et les mesures mis en place afin de valoriser le français en société. Il donne l'exemple des examens de français dans les écoles : « Aujourd'hui vous ne pouvez pas avoir votre diplôme secondaire sans avoir passé un test de français, vous ne pouvez pas être accepté au cégep sans un test de français, vous ne pouvez pas être accepté à l'université sans un test de français, ce qui n'existait pas il y a dix ou douze ans. » L'importance du français dans l'éducation est davantage reconnue aujourd'hui qu'auparavant.

Avec l'arrivée des nouvelles technologies, il apparaît encore plus important d'acquérir une bonne maîtrise du français. En effet, Paul Roux souligne que « dans un contexte où le courriel devient un des principaux moyens de communication, il faut que le français écrit soit maîtrisé ». La grande majorité des personnes interrogées considèrent que l'arrivée des nouvelles technologies est venue rehausser le statut de la langue française, du moins à l'écrit.

5.1.3 Langue française et nouvelles technologies

Tous les experts de la langue française interrogés constatent qu'Internet a redonné à l'écriture son importance dans la communication. Les nouvelles technologies ont même incité nombre d'entreprises et d'organismes d'administration à faire passer des examens linguistiques aux candidats avant de leur donner un emploi. Pour Gérald Paquette, « l'écriture a retrouvé ses lettres de noblesse ».

L'enseignante en français que nous avons interrogée voit les choses du même angle. Bien qu'elles puissent influencer l'écriture des utilisateurs, notamment les plus jeunes, les nouvelles technologies ont rehaussé l'importance accordée à la langue :

Chez les plus jeunes, cela influence un peu leur façon d'écrire. Mais j'ai le sentiment que cela se corrige avec le temps. Si l'on quitte le domaine de l'orthographe, quel extraordinaire outil : l'écriture redevient la base de la communication pendant quelques heures tous les soirs. C'est super !

Pour Paul Roux, les nouvelles technologies donnent accès à un grand nombre d'aides à l'écriture, telles que le correcteur d'orthographe, les dictionnaires et les banques de terminologies, qui permettent aux utilisateurs d'améliorer la qualité de la langue française. En même temps, ces aides à l'écriture obligent à maîtriser le français : les correcteurs d'orthographe ne sont bénéfiques qu'à ceux qui ont une maîtrise suffisante du français au préalable, car s'ils ne sont pas bien utilisés, ils peuvent ajouter des fautes au texte plutôt qu'en enlever.

Selon Mme Ouellet, les nouvelles technologies peuvent améliorer la langue française à condition de rendre les gens critiques par rapport à ces outils : « Je pense qu'il y a un travail à faire quand même là : ce n'est pas parce qu'on a un correcteur sur son ordinateur que tout le travail est fait, il y a une petite partie du travail qui est faite. » Selon elle, les nouvelles technologies sont là pour rester, d'où l'intérêt d'en profiter. Parallèlement, un travail demeure à faire : il faut « développer l'esprit critique des jeunes, les amener à détecter leurs erreurs et à avoir des méthodes de travail pour travailler leurs textes ».

Les experts de la langue française voient donc d'un bon œil l'arrivée des nouvelles technologies, en ce qu'elles procurent des outils permettant d'améliorer la qualité du français. De même, ils jettent un regard positif sur le clavardage, qui permet selon eux de pratiquer la langue française. En effet, la perception qu'ont les experts de la langue française envers le clavardage est presque entièrement positive. Les experts ont pour la plupart été incapables d'identifier des désavantages liés à cette pratique, si ce n'est « la difficulté à rendre compte des émotions et la possibilité de difficulté de gérer les relations avec d'autres dans la *vraie* vie », mentionnées par l'enseignante de français. Ainsi, aucun impact négatif du clavardage sur la langue française n'a été signalé. Il n'a donc pas été question de menace pour le français, de dangers de reproduction de ce langage en classe ou de perte de l'orthographe usuelle chez les jeunes. Au contraire, les experts de la langue française sont fascinés par l'imagination des jeunes, par leur capacité à créer des nouveaux termes et par leur grande inventivité.

L'analyse des résultats révèle que les experts de la langue française considèrent que le clavardage répond à un besoin des jeunes de communiquer. Ainsi, selon l'enseignante de français, « le clavardage est né d'un besoin, celui de communiquer rapidement par écrit, en temps réel ». Paul Roux constate « qu'il y a chez les jeunes un grand désir de communication » et que « leur amour des nouvelles technologies et leur désir de communication se rencontrent dans le clavardage ».

Pour l'enseignante de français, le clavardage n'est pas si différent des autres moyens de communication : « Au lieu de passer des heures au téléphone ou dans la cour d'un dépanneur à discuter de plein de trucs, ils le font sur l'ordi. » Dans le chapitre précédent, nous avons effectivement démontré que le clavardage est plus qu'un passe-temps : il constitue un gage d'amitié, une façon de nouer des liens. Les amis sont au centre de la vie des jeunes, lesquels ressentent le besoin d'être liés avec eux en permanence. Cette idée revient également dans le discours des experts : selon l'enseignante en adaptation scolaire et sociale, « la recherche du sentiment d'appartenance est très forte chez les adolescents. La gang est importante, tout tourne autour des amis ».

S'il vient combler des besoins sociaux, le clavardage mène également à un renouement avec l'écrit. Nous proposons dans la prochaine section de nous pencher sur la perception qu'ont les experts du code conversationnel du clavardage.

5.2 Enjeux conversationnels du clavardage

5.2.1 Renouement avec l'écrit

À l'instar des jeunes interrogés, les experts de la langue française perçoivent le clavardage comme un lieu de pratique de la langue française. Selon Gérald Paquette, « les séances de clavardage c'est de l'apprentissage dans l'écriture ». Ainsi, l'un des aspects que les experts jugent intéressants concernant les nouvelles technologies est qu'elles obligent à écrire. Paul Roux constate que « grâce au courriel, l'écriture redevient quelque chose d'important. Ça nous oblige à être attentif à notre français et ça nous fait nous exercer à

l'écriture ». Le clavardage est donc perçu comme une technologie qui favorise l'apprentissage. À ce propos, voici ce qu'affirme Paul Roux :

Je pense qu'il y a plus d'avantages que d'inconvénients à écrire parce que du moment où ils choisissent d'écrire, ils sont obligés de choisir des mots, ils sont obligés d'écrire en fait. Il y a eu presque une génération où les gens n'écrivaient pas. Et, un phénomène qu'on voit c'est qu'entre eux, peut-être que quand ils écrivent, ils écrivent des codes, ils font des fautes, mais dès que les gens se retrouvent dans un contexte de travail ou qu'ils échangent des courriels, s'ils font des fautes, ça les met mal à l'aise et c'est souvent une forte invitation pour que les gens améliorent leur français.

Pour la grande majorité des experts, l'utilisation d'une écriture codée ne mène pas à une détérioration de la qualité de la langue française, car les jeunes savent distinguer les différentes situations de communication. Les experts jugent que les jeunes font preuve de discernement dans leurs pratiques d'écriture. Ils considèrent que ce langage n'est utilisé qu'entre amis et que les jeunes changent de registre lorsqu'ils se retrouvent dans un contexte plus sérieux. Par exemple, Paul Roux remarque que lorsque les jeunes écrivent aux conseillers linguistiques de *La Presse*, ils s'appliquent et font attention : « Ils se rendent compte que dans ce contexte-là ils ne peuvent écrire n'importe comment. Je pense que les jeunes sont assez intelligents pour comprendre les différentes situations de communication. » Son point de vue est partagé par plusieurs experts, dont Gérald Paquette : « J'ai constaté que dès lors que l'adulte se met dans une séance de clavardage on voit que l'enfant passe du registre texto à un registre plus conventionnel. »

Pour plusieurs experts, le code conversationnel du clavardage se justifie par le contexte convivial et relâché dans lequel les jeunes usagers se trouvent. Selon Paul Roux,

Quand les gens font du clavardage, ils savent qu'ils sont dans l'instantané, ils n'écrivent pas pour la prospérité. C'est sûr qu'il peut y avoir un certain relâchement comme quand on parle entre gens très familiers on ne parle pas de la même façon que si on donne une conférence par exemple. C'est un peu normal que parfois le français soit un peu relâché.

Une seule répondante, l'enseignante en adaptation scolaire et sociale, juge que le clavardage n'encourage pas les jeunes à bien écrire et qu'il peut même les amener à accorder moins de valeur au français standard : « Il est vrai de dire que les jeunes qui *clavardent*

écrivent plus que les autres en moyenne, mais ce n'est pas un milieu qui favorise la qualité de la langue. » Ses observations l'ont menée à affirmer que la qualité de la langue française « se détériore davantage chez les jeunes *clavardeurs* », car ceux-ci passent beaucoup de temps à clavarder et ancrent le langage texto dans leurs habitudes d'écriture.

Pour les autres experts interrogés, ils se disent ravis de voir les jeunes accorder une importance à l'écriture et n'y voient pas d'inconvénients : « Je ne vois pas d'inconvénients par rapport à ça parce qu'au fond plus on écrit mieux on est en mesure de s'exprimer. » (Paul Roux) N'est-il pas vrai de dire que si « c'est en forgeant qu'on devient forgeron », la maîtrise s'acquiert par la pratique? Pour Paul Roux, « quand les jeunes *clavardent*, ça ne force pas nécessairement à écrire bien, mais ça force à écrire par contre. Et ça en soi, à la longue, ça peut avoir des effets positifs ».

De manière générale, les experts supposent que le code conversationnel du clavardage est une pratique d'écriture éphémère et que les jeunes réintègrent éventuellement l'écriture conventionnelle. Certains admettent que la reproduction en classe est possible, notamment chez les plus jeunes, qui ne maîtrisent pas suffisamment bien la langue. C'est d'ailleurs ce qu'observe l'enseignante en français :

Chez les plus jeunes enfants (début du secondaire), ils ont de la difficulté à cerner les différences entre les situations de communication et peuvent inclure des formules typiques lors d'examen ou lors de situations plus formelles. Cela dit, cela a tendance à diminuer, plus les jeunes grandissent en âge et sont sensibilisés à la différence entre ces situations.

La reproduction du code d'écriture en classe demeure marginalisée. Si Mme Ouellet a déjà entendu certains enseignants dire que le langage texto apparaît dans les dictées ou examens de certains élèves, elle-même n'a jamais eu connaissance de ce problème. Nous avons d'ailleurs mentionné dans le précédent chapitre que les jeunes ont une véritable préoccupation de la qualité de leur français en classe. Ainsi, Mme Ouellet ne voit aucun inconvénient à ce que les jeunes bousculent les interdits dans leurs pratiques de clavardage, à condition qu'ils se montrent disciplinés lorsque vient le temps d'écrire adéquatement. L'école a un rôle à jouer pour s'assurer que les jeunes maîtrisent le langage standard :

Si dérégulation orthographique il y avait, l'école aurait le devoir d'allumer des contre-feux : réintroduire un apprentissage exigeant de l'orthographe et de la grammaire; valoriser l'écriture longue, individuelle ou collective, patiemment corrigée et mise en espace; retrouver la dimension esthétique de la calligraphie personnelle [...]. » (Marty, 2001)

Pour le moment, aucun ne juge nécessaire d'intervenir dans le milieu scolaire. Selon Gérald Paquette, l'école vient contrebalancer le langage texto :

Dans le cas des adolescents, qui font du texto, du clavardage, si l'école ne reproduit pas le registre familial et populaire, moi je pense que le contrepoids de l'école qui les amène plutôt à utiliser du registre courant et soutenu par rapport au registre familial et populaire fait à la maison fait en sorte que l'individu va mûrir de façon telle à reconnaître les situations où il doit utiliser l'un ou l'autre des registres. Donc moi ça ne m'inquiète pas trop tout en sachant que de toute façon le contexte actuel, communicationnel va faire en sorte que la langue va être influencée par le style texto des jeunes, c'est inévitable, mais pas au point de corrompre, mais d'influencer.

Pour Gérald Paquette, le code conversationnel du clavardage s'inscrit dans un contexte précis, caractérisé par la capsule. Nous verrons dans la prochaine section que le contexte influence le langage et qu'inversement, le langage texto influence le contexte.

5.2.2 Mode capsulaire

Des entrevues, il ressort que les médias et les messages publicitaires influencent le comportement des gens, notamment sur le plan linguistique. Selon Gérald Paquette, les adolescents sont influencés par l'environnement capsulaire dans lequel ils vivent. Il semble en effet que tout soit capsulaire : le texto, la publicité ou encore le discours des politiciens. « Tout est capsulaire, c'est-à-dire que même le politicien est influencé par ce style linguistique parce qu'il sait très bien que c'est sa capsule, c'est sa phrase choc, c'est sa phrase image qui va être retenue et non un énoncé bien exprimé, un énoncé scientifique. » L'intérêt envers ce qui est bref, concis et simple ne fait aucun doute et les exemples en sont nombreux : capsule humoristique, clip télévisé, etc. Certes, « parler vite, parler clair, telles sont les règles imposées par les nouvelles technologies » (Anis, 2001, p. 46).

M. Paquette constate que même les néologismes sont créés en tenant compte de cette réalité capsulaire :

Même des penseurs, des scientifiques de la langue, nos terminologues, quand ils ont à créer des mots, des néologismes, ils sont influencés indirectement par le code linguistique des jeunes parce qu'ils cherchent maintenant à trouver, à proposer (parce qu'à l'Office on n'impose pas on propose des termes) des expressions qui accrochent. Et souvent ce qui accroche, ce n'est pas trop long, c'est assez court, cela a un son accrochant, alors c'est pour ça qu'aujourd'hui quand on crée des mots, on crée des mots valises. « Courriel » est un bel exemple : l'Office aurait pu dire "c'est courrier électronique point à la ligne". Non! On a proposé comme synonyme abrégé "courriel". La langue reflète le climat, reflète l'époque et nous sommes dans une époque où tout est capsule.

Pour Gérard Paquette, depuis que la langue française existe, elle est influencée par des courants sociaux. Si les terminologues de l'Office sont influencés par le mode capsulaire lorsqu'ils proposent des nouveaux mots, « il ne faut pas s'imaginer que les jeunes ne le sont pas ». L'exigence de rapidité marque la société actuelle. Selon Paul Roux, les jeunes vivent « dans un contexte où il faut aller plus vite parce que tout fonctionne plus rapidement ». Ils sont habitués à ce que les choses soient rapides, notamment sur l'ordinateur ou dans les jeux vidéo : « On est habitué à cliquer sur quelque chose et tout de suite la fenêtre s'ouvre. Tout à coup, aussitôt qu'il y a un petit bug, au lieu de prendre une fraction de seconde ça en prend douze, on devient nerveux. » Paul Roux admet démontrer lui-même de l'impatience lorsque les choses ne sont pas assez rapides : « Des fois ma femme me dit "Mon dieu que tu es impatient!" Dès que je suis devant l'ordinateur, j'ai tendance à devenir impatient. »

Pour Paul Roux, le code conversationnel du clavardage n'est pas tant un phénomène d'influence sociale qu'un phénomène d'influence technologique : « Je ne sais pas si c'est un phénomène d'influence sociale. Moi je pense, en tout cas, qu'il y a certainement un phénomène d'influence technologique qui pousse à la rapidité, qui pousse à aller très très vite. D'une certaine façon, la vitesse, c'est le fait des jeunes. » À ce sujet, Philippe Breton remarque que « c'est dans le culte du jeunisme que l'on trouve l'apologie systématique de la "vitesse", devenue une nouvelle croyance : ce qui va vite est mieux, plus proche du monde de l'esprit. La vitesse est ce qui nous libère du corps et nous rapproche des autres en permanence » (Breton, 2000, p. 87).

Lorsqu'ils font du clavardage, les jeunes choisissent la quantité plutôt que la qualité. Selon l'enseignante de français interrogée,

pour correspondre aux besoins de vitesse d'utilisation du clavier et de fidélité du message, incluant rendre les émotions, l'écriture telle qu'on la connaît sous sa forme traditionnelle est quelque peu transformée. Je dis quelque peu, car, dans son essence même, la structure de la langue est respectée, ce n'est que dans la forme des mots, dans leur découpage parfois et dans l'utilisation de symboles typographiques que la langue change.

Elle remarque que ce langage « ressemble étrangement aux systèmes d'abréviations existant au Moyen Âge et qu'il répond également aux mêmes besoins, c'est-à-dire un gain de temps et d'énergie considérable ». Nous pouvons par ailleurs penser aux techniques de prise de notes, qui se caractérisent par un système d'écriture composé de codes abrégatifs. Qui dira que la technique de prise de notes nuit à la qualité du français?

La rapidité est donc un thème récurrent chez les experts de la langue française et chez les jeunes. Ceci revient notamment dans l'exercice de l'association libre que nous avons reproduit avec les experts, qui ont été amenés lors des entrevues à nommer et à hiérarchiser cinq mots qui leur viennent à l'esprit lorsqu'ils entendent « clavardage » et « manière d'écriture du clavardage » (*voir* tableau 5.1 à la page suivante). À noter, les mots énoncés par les experts ont été classés par ordre d'importance dans le tableau 5.1 (le premier mot étant le plus important selon les experts).

Si les résultats issus de l'exercice de l'association libre révélaient plusieurs similitudes entre les jeunes, dont l'association de « clavardage » à « amis », les experts énoncent plusieurs éléments disparates.

Tableau 5.1 Activité de l'association libre auprès des experts de la langue française

	CLAVARDAGE	MANIÈRE D'ÉCRIRE
M. Paquette	Spontanéité Pairage Contestation Abrégé Capsule	Pairage Identité Contestation Mondialisation Évolution
M. Roux	Proximité Plaisir Familiarité Échange Communication	Familière Relâchée Rapide Amusante Directe
Mme Ouellet	Bavardage a+ (à plus tard) Raccourci Vitesse Privé	Instantanéité Simplicité Rapidité Pas planifié/révisé Dialecte
Enseignante en français	Ordinateur Langue Situation de communication Rapidité Efficacité	Rapidité Efficacité Étrangeté Binette Clavier
Enseignante en adaptation scolaire et sociale	Placoter Rigoler Questionner Partager Apprendre	Facilité Ludique Appartenance Symbole Anglicisme

Si les jeunes ont associé unanimement le mot « clavardage » à « amis », aucun des experts n'a fait cette association : un seul a mentionné « pairage ». De même, alors que les jeunes ont énoncé plusieurs thèmes négatifs pour caractériser la manière d'écrire du clavardage, les experts n'ont porté aucun jugement négatif. En fait, leurs termes sont pour la plupart positifs : « efficacité », « amusante », « évolution », « ludique », etc. De manière générale, les mots sélectionnés par les experts sont surtout reliés à la temporalité : « rapidité », « spontanéité », « instantanéité » et « vitesse ».

L'idée de contestation revient également dans le discours des experts de la langue française. L'un d'entre eux a d'ailleurs associé « clavardage » et « manière d'écrire » à « contestation ». Ceci nous apparaît intéressant, sachant que les jeunes ont réfuté toute forme de contestation dans leurs pratiques d'écriture.

5.2.3 Le code comme symbole de contestation

Dans le chapitre précédent, nous avons identifié plusieurs facteurs qui motivent les jeunes à utiliser le code conversationnel du clavardage, dont la rapidité à s'exprimer, l'habitude, la liberté, la créativité et la reconnaissance sociale. Les experts de la langue française ont identifié en premier lieu la rapidité, et quelques-uns ont su confirmer ce que disaient les jeunes : le code conversationnel du clavardage est le signe d'une identité générationnelle. Selon Gérald Paquette, « c'est un code linguistique qu'ils se donnent pour communiquer entre eux et pour se distinguer des autres générations, des parents, des adultes ». Ce code permet de creuser un fossé générationnel.

Si les jeunes affirment ne pas inventer un code d'écriture par contestation lexicale, quelques experts y voient une résistance à l'égard des règles d'usage. Pour M. Paquette, ce type d'écriture « correspond à une contestation des jeunes du mode linguistique de la génération passée », « c'est un moyen de libération pour eux de s'exprimer sans être obligés de retenir le code linguistique conventionnel ». Alors que la génération des années 1960 contestait la religion, les jeunes d'aujourd'hui contestent les valeurs des générations précédentes. Il a d'ailleurs été démontré en psychologie que les adolescents sont « irrités par les liens qui les attachent à la génération précédente » (Olds et Papalia, 2000, p. 330). Sans être nécessairement une période orageuse ou tumultueuse, l'adolescence est une période de quête identitaire et de recherche d'indépendance. La contestation serait donc caractéristique de la période adolescente. Mme Ouellet suppose d'ailleurs que le code conversationnel du clavardage peut être utilisé pour *marquer* :

C'est de marquer. C'est la période de contestation : tout contester. Je ne sais pas dans quelle mesure on peut voir un lien entre se faire casser les oreilles à l'école avec l'orthographe et le fait de vouloir la contester en écrivant autrement. Comme on ne veut pas s'habiller comme les parents, comme on ne veut pas écouter la même musique.

De même, pour Gérald Paquette,

Ils utilisent un style qui peut soit choquer, étonner, de toute façon qui ne respecte pas les conventions. C'est tout à fait normal que finalement ils écrivent comme ils s'habillent, ils écrivent comme la mode. Leurs goûts musicaux aussi sont différents, leurs goûts vers l'habillement sont différents, donc l'écriture aussi : ils s'expriment différemment.

Toujours selon Gérald Paquette, les jeunes sont à une époque où il est tout à fait normal de contester l'encadrement, l'autorité ou encore la tradition : « Il suffit qu'on nous dise que les règles sont celles-ci, qu'il faut respecter tel encadrement pour que, quand on est ados surtout, on ne veuille pas les respecter. » Certes, les jeunes se plaisent à transgresser les règles. À titre d'exemple, nous pouvons penser au téléchargement illégal de musique MP3, une pratique fort populaire chez les adolescents.

Tous s'entendent pour dire que les adolescents sont à une période de leur vie où ils cherchent à se distinguer. Selon Mme Ouellet, « à l'adolescence, souvent les ados développent une langue qui leur est propre ». De même, l'enseignante en adaptation scolaire et sociale constate « qu'à l'adolescence, c'est le moment où l'on cherche et l'on crée notre identité. Avoir ses propres mots, son propre langage fait partie du développement de l'être humain ». Le langage parlé ou écrit, les styles de musique et le langage corporel (vêtements) sont autant de symboles qui permettent aux jeunes de s'identifier à leur culture de jeunesse.

Synthèse et discussion

L'analyse des résultats nous a menée à formuler plusieurs constats intéressants. D'abord, il n'existe pas de différences majeures entre les représentations sociales des experts de la langue française et celles des jeunes. Nous aurions pu croire que les jeunes allaient défendre leurs pratiques d'écriture et que les experts de la langue française allaient se montrer

plus critiques, alors qu'il s'agit en fait du contraire. Les jeunes ont fait preuve d'esprit critique envers le code qu'ils utilisent, voire de dénigrement, tandis que les experts sont si enchantés que le clavardage mène à un renouement avec l'écrit qu'ils ne semblent accorder que très peu d'importance à l'effet de ce langage sur la langue française. L'essentiel pour les experts est que les jeunes se remettent enfin à l'écriture, car l'écriture constitue un moyen efficace pour améliorer la langue française et mieux s'exprimer. Les experts se montrent généralement très positifs envers les technologies de l'information et de la communication, qui fournissent tous les outils aux utilisateurs pour diffuser le français à l'échelle planétaire, améliorer son français et revaloriser la francophonie.

À bien des égards, l'utilisation du code conversationnel du clavardage entre adolescents paraît naturel pour nombre d'experts, notamment parce qu'il répond aux exigences de rapidité engendrées par le dispositif technique et parce qu'il reflète le contexte actuel. Selon un expert de la langue française, les jeunes vivent dans « un contexte où il faut aller plus vite parce que tout fonctionne plus rapidement ».

Jeunes interrogés et experts de la langue française s'entendent pour dire que le code conversationnel du clavardage n'implique pas qu'une dimension linguistique, mais qu'il sous-tend des aspects sociaux : la recherche de lien social, le besoin de communication, la quête d'une identité générationnelle, etc. Si nous avons su démontrer la prédominance de la fonction phatique du langage, nous devons également admettre que la fonction poétique est engagée. Les jeunes s'amusent avec le langage et les mots, et c'est perçu par quelques experts comme un signe de contestation. Nous croyons toutefois qu'il existe une différence entre vouloir s'affirmer et se distinguer des autres générations, et le fait de tout contester. Les jeunes peuvent s'approprier un langage sans s'objecter nécessairement au langage conventionnel. Ce que les jeunes semblent rechercher, ce sont des conditions communes d'action, le partage des mêmes références, la reconnaissance d'une proximité. Le code d'écriture est un moyen qui rend possible l'homogénéité du groupe.

Le code conversationnel du clavardage doit être saisi au-delà du rapport à l'écrit standard, car sa compréhension implique toute une réalité sociale et ne peut se limiter à se

demander si cette écriture menace la langue française. Il apparaît que, pour les experts de la langue française, tant que le code d'écriture ne dépasse pas son cadre de clavardage, il n'y a aucune raison de s'inquiéter pour la santé du français. Selon Paul Roux, « si les jeunes reprennent ces codes-là dans des situations de communication très différentes, à ce moment-là oui ça peut être un problème ». Toutefois, nous avons à plusieurs reprises mentionné que les jeunes distinguent très bien les situations de communication et qu'ils ne veulent pas reproduire ce langage en classe. Si les jeunes multiplient les manipulations graphiques, c'est essentiellement pour assurer la confidentialité de leurs messages ou encore, selon Tatossian, « dans le but de montrer qu'ils sont experts des procédés graphiques impliqués dans l'orthochat ou pour impressionner les autres clavardeurs » (citée dans Pineault, 2006), et ce, bien plus que pour créer un nouveau langage qui viendrait concurrencer le français traditionnel. Il n'y a donc apparemment aucune raison de craindre l'épidémie de cette écriture codée dans les salles de classe.

S'il est important pour Lise Ouellet de s'intéresser au fait français « parce que la langue est à la base de notre culture », il ne faut toutefois pas développer une obsession envers la qualité de la langue. Le code conversationnel du clavardage relève d'une communication privée et intime. Selon Mme Ouellet, nous n'avons pas à intervenir dans des situations qui relèvent de la vie intime des individus, ni même à évaluer l'usage qu'ils font de la langue : « Moi je pense qu'on n'a pas à l'évaluer. Le clavardage ça reste du domaine du privé. Je n'irai pas évaluer comment une gang de jeunes va parler en prenant une bière. Je ne considère pas que ce sont des données valables. » Elle ajoute qu'il ne faut « pas penser que quand des jeunes échangent entre eux on va aller exiger qu'ils aient une langue soignée, une langue standard », car il s'agit d'une « conversation privée et personnelle ». D'aucune manière nous ne devons moraliser les jeunes pour leurs pratiques d'écriture : « S'ils font ça par contestation et si en plus on prend le clavardage pour encore leur taper sur les doigts, je pense qu'ils vont aller encore pire. »

Affirmer que le texto peut expliquer les difficultés en orthographe des jeunes semble aussi erroné qu'affirmer que les enseignants sont responsables des problèmes orthographiques des jeunes. Pour Pascalier Lardellier, « considérer que la baisse du niveau

d'orthographe est due au parler texto, c'est prendre le problème à l'envers » (2006, p. 139). Pour lui, le problème réside bien plus dans la « désaffectation pour la lecture » que dans le clavardage.

Aux yeux des experts, l'écriture codée n'est pas signe d'une pauvreté orthographique, mais plutôt d'une créativité. Dans cette perspective, les experts de la langue française rejoignent la pensée de Michel de Certeau voulant que les personnes ordinaires s'approprient leurs propres moyens pour s'inscrire dans le monde et se distinguer. Si elles sont d'abord conçues selon l'imaginaire des inventeurs, les technologies suscitent des pratiques d'invention ou de détournement qui jouent sur l'évolution des technologies, dépassant de ce fait la simple adoption. Ce sont les usagers qui fabriquent les technologies en les investissant de significations personnelles.

En définitive, le code conversationnel du clavardage pose le problème de la différence. S'il soulève tant de débats, c'est précisément parce qu'il diverge de l'écriture traditionnelle. Mme Ouellet a d'ailleurs fait une constatation intéressante en comparant le français de France et le français québécois : « Ce n'est pas parce que le français est différent qu'il est incorrect. » Pouvons-nous en dire autant du code conversationnel du clavardage ?

CONCLUSION

La présente recherche a été motivée par la volonté de mettre en lumière les enjeux liés à la pratique d'écriture du clavardage chez les jeunes usagers. Plus précisément, nous voulions comprendre ce qui fonde l'usage d'un code d'écriture chez les jeunes *clavardeurs* et analyser comment cette pratique est perçue par les jeunes utilisateurs et par les experts de la langue française. Pour ce, nous avons puisé dans le modèle de la psychosociologie des usages, fondé sur la triade conceptuelle usage/représentation sociale/contexte de pratiques. Nous aurions pu aborder le problème sous plusieurs angles, notamment en examinant la dimension linguistique du code. Or, parce que nous nous situons dans une approche communicationnelle et puisque notre intention n'était pas d'ausculter le langage utilisé par les jeunes, nous avons privilégié la dimension psychosociale du code, d'où l'emploi de l'expression « code conversationnel du clavardage » plutôt que « code linguistique du clavardage ».

Notre cadre théorique s'est construit à partir des premiers travaux en sociologie des usages, qui considèrent que les technologies ne prennent sens qu'à travers les usages qui en sont faits. La notion d'usage ne peut être réduite à la manipulation d'un objet, puisqu'elle a une « épaisseur sociale », en ce qu'elle s'élabore dans un contexte de vie quotidienne. Certes, l'usage et l'appropriation se forment dans le quotidien, où l'individu acquiert des modèles de perception qui lui permettent d'interpréter le monde. L'appropriation d'une technologie repose en grande partie sur les significations personnelles qui sont attribuées à cette technologie et est, de ce fait, subjective. D'ailleurs, « quiconque achète un appareil se décide sur la base d'éléments subjectifs et non pas, comme le voudrait l'illusion consumériste, sur la base d'éléments objectifs comme l'appréciation du service réellement rendu par l'appareil » (Schwach, cité dans Gras, Joerges, Scardigli, 1992, p. 107).

Afin de décrire les significations qui entourent l'usage du code conversationnel du clavardage, nous avons saisi les représentations sociales des jeunes usagers âgés de 14 et 15 ans et des experts de la langue française au travers de leur discours, en procédant à des entrevues individuelles. Nous aurions pu opter pour une entrevue de groupe, mais nous craignons une influence directe entre les participants. Par l'analyse par théorisation ancrée, nous avons codifié l'ensemble du corpus pour faire ressortir les principaux thèmes et confronter les différents systèmes d'interprétation et de signification liés à cette pratique d'écriture. Même si les entrevues ont été conduites de manière individuelle, jeunes utilisateurs et experts ont élaboré une conception du code relativement homogène.

À l'issue de ce travail, il apparaît que l'usage du code conversationnel du clavardage ne peut être expliqué uniquement par une économie dactylographique. Si la rapidité à s'exprimer constitue la motivation première qui pousse les jeunes à user de ce langage, le code d'écriture est également façonné par un ensemble de facteurs, dont la recherche d'une identité générationnelle, le désir de distinction sociale et l'influence entre les pairs. La manipulation graphique peut être perçue comme une tactique de conformité, c'est-à-dire un moyen utilisé pour renforcer la cohésion du groupe. Lors des entrevues, l'utilisation du pronom « nous » plutôt que du « je » par les jeunes interrogés constitue un vecteur de liens collectifs. Certes, le « nous » trame un « exister ensemble », qui témoigne d'une quête identitaire générationnelle. Même si son usage varie d'un internaute à l'autre et qu'il est marqué par une instabilité (un mot peut s'écrire en une multitude de façons), le code d'écriture constitue un ancrage commun, une marque distinctive.

Il ressort également que le clavardage n'est pas qu'une pratique, mais qu'il correspond à un besoin : celui de communiquer. Certes, un tel afflux de la communication sur Internet dénote un besoin social majeur. L'intérêt des jeunes pour Internet est tourné vers la communication bien plus que vers l'information ou le divertissement. Par le biais du clavardage, dispositif de sociabilité, les usagers créent des liens sociaux qui sont aussi importants que ceux maintenus dans la vie quotidienne, notamment parce qu'ils permettent un rapprochement. Les autres moyens de communication traditionnels, tels que le téléphone, ne sont pas délaissés pour autant par les jeunes interrogés, qui leur préfèrent néanmoins le

clavardage, car cette pratique leur permet de garder un contact permanent avec leurs amis. Ceci atteste d'une *obsession du lien* amical. L'importance d'être connecté partout et en tout temps et la nécessité pour le jeune de répondre à toutes les personnes qui s'adressent à lui lors des communications en ligne sont des exemples qui traduisent une peur de la solitude et de l'abandon. Dans la société moderne dite éclatée, le lien social se trouve au cœur des priorités des jeunes internautes. Si Internet permet une sociabilité étendue, les jeunes interrogés préfèrent restreindre leur réseau de liens à leurs proches. De fait, ils n'exploitent pas toutes les potentialités d'Internet et n'intègrent que les usages qui font sens pour eux.

Philippe Breton souligne que « les machines séparent les hommes pour les rapprocher autrement » (Breton, 1990, p. 93). Certes, le lien social tissé par les usagers du clavardage est marqué à la fois par la séparation physique des usagers et par le rapprochement affectif : « Pour communier, il faut communiquer, et pour communiquer, il faut se séparer. » (Breton, 2000, p. 8) Internet propose une conception autre du lien social : « Tout se passe comme si Internet avait le pouvoir de “réduire les tensions”, de construire un lien social “plus harmonieux”, moins conflictuel. » (*ibid.*, p. 31) Il valorise « systématiquement le fait de “pouvoir tout faire de chez soi” sans bouger de son fauteuil » (*ibid.*, p. 31). La rencontre physique devient « le tabou central » du lien social, car elle renvoie au conflit et à la violence : « Pour les jeunes, en tout cas, MSN constitue bien une utopie où tout serait plus drôle, et tout le monde plus gentil que dans la vraie vie. » (Lardellier, 2006, p. 129) Internet combine donc « tous les avantages de la communication sans les risques de la communication » (Breton, 2000, p. 93).

Si Internet est venu repenser les manières de communiquer, en permettant une socialisation hors du contexte traditionnel, il ne semble toutefois pas conduire à de nouvelles formes de communication significativement différentes de la forme écrite traditionnelle. Comme l'affirmait l'enseignante de français, « la structure de la langue est respectée, ce n'est que dans la forme des mots, dans leur découpage parfois et dans l'utilisation de symboles typographiques que la langue change ». Les jeunes ne cherchent pas à inventer une nouvelle langue, mais plutôt à s'approprier la langue française.

Le rapport des jeunes au dispositif technique du clavardage est ludique. Les jeunes se jouent des règles d'usage, en modifiant la façon d'écrire les mots, en jonglant avec les syllabes et avec les lettres. Ils déploient différentes tactiques pour s'approprier le dispositif technique. De fait, les jeunes interrogés banalisent les usages du dispositif technique d'Internet dans leur quotidien. Ces pratiques sont désormais bien ancrées dans leurs habitudes routinières.

Aborder le code conversationnel du clavardage pose nécessairement la question du rapport au temps. D'abord, les jeunes interrogés préfèrent les échanges de type synchrone aux autres moyens asynchrones tels que le courriel, notamment pour leur interactivité et pour leur vitesse. Aucun jeune n'a classé le courriel parmi ses activités privilégiées sur Internet, mais tous ont nommé MSN en premier lieu. Pour les jeunes interrogés, le code conversationnel du clavardage est né d'une recherche de vitesse afin de maintenir plusieurs conversations simultanément : « Avec les télécommunications, il ne s'agit plus d'une simple accélération, mais de la suppression du décalage temporel, et donc de *simultanéité*. » (Hörning, cité dans Gras, Joerges, Scardigli, 1992, p. 49). Si ce média a été conçu au départ pour économiser du temps, il s'avère un média qui pousse à aller toujours plus vite. Autrement dit, si « la technique économise le temps, en un temps où le temps menace de devenir de plus en plus rare, dans une société en "état d'urgence", elle bouscule, accélère la vie au point que nous nous retrouverons bientôt dans une "société de disparition" (Virilio 1989). » (*ibid.*, p. 47). L'impression de manquer de temps « naît de l'écart entre toutes les possibilités qui s'offrent à l'individu et ce qu'il parvient effectivement à réaliser » (*ibid.*, p. 49). C'est ainsi que se manifeste un « culte de la vitesse ».

Dans cette perspective, l'usage du code conversationnel du clavardage reflète la société actuelle : une société où tout est rapide, où l'on va droit au but, où la finalité compte peut-être davantage que les moyens utilisés. Une société à très haut débit qui invite « à prendre le temps d'aller plus vite, [...] révélatrice du courant d'air du temps. Et nous sommes de plus en plus nombreux à vivre comme le lapin blanc d'Alice : toujours pressés, et toujours en retard » (Lardellier, 2006, p. 202). Ceci démontre tout le paradoxe, voire une crise, qui marque la société actuelle.

Si la rapidité est actuellement très recherchée, il semble qu'un autre impératif imprègne notre quotidien : la disponibilité.

Ce qui est de plus en plus recherché, à présent, ce n'est pas la rapidité, mais la disponibilité et la flexibilité. La flexibilité devient une nouvelle norme temporelle (Cf. Nowotny, 1989 : 99-103). La technique ne doit plus faire quelque chose, immédiatement, tout de suite, à l'instant, mais aussi à tout moment, à la demande, et non seulement à certains moments. (Gras, Joerges, Scardigli, 1992, p. 55)

Par le clavardage ou encore par la téléphonie cellulaire, les usagers s'assurent d'être joignables en tout temps. Certains usagers demeurent d'ailleurs connectés sur MSN en permanence. Parallèlement, plusieurs moyens sont utilisés pour contrôler la communication : filtrage, messagerie vocale, gestion des contacts, blocage des contacts, etc. Ceci témoigne d'une double injonction quelque peu contradictoire et fait voir la pression subie par les individus. Ceux-ci ne peuvent pas nécessairement répondre aux normes temporelles imposées par la technique : il leur est impossible d'être partout simultanément. Bien que les technologies transforment les rapports vis-à-vis du temps, le temps de la technique ne correspond pas à la réalité du temps quotidien. La société actuelle est marquée par un rapport au temps sous-tendu par une logique de contrôle, et ce, malgré la nature insaisissable du temps.

Si le clavardage pose le problème de la connexion permanente, le débat actuel qui tourne autour du clavardage se ramène presque uniquement aux effets de cette pratique sur la langue française. Le code fait-il infraction à la langue? À la suite des entrevues, nous pouvons nous demander si la menace ressentie à l'endroit du code conversationnel du clavardage n'est pas liée davantage au fait que les jeunes détiennent un pouvoir qui échappe aux adultes, et ce, bien plus qu'aux conséquences sur la qualité de la langue française : « Le culte de l'Internet est un culte jeune, de jeunes et pour les jeunes. Il est conçu comme une sorte de processus de "révolution permanente", où ce sont les "jeunes" qui déterminent la direction du mouvement [...]. (Breton, 2000, p. 87) Les jeunes ne sont plus de simples consommateurs : ils sont producteurs d'un nouveau savoir.

À l'émission *Zone libre* diffusée en septembre 2004, il est apparu qu'une mode se répand actuellement au Québec, voulant que pour atteindre le plus grand auditoire possible, il faut que la langue soit moins soignée. D'une certaine manière, ceci traduit une dévalorisation de l'identité québécoise. De fait, nous nous sommes demandé dans ce travail si la représentation bien souvent négative du français au Québec peut amener les jeunes à dévaluer leur langue, ce qui pourrait notamment expliquer l'affaiblissement du niveau d'orthographe lors des séances de clavardage. Toutefois, selon les experts, la situation précaire du français au Québec ne peut expliquer l'usage du code conversationnel du clavardage, notamment parce qu'il ne s'agit pas d'un phénomène linguistique propre au Québec. Pourtant, nous avons perçu chez quelques jeunes une dévalorisation de la langue française québécoise. Le fait que certains jeunes aient affirmé lors des entrevues que le code reflète la réalité québécoise, dans la mesure où les Québécois parlent mal et sacrent beaucoup, fait état d'une perception colonisée de leur identité. La représentation négative de la langue française au Québec et l'idéalisation de la langue d'ailleurs (français de France par exemple) témoignent de l'infériorité ressentie par les jeunes par rapport à leur propre langue. Les jeunes ont été peu nombreux à manifester de la fierté envers leur langue, qui constitue pourtant un élément culturel important.

L'une des voies de recherche futures pourrait consister en une analyse comparative entre les représentations sociales du code d'écriture du clavardage chez des jeunes provenant de différents pays. Nous croyons que l'appartenance socioculturelle peut influencer sur la façon dont les jeunes se représentent et s'approprient la langue. Peut-être que la perception qu'ont les jeunes Français du code du clavardage est plus positive que celle des Québécois, notamment parce que les Français ne vivent pas en situation d'insécurité linguistique. De plus, l'étude des perceptions du code conversationnel du clavardage dans des pays de langue différente (anglais, espagnol) pourrait être envisagée. Il pourrait être intéressant d'observer si les motivations qui sous-tendent l'usage de ce code, telles que la quête identitaire générationnelle et la rapidité à s'exprimer, sont identiques à tous les jeunes du même âge, quelle que soit leur culture.

En conclusion, notre recherche a comporté un certain nombre de limites, notamment au niveau de la faible quantité de personnes interrogées. Une étude de plus grande envergure pourrait être intéressante. En outre, nous aurions pu privilégier un échantillon plus diversifié, ce qui aurait peut-être mené à des résultats différents. Par exemple, des jeunes Québécois dont la langue maternelle n'est pas le français pourraient percevoir le clavardage et son code d'écriture selon une toute autre perspective, en y voyant notamment une façon positive de s'intégrer à la culture francophone.

BIBLIOGRAPHIE

- AEBISCHER, Véréna, et Dominique OBERLÉ. 1990. *Le groupe en psychologie sociale*, Paris : Dunod, 219 p.
- ANIS, Jacques. 1999. *Internet, communication et langue française*, Paris : Hermès, 191 p.
- ANIS, Jacques. 2001. *Parlez-vous texto?*, Paris : Cherche Midi, 111 p.
- AKRICH, Madeleine, Cécile MÉADEL et Véréna PARAVEL. 2000. « Le temps du mail, écrit instantané ou oral médiat », *Sociologie et Sociétés*, XXXII, p.153-170.
- BÉLANGER, Pierre C. 2004. « Le caractère connectif des nouvelles technologies et la promotion des langues officielles », Ottawa : Commissariat aux langues officielles, [En ligne] http://www.ocol-clo.gc.ca/symposium/documents/belanger/belanger_f.htm (Page consultée en novembre 2005)
- BORRELL, André. 1986. « Le vocabulaire 'jeune', le parlé 'branché', Création et/ou récréation lexicale? », *Cahiers de Lexicologie*, no 48, p. 69-87
- BOUVIER, Pierre. 2005. *Le lien social*, Paris : Gallimard, 401 p.
- BUSSIÈRE, Patrick, et Thomasz GLUSZYNSKI. 2004. *Les incidences de l'utilisation de l'ordinateur sur la capacité de lecture des jeunes de 15 ans*, Gatineau (Qué.) : Ressources humaines et Développement des compétences Canada, 51 p.
- BRETON, Philippe. 1990. *La tribu informatique*, Paris : Métailié, 190 p.
- BRETON, Philippe. 2000. *Le culte de l'Internet : Une menace pour le lien social*, Paris : La Découverte, 124 p.
- BRETON, Philippe et Serge PROULX. 2002. *L'explosion de la communication : À l'aube du XXIe siècle*, Paris : La découverte, 389 p.
- CAJOLET-LAGANIÈRE Hélène, et Pierre MARTEL. 1995. *La qualité de la langue au Québec*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 167 p.
- CERQUIGLINI, Bernard. 2002. *Le français dans tous ses états*, Paris : Flammarion, 415 p.
- CHOUINARD, Marie-Andrée. 2002. « Échanges électroniques en direct – Le chat et la souris ». *Le Devoir* (Montréal), 14 et 15 septembre

- COSTALAT-FOUNEAU, Anne-Marie. 1997. *Identité sociale et dynamique représentationnelle*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes 2, 139 p.
- DE CERTEAU, Michel. 1990. *L'invention du quotidien*, Paris : Gallimard, 345 p.
- DOSSE, François. 2002. *Michel de Certeau : le marcheur blessé*, Paris : La Découverte, 655 p.
- DRAELANTS, Hugues. 2004. *Bavardages dans les salons du net*, Bruxelles : Labor, 95 p.
- GADET, Françoise. 2006. « Ubi scripta et volant et manent », Paris, (texte inédit), 13 p.
- GEHIN, Sybil. 1999. *Méthodes de communication interpersonnelle*, Paris : Eska, 199 p.
- GIRARD, Mario. 2005. « Fautes électroniques ». *La Presse* (Montréal), 15 octobre
- GRAS, Alain, Bernard JOERGES et Victor SCARDIGLI. 1992. *Sociologie des techniques de la vie quotidienne*, Paris : L'Harmattan, 312 p.
- HARVEY, Pierre-Léonard. 1995. *Cyberespace et communautaire*, Sainte-Foy (Qué.) : Presses de l'Université Laval, 239 p.
- HERT, Philippe. 1999. « Internet comme dispositif hétérotopique », *Hermès* [En ligne], no 25, décembre
http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/05/18/sic_00000518_00/sic_00000518.pdf (Page consultée en avril 2006)
- HERT, Philippe. 1999. « Quasi-oralité de l'écriture électronique et sentiment de communauté dans les débats scientifiques en ligne », *Réseaux*, [En ligne], novembre,
http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/05/17/sic_00000517_00/sic_00000517.pdf (Page consultée en avril 2006)
- HOULE, Nicolas. 2003. « Donner sa langue au 'chat' », *Le Soleil* (Québec), 22 mars, p. D1
- JAURÉGUIBERRY, Francis, et Serge Proulx. 2002. *Internet, nouvel espace citoyen ?*, Coll. « Logiques sociales », Paris : L'Harmattan, 249 p.
- JOUËT, Josiane. 2000. « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, no 100, Paris : Centre national d'études des télécommunications, p. 489-521
- LAFONTAINE, Marc. 2005. « Langue et ordinateur : Le clavardage et le français font-ils bon ménage ? », *Québec français*, no 137 (printemps)

- LAMY, Catherine, et Éric LACROIX. 2004. « NETAdos 2004, Portrait des 12-17 ans sur Internet », *CEFRIO*, [En ligne].
<http://www.infometre.cefrio.qc.ca/loupe/enquetes/netados2004.asp>, (Page consultée en février 2006)
- LARAMÉE, Alain, et Bernard VALLÉE. 1991. *La recherche en communication : Éléments de méthodologie*, Sainte-Foy (Qué.) : Presses de l'Université du Québec, 377 p.
- LARDELLIER, Pascal. 2006. *Le pouce et la souris*, Paris : Fayard, 230 p.
- LATZKO-TOTH, Guillaume. 1998. « À la rencontre des tribus IRC ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 103 p.
- MANNONI, Pierre. 2001. *Les représentations sociales*, 2^e éd., Coll. « Que sais-je ? », Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.
- MAISONNEUVE, Jean. 2000. *Introduction à la psychosociologie*, Paris : Presses Universitaires de France, 323 p.
- MAISONNEUVE, Jean. 2002. *La dynamique des groupes*, Coll. « Que sais-je ? », Paris : Presses Universitaires de France, 123 p.
- MILLERAND, Florence. 1998. « Usages des NTIC : Les approches de la diffusion, de l'innovation et de l'appropriation », *Composite*, [En ligne].
http://composite.uqam.ca/98.1/articles/ntic_1.htm (Page consultée en juillet 2006)
- MOLINER, Pascal. 1996. *Images et représentations sociales : de la théorie des représentations à l'étude des images sociales*, Coll. « Vies sociales », Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 275 p.
- MOSCOVICI, Serge. 1984. *Psychologie sociale*, Coll. « PUF », Paris : Presses Universitaires de France, 596 p.
- MUCCHIELLI, Alex. 1981. *Les motivations*, Coll. « Que sais-je ? », Paris : Presses Universitaires de France, 127 p.
- OLDS, Sally W., et Diane E. PAPALIA. 2000. *Le développement de la personne*, 5^e édition, Laval (Qué.) : Études Vivantes, 576 p.
- PAILLÉ, Pierre. 1994. « L'analyse par théorisation ancrée ». *Cahiers de recherche sociologique*, no 23, p. 147-181
- PERRIAULT, Jacques. 1989. *La logique de l'usage*, Paris : Flammarion, 253 p.

- PROULX, Serge, et Guillaume LATZKO-TOTH. 2001. *Étude exploratoire sur les trajectoires d'usages des jeunes internautes de la région de Montréal*, Rapport d'étape: bilan des activités, faits saillants et statistiques, Remis à France Télécom R&D, Paris, novembre, 20 p.
- PROULX, Serge. 2004. *La Révolution Internet en question*, Coll. « En question », Montréal (Qué.) : Québec Amérique, 142 p.
- PROULX, Serge. 2005. *Penser les usages des technologies de l'information et de la communication aujourd'hui : enjeux – modèles – tendances*, in Lise Vieira et Nathalie Pinède, éds, *Enjeux et usages des TIC : aspects sociaux et culturels*, Tome 1, Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, p. 7-20.
- RIENTE, Raphaël et Alfred OUELLET, « N'avoir que les TIC et l'aire d'aller TIC et multimédia à l'école », *Québec français*, no 137 (printemps), p. 60-62
- RUANO-BORBOLAN, Jean-Claude. 1998. *L'identité, l'individu, le groupe, la société*, Auxerre : Sciences humaines, 394 p.
- SARRASIN, Louise. 2005. « Ordinateur et nouvelles formes d'écriture : en quoi cela change nos vies », *RÉCIT*, [En ligne].
http://www.recit.qc.ca/article.php3?id_article=86&id_secteur=61 (Page consultée en juillet 2006)
- VALLERAND, Robert J. 1994. *Les fondements de la psychologie sociale*, Boucherville (Qué.) : Gaëtan Morin, 888 p.
- Site de l'Office québécois de la langue française :
<http://www.olf.gouv.qc.ca/ressources/gdt.html>
- Site de Statistique Canada :
http://www.statcan.ca/start_f.html